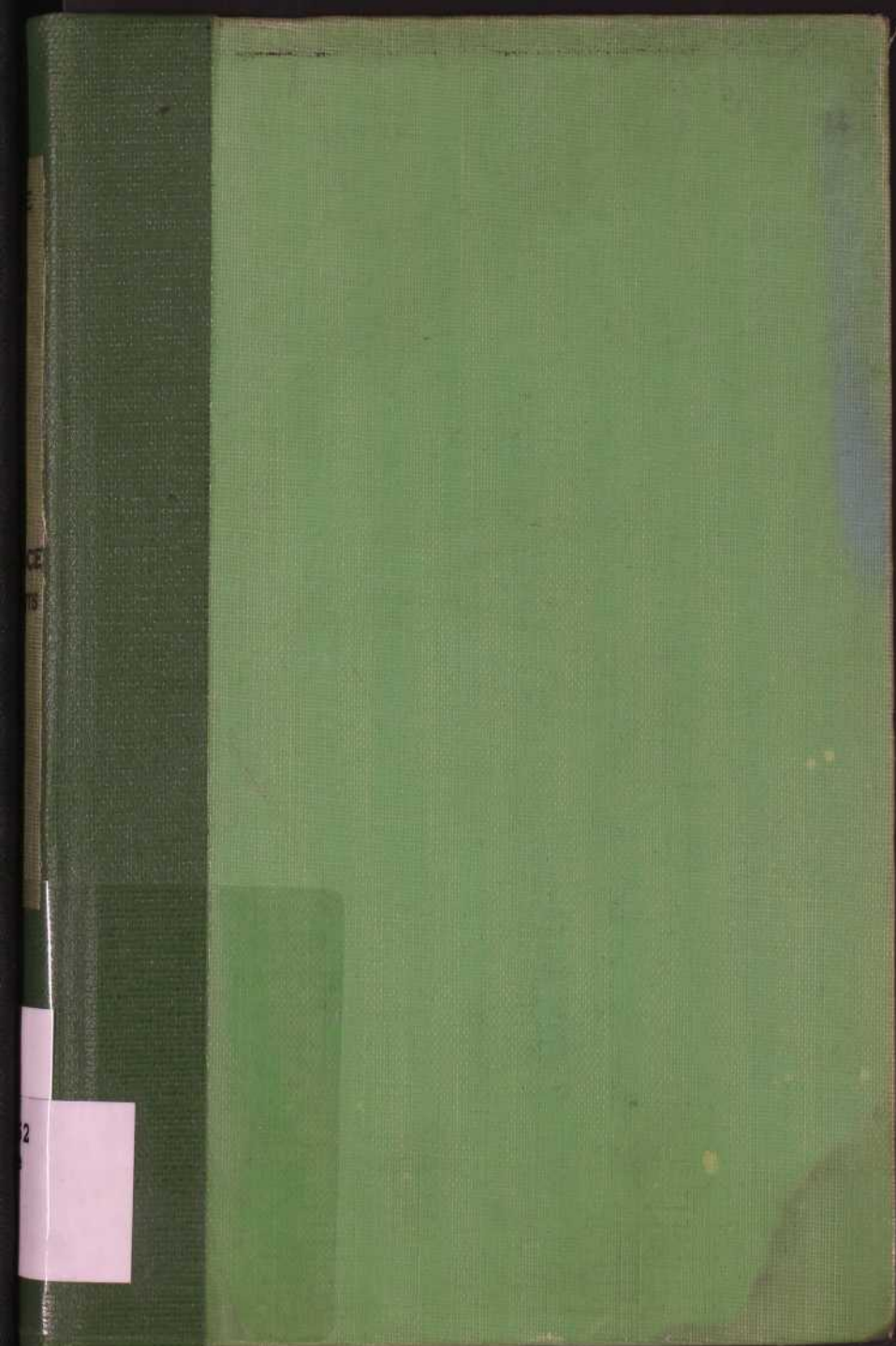
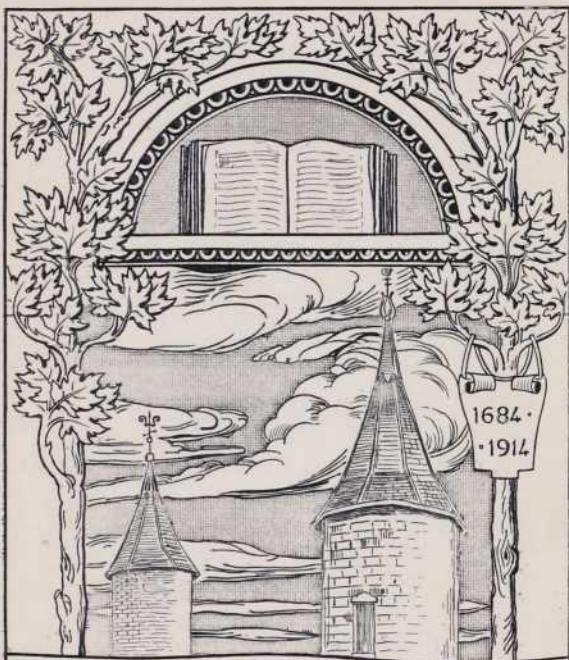
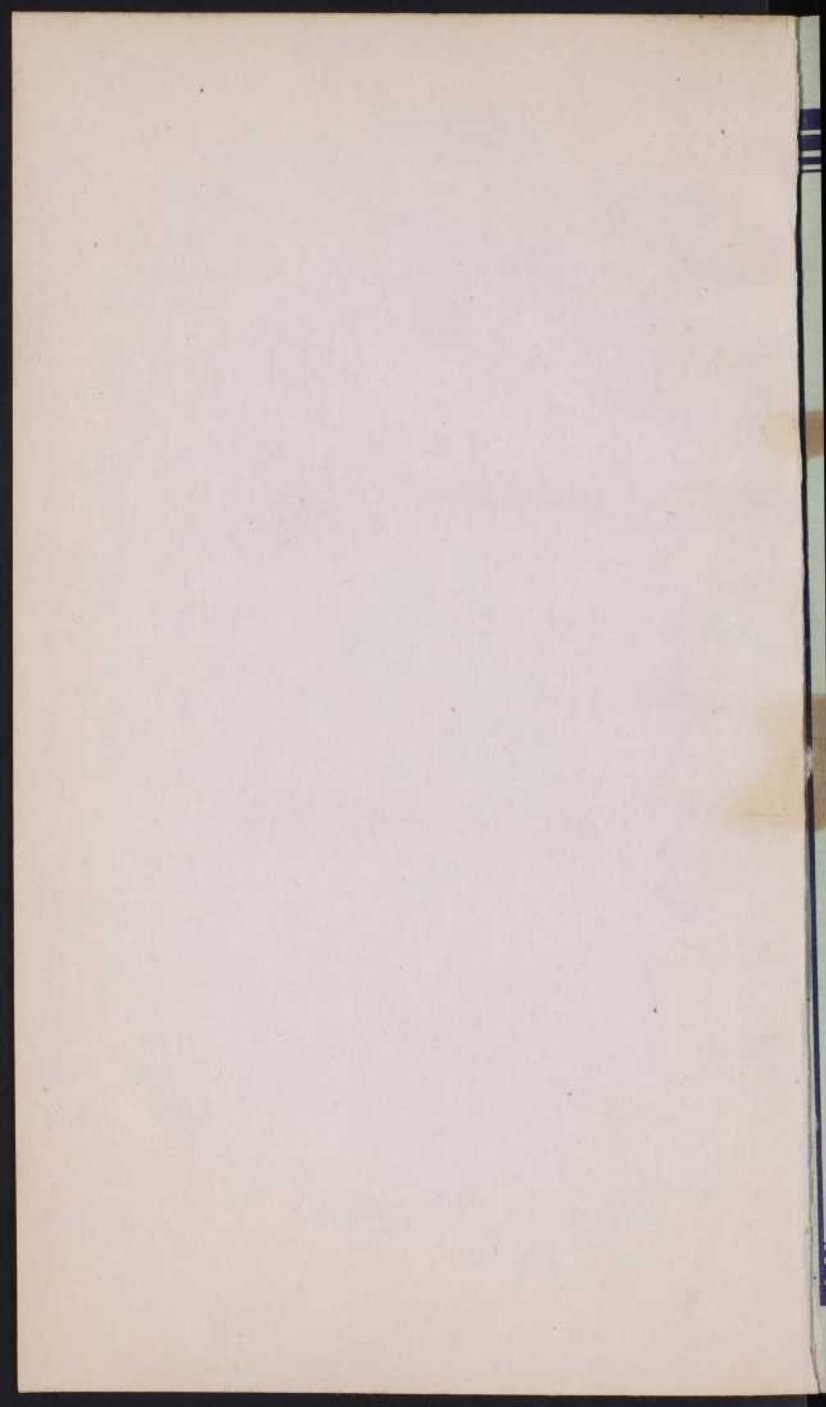






BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL





LAURENT BARRÉ

L'EMPRISE

TOME II

Conscience de croyants

ROMAN CANADIEN



SAINT-HYACINTHE

1930







Conscience de croyants

DU MÊME AUTEUR

BERTHA ET ROSETTE, roman

Droits réservés

LAURENT BARRÉ

L'EMPRISE

TOME II

Conscience de croyants

ROMAN CANADIEN

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SAINT-HYACINTHE

1980

EUGENIO L. A. B.
1019.112-711A1

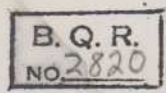
PS

9503

A77E5

v. 2

fs



Conscience de croyants

CHAPITRE I

ENTHOUSIASME

—“C’est ici le plus beau coin du pays, le plus beau, le plus riche au monde.

“Je veux être Canadien, pour avoir ma part de ce pays. C’est décidé, je ne serai plus Itska Cernovitch; je serai Isidore Clément, je serai Canadien, le plus canadien des Canadiens.

“Il me faut ma part de ce pays dont les natifs ne soupçonnent ni les beautés ni les richesses!”

Celui qui raisonnait ainsi était un beau grand jeune homme, blond, aux yeux bleus, des races du nord. Pourtant, Itska Cerno-

vitch était Juif d'origine et sans religion. Il était fils d'un Juif russe qui, à Odessa, avait épousé une Russe, blonde et belle.

A Varsovie, où il avait établi un commerce de denrées agricoles, il s'était enrichi; puis, un jour, impliqué dans une affaire louche, il avait dû fuir en Amérique.

Dans la province de Québec, il avait exercé ses aptitudes de commerçant, achetant le vieux fer et les guenilles. Peu à peu, il avait amassé une fortune pour ses trois fils.

Le père Cernovitch était mort pendant l'hiver de 1895, laissant ses milliers de piastres à ses fils; mais il avait voulu qu'ils eussent une notion exacte de la vie; c'est pourquoi tous trois avaient commencé par le métier de colporteur.

Aux clauses du testament paternel, Itska devait continuer son métier de colporteur jusqu'à l'âge de vingt-deux ans pour avoir droit à sa part d'héritage.

Ce qu'étaient ces Russes au point de vue religion? Tout simplement des matérialistes,

pour qui le dieu argent tient lieu de tout, et la bourse de conscience.

Au point de vue patriotisme, c'était aussi très simple; le tout se résumait en deux mots: absence totale.

L'amour de la patrie, pour eux, c'était l'amour de leurs personnes et l'amour de l'argent.

Au point de vue affaires? Un exemple montrera le caractère du père Cernovitch et de ses fils mieux que n'importe quelle description. Ayant commencé pauvre, son commerce de vieux fer et de guenilles, puis de regrattier en général, lui avait permis d'amasser une fortune; déjà il était assez fortuné, alors que presque tout le monde le considérait encore comme ce pauvre immigrant qui travaille dur pour gagner sa vie. A la banque, il avait un joli dépôt. Cependant, deux ou trois fois l'an, lorsqu'il lui arrivait de faire des transactions un peu fortes, chargement d'un char, ou autre chose semblable, il allait

trouver ses amis, les Canadiens, dont M. le curé, et leur tenait à peu près ce langage :

—Moi, besoin d'argent, fais une grosse transaction, moi de court cinquante piastres. Toi curé, aurait pas cinquante piastres à prêter pour huit jours?

Et le curé, ses amis, lui prêtaient pour huit ou quinze jours, sans intérêts, bien entendu. Cernovitch était un bon garçon, voyez-vous! M. le curé avait l'espérance d'en faire un catholique, et le Russe exploitait cette espérance et la pitié des Canadiens. Ainsi, il se procurait le capital dont il avait besoin sans payer d'intérêts et sans perdre les intérêts de son dépôt à la banque, qu'il se trouvait à ne pas déranger.

Itska Cernovitch était le plus jeune des trois fils. De sa mère, la fille russe d'Odesa, il tenait ces yeux bleus et ce teint laiteux des blonds Slaves. De son père, il avait le tempéramment tranquille et souple des descendants de Judas, capables de s'adapter et de se plier à toutes les circonstances et à

toutes les compromissions, sans avoir aucun tiraillements de conscience. Au fait, avait-il une conscience? Si elle existait elle ne servait pas souvent.

Sa randonnée de colporteur l'avait conduit au Mont Beloeil. La veille, il avait parcouru St-Michel, Sainte-Marie pour venir loger chez le Père Maurier.

Nombreux sont les Canadiens qui laissent égarer leur charité vers des gens souvent plus fortunés qu'eux. Dans nos campagnes, un mendiant qui demande l'aumône pour l'amour de Dieu est presque considéré comme un remplaçant, un envoyé de la Providence, qui vient procurer aux disciples du Christ l'occasion de faire des oeuvres méritoires.

Mais le colporteur, Juif ou autre, n'est pas un pauvre; il est un commerçant qui, souvent, réalise de beaux profits et qui, règle générale, s'enrichit beaucoup plus vite que les cultivateurs qui, souvent, le logent presque gratuitement.

Itska Cernovitch, en train de se muer en Canadien, Isidore Clément, faisait comme ses pareils; il exploitait la pitié publique et s'enrichissait tout en se montrant parfois miséreux. Je dis parfois... Dans une famille de Saint-Jean-Baptiste, il avait fait valoir sa richesse; c'est que là, il y avait une conquête à faire. La belle Louise avait charmé le colporteur qui s'était promis d'en faire sa femme.

Les parents n'avaient pas remarqué cette manoeuvre du "*pedlar*", mais quand il est trop tard, on s'incline et, de ce Juif-Russe, on prétendit un jour faire un Canadien catholique.

Le soleil était à son couchant; Itska, fatigué, s'était retiré un peu à l'écart, non loin de la route qui, de la montagne, descend vers le village de Saint-Hilaire. A l'ombre d'un pommier, il se reposait tout en croquant les fruits juteux de l'arbre.

Son enthousiasme n'était pas sans raison. Derrière lui, vers le nord-est, la montagne, le "pain de sucre" comme l'appellent les montagnards, se dressait, imposante.

Plus près, les pentes étaient couvertes de forêts aux teintes variées: érables aux feuilles jaunes, rousses, dorées; pruches couleur de bronze, ou encore le vert tendre des frênes à côté du vert sombre des pins et des cèdres géants.

Au pied de la montagne, s'étendaient des vergers de pommiers chargés de leurs fruits mûrissants.

Les jaunes, les blanches, les rouges se mêlaient en une harmonie qui semblait vouloir réjouir l'oeil avant que la saveur des fruits délecte le goûter.

Les transparentes, les duchesses, presque toutes mûres, le whealthy, les fameuses, la McIntosh, les St-Laurent, qui mûrissaient, tournant du vert au rouge presque vif.

Certains arbres étaient tellement chargés que leurs branches, trainant jusqu'à terre,

semblaient être les supports d'énormes bouquets. Et la route sinueuse, ruban jaune qui traverse cette nature de richesse, de grandeur, la route semblait vouloir enlacer, attacher tous ces bouquets.

Ici, tout près, derrière quelques rangés de pommiers, se dresse, sur le bord de la route, la maison des Noisieux.

Nid coquet, où grandit une famille de colosses.

De ce nid, de cette maison dans la verdure, semble se dégager un parfum de travail et de devoir; parfum qui est d'ailleurs à peu près général à nos nids campagnards.

Plus loin, comme un large ruban d'argent, le Richelieu roule ses eaux limpides et bleues.

O Richelieu, rivière du Québec, aux dimensions et à la beauté de fleuve, que je voudrais être poète pour chanter tes beautés!

Là-bas, les champs divers, vus de haut, ressemblent au carrelage d'un damier. Le vert des prés et des clos se mêle au jaune d'or des moissons mûres. A travers tout

cela, de-ci de-là, surgit une ferme avec ses bâtiments blanchis, ou encore un village coquet, avec ses maisons modestes, autour de l'église, dont on ne voit et distingue que le clocher pointu.

C'est la campagne canadienne, campagne du Québec.

C'est notre pays! Qu'il est beau mon pays!

Le *pedlar*, Juif-Russe, avait raison:

"C'est le plus beau pays du monde".

Istka Cernovitch en voulut sa part, et, certes, personne n'aurait voulu la lui refuser.

Trente ans plus tard, sous le nom d'Isidore Clément, nous retrouverons le "*pedlar*" enthousiaste, lui, ses fils, leurs pareils, en train de s'emparer de notre pays, d'asservir notre peuple avec leur or, corrompant les consciences et achetant à vil prix notre actif national.

Vingt-cinq ans plus tard, des fils d'athée, "*pedlars*" ou autres, jetteront chez nous le mépris des lois divines et humaines. Nous les voyons corrompant nos femmes de leurs

modes immodestes, pervertissant nos filles par leur luxe provoquant, parfois scandaleux, avachissant nos enfants chez qui ils détruisent par leurs exemples et leurs méfaits impunis les grandes vertus nationales de notre peuple.

Vertus nationales, respect de l'ordre, respect du droit de propriété, respect de l'autorité, respect de Dieu, de sa loi, et de ses ministres, tout cela s'en va, détruit par des fils de Cernovitch, leurs associés, leurs complices!

CHAPITRE II

L'HOMME DU CHANTIER

*Le Canada est un pays
Où chacun a une hache ou une scie.
(Dicton des Yankees)*

Dans les régions du nord, au Lac St-Jean, au Témiscamingue, dans la région de l'Ontario, dans la Beauce, un peu partout, dans le Québec, on peut rencontrer l'homme de chantier, type spécial d'homme qui mérite description.

Vêtu sans recherches, assez souvent d'un pantalon de "corduroy", d'un surtout de même matériel, ou encore d'un "mackinaw" ou "sheep skin", un casque en laine comme coiffure, chaussé de "moquesson" et de "leggins" attachés au genoux, porteur d'un "pack" qui lui sert au besoin d'oreiller,

L'homme de chantier monte à bord des trains de voyageurs; on le reconnaît, on l'estime, on l'admire.

Sa démarche est posée, son maintien digne, sans prétention, sa figure hâlée de vent, de neige et de soleil, est éclairée de deux yeux francs, au regard limpide, qui, sans effronterie, vous regardent en face.

C'est l'homme du chantier. Il est peut-être petit, peut-être grand; toujours il est vigoureux.

Il est peut-être blond, peut-être brun, ses yeux peuvent varier du bleu pâle au noir absolu, mais toujours, il donne une impression d'honnêteté, de franchise et de valeur au travail.

Il y a trois catégories d'homme de chantier. Il y a le vrai "lumber-jack" qui ne fait rien autre chose. Assez souvent, il est né dans un "camp", il y vit toute sa vie ou presque, il se gagne de l'argent pendant des mois, puis, un bon jour, c'est vacances. Dans un hôtel, il se met en pension, pour aussi long-

temps que lui durera son argent, puis il retourne au bois ou à la "drave", se gagner encore de l'argent qu'il dépensera de la même manière, jusqu'à ce qu'enfin il meure, usé de travail et aussi un peu de ses fêtes.

Il y a encore le fils de cultivateur ou colon. Le père a un lot où il vit et élève sa famille, mais les revenus ne peuvent suffire à amasser de quoi établir les fils, alors, ils vont s'en gagner; puis un jour, ils laissent le chantier pour fonder un foyer, avoir une terre avec sa chaumière, un chez nous, une femme, des enfants.

Puis encore, il y a le colon dont le lot pas assez défriché ne peut faire vivre la famille, le cultivateur trop chargé de dettes ou d'enfants, qui va au chantier pour nourrir sa nichée. A celui-là, il faut une énergie peu commune pour ne pas devenir un vrai lumberjack, et cesser d'être un colon ou un cultivateur.

Au chantier, pendant des mois, un grand nombre perdent le goût du défrichement et

de la culture. Bientôt, ils ne cultivent presque plus.

Après avoir commencé par aller au chantier pour se gagner quelques piastres pendant la morte saison, parce que leur terre n'était pas suffisante à leur activité et surtout à leurs besoins, ils en viennent à ne plus travailler qu'aux chantiers. Parfois même, à l'automne, ils amènent au bois femme et enfants. C'est ainsi que certains hommes de chantiers ont vu le jour au "camps", y ont passé presque toute leur vie.

Il semble même que le chantier exerce une attraction sur ces hommes, solides et intrépides travailleurs. Je me rappelle un bon cultivateur du nord, qui, venu me chercher à la gare de Bilodeau, me disait en riant qu'il était malade, pas dangereusement.

—Quel est votre mal?

—C'est le mal du chantier. A tous les automnes, au temps de l'ouverture des "cam-

pes", je suis ainsi pour une couple de semaines; il me manque quelque chose. C'est la fièvre du chantier.

En hiver, Joseph Dugré était un homme de chantier. En été, il cultivait sa terre, faisait du défrichement, mais quand, à l'automne, la Saint-Michel passée, les paiements faits, il constatait que la bourse était vide, il embrassait sa femme et ses enfants: "Adieu mes chéris, je reviendrai à Pâques, à moins de maladie".

Vers le milieu de mars, Joseph Dugré revenait à Saint-Méthode, dans la chaumière, sur les bords de la Ticouapé, il retrouvait son nid, où parfois il y avait un oisillon de plus.

C'est ainsi qu'avec le temps, la chaumière des Dugré, sur le bord de la Ticouapé, devint trop petite pour les dix-sept enfants du couple Dugré. On l'agrandit, et tout en élevant une famille de solides Canadiens, de gentilles Canadiennes, tout en passant au chantier les mois d'hiver, on poussait activement le défrichement pendant les mois d'été.

C'était août 1925; les récoltes étaient belles, les paturages plantureux respiraient l'abondance. Joseph Dugré caressait l'espérance que l'hiver suivant, il pourrait rester chez lui. Son fils aîné, beau grand "gars" de vingt deux ans, n'avait jamais fait de chantier. Son père avait toujours préféré s'exposer lui-même aux durs travaux et éviter à son fils les dangers physiques et moraux des "camps".

Irénée Dugré caressait un rêve. La terre paternelle était grande, on y avait défriché au-delà de deux cents acres, le troupeau de vaches était beau, elles étaient nombreuses, alors Irénée s'était dit que son père pourrait lui en donner quelques unes. En 1924, on avait acheté une terre à quelques arpents de la terre paternelle; c'était compris que ce serait là l'établissement d'Irénée.

Le jeune homme rêvait d'un nid à lui, son chez soi, pauvre et modeste, avec une compagne aimante et aimée. La compagne était

toute choisie, c'était la fille de Robert Neuville, une de nos vieilles connaissances. (1)

Irénée Dugré était allé travailler aux foins et aux récoltes à St-Prime, chez grand Boileau. Il s'était trouvé que la soeur de Bertha et Monique avait passé deux mois chez Rivest. Les deux jeunes gens s'étaient connus et aimés. Foncièrement honnêtes, leurs amours avaient été sérieuses. Lucie, que l'on appelait Lucette, était jolie. Comme ses soeurs, elle avait tout pour plaire. Irénée devait tomber sous le charme. Les parents ne devaient pas mettre d'obstacles à leur union. Il n'y avait qu'une ombre, Irénée Dugré n'était pas riche. La terre que son père lui avait achetée, n'avait pas de maison; il fallait en bâtir une, et cela devait retarder le mariage.

Attendez à l'an prochain, avait dit le papa Neuville.

L'attente paraissait un peu longue, mais, il le fallait, et puis on se verrait souvent. Un

(1) Voir *Bertha et Rosette*.

des fils Neuville s'était établi sur une terre du trois. Lucette allait passer quelques semaines chez gros Paul. Irénée multipliait les visites.

L'avenir était rose. Pleins d'espérances et de beaux projets, les jeunes gens travaillaient sans relâche, mais on était chez soi. Les journées de travail étaient longues, mais on n'était pas commandé par les cloches et les sifflets. La volonté de bien faire, la liberté, le désir d'avoir son chez nous, étaient pour Irénée un stimulant autrement puissant que la plus belle rémunération du mieux payé des mercenaires.

CHAPITRE III

SOIRÉE D'HIVER

*Mais dans l'étroit logis,
On sentait la chaleur des
foyers où l'on s'aime.*
(Frs Coppé)

La femme de Joseph Dugré, mère d'Irénée, était d'origine acadienne. Elle était descendante de l'un de ces Acadiens qui, arrachés de force de leurs maisons de Grand-pré, furent entraînés à Boston où ils faillirent mourir de misère et de privations.

Un soir d'hiver, la famille Dugré étant réunie au complet, l'un des enfants demanda au grand-père maternel :

— "Pépère Boudrault, voulez-vous nous raconter l'histoire du grand dérangement."

— Bien mes enfants, c'est une triste histoire que mon grand-père Boudrault m'a racontée. C'est son grand-père qui la lui avait

racontée. Faut vous dire que le grand-père de mon grand-père est né sur le chemin du retour, quelque part dans les Montagnes vertes. Sa mère serait morte là, sans le dévouement de son mari qui l'a emportée dans ses bras, jusqu'à l'Acadie de Québec, pendant au moins quatre jours.

Aussi, il est mort d'épuisement, morfondu, ce qui fait que le petit Boudreault, qui est venu au monde quelque part au pied des montagnes, pas loin du Lac Champlain, a été baptisé par son oncle, emporté par son père, élevé par sa mère au milieu des autres Acadiens qui aidaient la pauvre veuve et l'orphelin.

Vous savez, dans ce temps là, il y avait chez nous moins de toilettes qu'aujourd'hui, mais il y avait assez de coeur et de foi en Dieu que, quand il y avait du pain chez les plus riches, les plus pauvres ne souffraient pas de faim.

Mais, c'est une longue histoire, une histoire que j'ai besoin de méditer avant de vous

la raconter. Tenez, mes enfants, cette semaine, nous fêtons notre Dames-des-Neiges. Si vous voulez, nous aurons une petite veillée et, d'ici là, j'y penserai. Je vous raconterai ce que ma grand, grand'mère m'a raconté du grand dérangement. Vous verrez comme il y a des hommes méchants; vous verrez aussi comme Dieu est bon pour ceux qui le prient et espèrent en Lui.

Le huit décembre, fête de notre Mère immaculée, il y avait fête chez Jos. Dugré. Oh! Pas une fête mondaine, une fête de famille et de voisinage: pas d'échos mondains, pas de carte d'invitation, pas de costume de rigueur, pas de jalousie et de rivalité mondaines.

Il y avait, dans ces veillées, il y a encore, dans presque toutes nos campagnes et dans les veillées de familles qui s'y font, de l'amitié, de l'affection, de l'estime réciproque, du respect, de la décence dans les costumes et le maintien. C'est la franche et cordiale ré-

ception de gens qui reçoivent ceux qu'ils aiment et à la place d'échos mondains, il y a les échos d'une franche gaieté.

Les rires sont provoqués par les historiettes et les chants de gens qui veulent s'amuser et qui de fait s'amuse gaïement et chrétiennement.

A cette veillée de parents et de voisins, il était tout naturel que la promesse du fils de la maison fût présente.

Irénée Dugré était allé chercher sa blonde chez Paul, au troisième, et en même temps avait invité ce dernier et sa femme.

—Nous allons bien nous amuser, et puis c'est intéressant l'histoire du grand dérangement.

L'entente fut vite faite. Irénée et sa future se rendraient à la fête, dans leur voiture, Paul et sa femme suivraient. Au retour, tout en sauvant les apparences, on éviterait un voyage inutile à Irénée: Paul ramènerait sa soeur.

Est-il à propos de raconter cette veillée canadienne, cette veillée de notre temps?

Chansons canadiennes sans apprêts, sans prétentions, mais si belles dans leur simplicité.

Chansons venues de France avec nos pères, chansons du pays que l'on répète comme nos pères les ont répétées. Rien n'amuse autant nos gens qu'une bonne chanson à répondre comme par exemple la chanson du bonhomme.

Une couple de chanteurs se placent devant le maître de la maison et lui chantent à pleine voix la chanson suivante:

1

Bonhomme, bonhomme, sais-tu jouer? (bis)

Sais-tu jouer de ce violon là?

Et zing zin zin de ce violon là. (bis)

Bonhomme! (bis)

Tu n'es pas maître dans ta maison

Quand nous y sommes

2

Bonhomme, bonhomme, sais-tu jouer? (bis)

Sais-tu jouer de ce tambour là?

Et bim bam boum de ce tambour là! (bis)

Et zing zin zin de ce violon là. (bis)

Bonhomme! (bis)

Tu n'est pas maître dans ta maison

Quand nous y sommes.

3

Bonhomme, bonhomme, sais-tu jouer? (bis)

Sais-tu jouer de cette flute là?

Et flûte et flûte de cette flûte là! (bis)

Et bim bam boum de ce tambour là! (bis)

Et zing zin zin de ce violon là! (bis)

Bonhomme! (bis)

Tu n'es pas maître dans ta maison

Quand nous y sommes.

Et la chanson se continue sur un ton élevé allant toujours en montant. Après le violon, le tambour, la flûte — tous les instruments de musique y passent — vient un moment où tous les assistants chantent à pleine voix et elles sont puissantes nos voix de campagnards canadiens.

Le maître de la maison, à qui on répète ainsi: "Tu n'es pas maître dans ta maison quand nous y sommes" chante avec les autres et peut-être plus fort que les autres.

Puis avec cette autorité du maître que la chanson lui nie, mais que tout le monde lui reconnaît et que tous respectent, Joseph Du-gré réclamait le silence pour que tous entendent le récit de l'aieul: récit du martyr d'un peuple, victime de l'ambition, victime de sa confiance en l'honneur de l'ennemi, victime surtout de la corruption des grands de la terre et des gouvernants de l'époque.

Et le vieillard commençait ainsi son récit: "Vous savez qu'il y a quelque part dans notre province de Québec, une paroisse qu'on

appelle l'Acadie, mais c'est pas l'Acadie. Nos pères ont appelé ça de même en souvenir de leur pays qui était l'Acadie, quelque part dans le golfe St-Laurent.

“C'était un beau pays que l'Acadie, la terre était bonne, ça poussait en masse : du blé, du foin, du grain, des fruits. Les Acadiens avaient des vergers de pommiers, de pruniers, de poiriers, qu'ils avaient plantés, cultivés. Ils avaient des maisons qu'ils s'étaient bâties, des terres qu'ils avaient défrichées, égoutées, assainies, des troupeaux qu'ils avaient élevés. En un mot, ils étaient chez eux quand, un bon jour, il y a bien longtemps, ça fait bien cent cinquante ans, les Anglais sont arrivés. Mon grand grand père restait à Grand-pré qui était, paraît-il, une belle place de belles terres.

Donc, un jour, on a dit aux hommes de se rendre à l'église pour recevoir une communication importante de la part du Roi d'Angleterre. Là, il y avait des soldats qui les ont fait prisonniers au bout du fusil. Les

hommes ont été embarqués sur des bateaux, les femmes sur d'autres, et les enfants à part.

Paul Neuville :

Mais M. Boudrault, étaient-ils fous ces hommes là d'aller se jeter dans les pattes des soldats anglais?

Grand-père Boudrault :

Mon garçon, ces hommes là étaient honnêtes et croyaient tout le monde comme eux. Vous étiez pas fous vous autres, en 1917, lorsqu'on vous prenait au piège pour vous faire soldats; n'empêche que plusieurs se sont faits prendre.

Les familles ont été divisées. Le mari d'un côté, la femme ailleurs, les enfants dispersés. Isaac Boudrault, qui avait seize ans, a perdu ses parents; il ne les a jamais retrouvés.

On a transporté tout ce monde là d'un bord et de l'autre pour s'emparer de leurs troupeaux.

Irénée Dugré :

Mais c'est atroce cela. Ces hommes là, ils devaient aimer leurs terres, qu'ils avaient défrichées, leurs maisons qu'ils avaient bâties. Tout leur ôter comme cela, c'est pire que les plus voleurs d'aujourd'hui.

Lucette :

Et puis les époux divisés, les fiancés séparés, les familles brisées, c'est terrible, c'est barbare.

Joseph Dugré :

Oui, c'est barbare, ôter à un homme sa femme qu'il aime, ses enfants qu'il a élevés, sa terre qu'il a faite, moi j'aimerais mieux me farie tuer. Mais continuez, pépère.

Grand-père Boudrault :

Il y a un poète américain qui a composé une belle poésie qui s'appelle Evangéline. Je ne l'ai pas lue parce que c'est en anglais. Paraît que c'est bien beau. Mais je reviens à mon grand-père, Isaac Boudrault, qui était fils de Louis, si je me rappelle bien. Je ne

suis pas sûr si c'était pas Goudrault ou Gour-dault, toujours est-il qu'Isaac a été débarqué à Boston. Là, les Anglais les laissaient sans manger. Ils avaient tellement faim, qu'un jour, il en est mort une couple parce qu'ils avaient mangé du chien mort tout seul. Puis, mes enfants, cela a duré une douzaine d'années comme ça. Les Anglais de Boston ne voulaient pas les lâcher. Isaac Boudrault a demandé la permission de s'en aller avec les sauvages; on a refusé. Il a demandé qu'on lui donne une hache et un coin de terre qu'il puisse défricher; on n'a pas voulu.

On voulait pas les nourrir à rien faire, à ce qu'on disait, et on leur refusait toute chance de travailler.

Le temps passait. Un beau jour, Isaac a rencontré une petite Thibodot. Vous savez, la misère, ça empêche pas l'amour. Ils se sont aimés, mais pour se marier, c'était pas aisé; ils ont attendu.

Lucette:

Pourquoi que c'était pas aisé?

Grand-père:

Parce qu'ils étaient catholiques et qu'il n'y avait pas de prêtre catholique; tu sais, ma fille, quand on est catholique, on se marie pas plutôt que de se marier devant un ministre protestant.

Tout a une fin. Les Anglais de Boston se sont "tannés" de "maganner" les Acadiens. Un bon jour, ils leur ont dit: "Puisque vous ne voulez pas mourir ni vous faire Anglais et protestants vous pouvez vous en aller en Canada".

Alors Isaac Bourdault ou Boudrault a pris Marie Thibodot par la main. Ils sont allés trouver l'oncle Costin Thibodot et ils lui ont dit: "Mariez-nous. Nous nous aimons. Il n'y a pas de prêtre ici. Nous ne savons pas quand nous en verrons un, alors mariez-nous et quand nous verrons un prêtre nous ferons bénir notre mariage".

L'oncle Costin leur a fait promettre devant témoins de faire bénir leur mariage aussitôt qu'ils trouveraient un prêtre, puis, devant témoins encore, il leur fit déclarer qu'ils se prenaient pour mari et femme, déclarant qu'ils étaient mariés, mais toujours en exprimant qu'ils ne voulaient en rien manquer aux lois de l'Eglise ni au respect dû à ses ministres.

Jamais leur mariage n'a été béni. Mon grand-père est mort avant de voir un prêtre, mais ça n'empêche pas qu'ils étaient mariés et que sa femme a toujours été considérée comme veuve. C'était madame Boudrault. Jamais elle ne s'est remariée. Paraît qu'elle avait du coeur, voyez-vous, et elle a pas oublié son homme, qui s'était sacrifié pour elle et son enfant.

Mais je reviens à mon histoire. Après leur mariage devant l'oncle Costin Tibodot, ils sont restés à Boston encore un bout de temps. Un jour ils ont présenté au gouverneur de Boston une requête qui était signée par bien

des noms d'Acadiens. Il y avait Jean Trahan, Jos. Hébaire, Charles Landry, Jean Hébert, Alexis Braux, Isaac Boudrault, Costin Tibodot, et bien d'autres. La requête demandait au gouverneur Fra Bernard de laisser partir les Acadiens pour le Canada. Bien, c'est pas croyable, le gouverneur qui s'en disait "tanné" a refusé de les laisser partir. Alors, ils ont décidé de partir quand même. Les Anglais de Boston les ont gardés pour pas qu'ils partent.

Enfin, un bon jour, Fra Bernard, le gouverneur leur a dit :

"Allez-vous en".

Mais à pied, sans provisions, sans armes, à travers le bois, quatre cents milles, c'est un miracle qu'ils ne soient pas tous morts avant d'arriver. Plusieurs sont morts de faim, de misère. Faites vous une idée que c'était triste, quand il en mourrait un. Les autres disaient le chapelet, on faisait un trou, pi on l'enterrait pour pas que le corps soit mangé par les bêtes sauvages.

Mon grand-père "est venu au monde" à la fin du voyage, à quelque part au pied d'une montagne, sur le bord d'un ruisseau.

Comme ils arrivaient en Canada, à ce que disaient ceux qui étaient allés en éclaireurs, mon grand-père, Isaac Bourdault, a pris sa femme dans ses bras et il l'a portée avec son enfants, oui mes enfants, il l'a porté comme ça au moins cinquante milles, mais le lendemain de son arrivée à l'Acadie, il s'est mis à cracher le sang, et il est mort quelques jours après.

Marie Tibodot a élevé son enfant de misère et de privations. Pensez comme elle était pauvre.

Avant de mourir, son homme lui avait dit : "Elève notre enfant, fais-en un bon catholique".

Alors Marie, qui pourtant était une bonne chrétienne, a répondu :

Je l'élèverai pour la vengeance, nous avons trop souffert".

“ Non, non, ma femme, a répondu Isaac, il faut tout pardonner. Tu sais Notre-Seigneur a pardonné à ses bourreaux et même à Judas. Pardonnons comme lui, pour aller avec lui. Elève notre enfant sans raucune. Au ciel, on se retrouvera.”

Marie Tibodot a élevé son petit gars. Paraît que c'était une rude femme que Marie. L'ouvrage ne lui faisait pas peur. Un homme non plus. Un jour, un “angliche”, venu de Clarence, ayant voulu s'approcher trop proche, elle lui a dit de se reculer, sinon qu'elle le reculerait. L'angliche s'est mis à rire d'elle en disant :

“On connaît ça, des petites veuves pas mariées”.

Alors Marie Tibodot, que tout le monde respectait et appelait madame Boudrault, s'est fâchée. Elle vous a gaffé l'angliche aux cheveux puis elle lui a administré la plus belle rachée de coups de poings et de coups de pieds, qu'un angliche a jamais attrappée.

Les Acadiens l'ont arrêté. Elle l'aurait tué. L'homme, qui s'appelait Helpine, est sorti de là un bras cassé, un oeil poché, deux dents cassées. Jamais il a recommencé. N'empêche que des fois pour étriver Madame Boudrault, des fois on l'appelait Marie casse Helpine, ou Marie casse-pine. Elle riait de cela.

Elle a vécu très vieille. Mon père nous en parlait souvent. Quand elle a été vieille au point de radoter, elle s'inquiétait de savoir si son mariage serait accepté par le bon Dieu. Elle avait peur que son Isaac ne soit pas son mari dans l'autre monde.

M. le curé avait beau lui dire qu'elle était bien mariée, elle était pas rassurée.

Pour la rassurer on a référé la chose à Mgr l'Evêque. Mgr Plessis est venu en personne, lors de sa visite pastorale. Il est venu dans la maison où restait Marie Tibodot et lui a affirmé qu'elle était bien mariée, alors elle a été contente. Oui mes enfants c'est bien triste cette histoire, pensez-y. Avoir des

terres, un chez nous, des animaux, et tout se faire ôter, cela sans raison. C'était bien méchant, mais les Acadiens ont pardonné. Ça ne veut pas dire, par exemple, que nous devons oublier ce qui s'est passé et les leçons de ces tristes événements.

Irénée Dugré:

Moi je n'aurais pas pardonné. Je me serais défendu jusqu'à la mort.

Paul Neuville:

Moi aussi, je défendrais mon chez-nous. N'est-ce pas, M. Joseph, qu'on se défendrait, nous autres, si des étrangers venaient nous ravir nos terres que nous avons défrichées et nos maisons que nous avons bâties?

Joseph Dugré:

A savoir, mon gars. A savoir. C'est curieux comment que ça arrive ces choses là. Les Anglais ont pris l'Acadie, ils se sont conduits comme des brutes, c'est vrai, mais les plus coupables ce sont ceux qui ont trahi, sacrifié leur pays pour servir leurs intérêts ou

leurs passions. Que l'Anglais vainqueur ait voulu s'emparer des biens des Acadiens, c'est dans la nature humaine, qu'il se soit laissé tenter au point de chasser les véritables maîtres de ces biens, c'est encore dans la nature humaine, bien que tristement mauvais, mais à mon point de vue, les plus coupables, ce ne sont pas les Anglais, soldats au coeur endurci de combats et de haine, les plus coupables, ce sont les maîtres de la France et du Canada. Pendant que les Acadiens agonisaient de misère, à la cour du roi de France, on se livrait à toutes les débauches, à tous les vices possibles. Les soldats allaient nus-pieds, souvent n'avaient pas d'armes pour se battre, mais les favoris du roi avaient de l'or et des festins à offrir à leurs maîtresses.

En Canada, les soldats étaient réduits à la maigre ration, le paysan, le travailleur, étaient pressurés par l'intendant qui employait le fruit des impôts et les réquisitions, non pas à la défense et au progrès du pays, mais au

service de ses passions malsaines et pour acheter le silence et la complaisance de ceux qui auraient pu le dénoncer ou le châtier.

Oui mes enfants, notre pays fut perdu pour la France non parce que l'Anglais était le plus fort, mais parce que la corruption s'était glissée chez les grands du peuple.

Lucette :

Sommes nous responsables de la pourriture de ceux qui nous mènent? Si Louis XIV et la Pompadour, si Bigot et sa séquelle étaient pourris de vices et de péchés, cela ne veut pas dire que les Acadiens devaient payer pour.

Grand-père :

Ma fille, il y a une certaine solidarité chez un peuple comme dans un ménage. Si la femme est méchante, le mari souffre pour elle et avec elle. Si les gouvernants sont pourris le peuple paye pour, d'ailleurs les peuples sont toujours un peu complices de la corruption de leurs gouvernants.

Pendant quelques minutes encore la conversation continua sur ce sujet puis on en vint à parler autre chose.

Assis côte à côte, Irénée et Lucette avaient écouté avec attention le récit du vieillard. Involontairement, ils faisaient des rapprochements entre la situation des amoureux Acadiens et la leur. Lucette se disait comme ils devaient s'aimer et elle disait à son ami :

“Comme je la comprends Marie Tibodot d'avoir gardé toujours le souvenir de son mari”.

Irénée répondit :

“Si je mourais ainsi, garderais-tu toujours mon souvenir?”

“Bien oui, je suivrais l'exemple de la mère Casse-Pine.”

Pendant ce temps, les gens plus âgés parlaient de choses plus sérieuses. Paul Neuville parlait de questions municipales.

—Avez-vous eu des nouvelles du procès de la municipalité?

—J'ai rencontré le maire, il y a quelque temps, répondit Joseph Dugré. Il m'a dit que la paroisse ayant perdu, le gouvernement avait jugement. On se demande comment ça va tourner. Vont-ils saisir les taxes? Vont-ils mettre la paroisse entre les mains d'un administrateur? Apparence que le gouvernement est embêté avec cette affaire là.

La veillée finie, c'est le retour, faut sauver les apparences. Irénée offre à sa blonde de la reconduire chez elle. Lucette accepte tout en protestant que c'est bien du trouble et Paul Neuville intervient pour offrir à sa soeur de la ramener dans sa voiture.

CHAPITRE IV

SA MAJESTÉ ARGENT

*Pour prendre une ville dont on est hors
Suffit d'y introduire un âne chargé d'or.*
(Proverbe grec)

Robert Neuville (1) n'était pas riche, nous l'avons dit. Il en résultait que la part d'héritage de chacun de ses enfants, surtout de ses filles, était plutôt mince.

Lucette, comme tant d'autres, aurait bien voulu avoir beaucoup d'argent. En premier lieu, elle aurait pu acquitter la terre que son promis avait achetée, puis elle aurait pu s'acheter de belles toilettes.

Quelle est la femme qui n'aime pas être bien habillée?

Dans nos campagnes les plus reculées, vous rencontrez les copies des modèles de modes

(1) Voir *Bertha et Rosette*.

en vogue aux Etats-Unis et dans nos grandes villes. C'est que partout le tourisme a jeté le poison de ses exemples. Le cultivateur, le colon résisterait peut-être à la contagion du luxe qui se répand; la femme du cultivateur et du colon y succombe plus aisément. Certes, à Roberval, à St-Méthode, à Ste-Jeanne d'Arc et un peu partout dans nos campagnes, les femmes ont des jupes moins écourtées, des manches et des corsages plus décents que certaines prétendues grandes dames des villes américaines; tout de même, la contagion gagne du terrain partout. L'exemple des villes, le luxe sous toutes ses formes et l'immodestie des costumes envahissent de plus en plus nos campagnes, cela avec d'autant plus de rapidité que les femmes de cultivateurs ont plus d'occasion d'admirer les costumes de leurs semblables de la cité.

Lucette, la belle fiancée d'Irénée Dugré, ne pouvait échapper à la contagion de ce mal épidémique. Pour acheter belles robes, beaux chapeaux, beaux manteaux, il faut de l'ar-

gent, de l'argent, encore et toujours de l'argent. Ce fut pour avoir plus d'argent que Lucette accepta de prendre du service chez Madame Leterrier à Chicoutimi.

Madame Leterrier était une ancienne amie de la mère de Lucette. Elle avait épousé un employé de banque qui devait finir par laisser la banque pour devenir agent d'affaires, agent d'immeubles, agent d'assurances.

La fille unique de M. et Mme Leterrier avait épousé un marchand du nom de Georges Clément, qui n'était autre que le fils de Itska Cernovitch devenu Isidore Clément.

Après trois ans de mariage, le magasin Clément avait brûlé. Le marchand faisait faillite. Sa femme étant morte, il avait demandé au père et à la mère de la morte d'élever ses deux petites filles, une de deux ans et l'autre de quelques mois.

Madame Leterrier avait hésité un peu: ce serait bien du tracas que d'élever ces deux fillettes. Enfin il fallait bien les ramasser. Le père partait pour l'Ouest canadien. Les

deux enfants restèrent chez le grand'père maternel et leur père, que l'incendie et la banqueroute n'avaient pas appauvri, leur payait une pension de dix piastres par semaine.

Madame Leterrier avait décidé qu'avec une telle pension on pouvait payer une fille. Elle avait tant fait que Robert Neuville avait consenti à laisser aller sa fille.

Sept piastres par semaine et nourrie, c'est bon à gagner, d'autant plus que c'était une bonne maison. Les Leterrier étaient du monde de la haute où on se respectait. Lucette serait bien traitée. Il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Elle serait considérée comme la fille de la maison. Et puis ! Et puis !

Irénée, que Lucette consulta, eut un pressentiment. Pourquoi t'en aller en ville ? Reste donc chez tes parents, tu es bien ; dans quelques mois nous nous marierons. A quoi bon gagner des piastres ? A quoi bon être si bien habillée ? Je t'aime assez comme cela.

Mais Lucette ne l'entendait pas ainsi. Elle répondit : je veux me gagner un ménage. En

mettant de côté vingt piastres par mois, peut-être vingt-cinq, l'hiver prochain j'aurai un couple de cent piastres et cela nous fera du bien; je ne travaillerai pas plus durement que chez-nous: il n'y a que les deux petites à avoir soin.

—Je t'en prie, disait Irénée, n'y va pas, c'est si loin, on va s'ennuyer et puis j'ai peur d'un malheur.

D'un geste mutin, la promesse lui fermait la bouche.

—Il faut être raisonnable, mon chéri; je suis sûre de m'ennuyer, moi aussi, mais je veux me faire de l'argent.

Elle partit.

—Tu m'écriras, avait dit Irénée.

Elle avait répondu: Ben sûr, mais aussi tu viendras.

Irénée avait promis et les deux jeunes gens s'étaient laissés, le promis avec appréhension, la promesse avec ambition et espérance.

Chicoutimi n'est pas une grande ville, mais déjà ce n'est plus la campagne. Lucette de-

vait y trouver une foule de choses que son inexpérience lui ferait admirer sans mesure et plus que de raison.

La maison Leterrier était une bonne maison. Sans doute, rien de ce qui s'y passait n'était scandaleux, mais ce n'était pas non plus absolument édifiant.

La famille Leterrier était une bonne famille si tant est que des gens vivant sous le même toit constituent une famille.

Comme dans bien des intérieurs de la ville, il y avait du luxe, de la dépense, mais pas de vie familiale.

M. Leterrier venait à la maison pour y prendre ses repas et encore pas toujours. Souvent, il avait à dîner avec M. Untel ou encore il avait une affaire à conclure avec M. Chose.

Jamais M. Leterrier ne veillait à la maison. En ville, il y a tant de bonnes places où passer ses veillées, même ses nuits, tant de places bonnes, sans compter celles qui sont mauvaises, tant de places où l'on s'amuse bien

mieux que chez soi, surtout quand on ne fait rien pour avoir un foyer. Résultat: M. Leterrier restait à la maison les soirs où il attendait quelqu'un, ce qui n'arrivait pas souvent.

En retour, Madame Leterrier avait ses sorties, petites et grandes. C'était les thés, les bridges, les cinq cents, les garden parties, les soirées dansantes ou papotantes. Madame Leterrier était une femme très occupée, toujours sortie de chez elle quand elle ne devait pas recevoir. Ses occupations auraient pu se résumer en deux mots: futilités frivoles.

Et dans cette maison où aucun lien familial ne subsistait, la vie était morne, sans joie véritable. Les époux qui, volontairement, avaient refusé les charges et les devoirs de leur état, en étaient venus à s'estimer à leur juste valeur, c'est-à-dire qu'ils se méprisaient tout simplement. Ils s'amusaient à leur guise, chacun de son côté. Tout ce qu'ils se demandaient mutuellement, c'était de cacher

suffisamment leurs vices pour n'en pas avoir honte devant le public.

Honneur de façade, régularité de vie apparente.

Dans cette maison, qui n'avait rien d'un foyer, il y avait de bien beaux meubles dont quelques uns étaient achetés payables au mois. C'était le luxe, étalé aux yeux, tandis que, souvent, c'était la gêne réelle.

Les fenêtres garnies de deux ou trois épaisseurs de rideaux ne laissaient passer presque ni soleil, ni lumière. C'était sombre.

Les planchers étaient couverts de tapis où les pieds enfonçaient jusqu'à la cheville, mais les coeurs desséchés de luxe et d'amusements n'avaient aucune sympathie les uns pour les autres.

Lucette fut un peu dépaysée dans cette atmosphère si différente du logis paternel où la vie était faite surtout d'affection et de prévenances mutuelles.

Les premiers temps de service furent pour Lucette une période d'ennui et de tristesse,

non pas que Madame fut exigeante, loin de là, mais la jeune fille trouvait trop de différence entre sa vie habituelle et celle qu'il fallait accepter. Elle pensait à son chez-nous de Roberval et à son futur chez-nous de St-Méthode: la petite maison du bord de l'eau où elle serait si bien avec son cher Irénée que ses parents parents avaient surnommé Titloup. Comme elle l'aimait son Titloup. Elle comptait les jours qui restaient pour le dimanche de Pâques alors qu'elle irait à Roberval et rencontrerait son Titloup. Ce fut une déception, Titloup ne vint pas. Joseph Dugré était sérieusement malade. Son fils aîné ne put s'absenter et Lucette revint à Chicoutimi le coeur malade, se demandant pourquoi son ami n'était pas venu. Elle se posa la même question pendant huit jours. Enfin elle eut la nouvelle de la maladie du père de son promis, mais le mal était fait. Pour se distraire, pour faire diversion, Lucette avait commencé à s'amuser et prendre goût aux amusements de la vie mondaine.

Le hasard voulut que précisément en ces jours d'ennui, l'oncle des orphelines, André Clément, deuxième fils de Itska Cernovitch vint rendre visite à ses nièces et qu'il trouva de son goût la fille Neuville.

André Clément était bel homme, instruit, parlant très bien le français et l'anglais. Gai causeur, Lucette ne pouvait manquer d'en être charmée.

Tout de même sa pensée restait à l'absent et le soir, elle revoyait en imagination la petite maison où elle serait chez-elle avec le fier terrien qui serait son seigneur en même temps que son serviteur, c'est-à-dire son mari.

Chicoutimi, Roberval, St-Méthode ne sont pas très éloignés. Cependant la distance est assez grande pour ne pas aller tous les jours d'une place à l'autre. C'était donc séparation pour des semaines.

Lucette s'ennuyait. C'était naturel. Madame Leterrier pour la distraire lui proposa de l'accompagner dans ses visites. Lucette fut sur le point de refuser, mais ensuite elle

se dit que c'était une occasion de voir comment se passent les choses dans ces réunions de la haute.

Un après-midi, c'était réception chez Madame une telle, de deux à quatre. Ces dames causèrent de tout, de la mode, des mariages prochains, des maris plus ou moins fidèles. Chose curieuse, Lucette, qui méprisait le désœuvrement de ces femmes, elle qui sentait le vide de ces réceptions où les conversations étaient d'une trivialité méprisable, Lucette y prit goût au point de compter les jours qui séparaient ces réceptions mondaines.

Puis un soir de mai que l'on fêtait l'un des employés supérieurs de la Compagnie du barrage, on laissa les enfants à la garde d'une voisine et Lucette fut amenée à la soirée. Dire que la jeune fille s'y amusa beaucoup serait exagéré. Un peu gênée par le changement de décor, surtout par le maintien guindé des dames et demoiselles, la fille de Robert Neuville se serait ennuyée ferme sans la présen-

ce de ce Juif russe devenu Canadien, André Clément.

C'est curieux comme ces descendants de Judas ont le don de s'adapter à tous les états et à tous les tempéraments.

Il en résulta une liaison entre le fils du colporteur russe devenu marchand canadien et la fille de l'homme de chantier devenu laboureur. Oh, une liaison toute d'amusement!

André était à Chicoutimi par affaires. Lucette y était par service, disait-on. Tous deux disaient s'ennuyer et désiraient se rencontrer pour passer le temps.

Passer le temps! Jamais chez Robert Neuville, jamais chez Joseph Dugré, on ne parlait de passer le temps; le temps se passait bien tout seul. Parfois, on trouvait qu'il passait trop vite. Mais que faire en une ville, dans une maison louée, où, pour toute occupation, il y avait deux fillettes au soin de deux femmes?

Passer le temps! Madame Latourelle, Madame Lantignac, Madame Rabinovitch, Madame Exotique, Madame Nimportequi venaient en visite et quand la maison était enfin débarrassée de leur présence, Lucette poussait un *ouf* de soulagement et Madame Leterrier bâillait à se décrocher les mâchoires.

Quel après-midi! Qu'elles sont raseuses, disait madame Leterrier. Pensez-vous, Mademoiselle Lucette que cette grosse rastaquouère de Lantignac se prend au sérieux avec son prétendu titre de noblesse; et cette juive de Rabinovitch qui essaie de nous faire des scrupules de conscience. Dieu qu'elles sont raseuses!

Et le lendemain, Madame Leterrier allait passer l'après-midi chez la rastaquouère ou chez la juive. Parfois on amenait les fillettes pour permettre à Miss Neuville d'être de la partie de bridge.

Oui, *Miss* Neuville, c'est bien plus chic d'être *Miss* que d'être Mademoiselle.

Mais quand on est *Miss*, il faut tenir son rang, avoir les costumes et les atours voulus et Lucette se laissait griser par les compliments qu'on lui prodiguait à propos de tout. On admirait son teint frais et rose; alors pour être encore plus rose, *Miss* avait recours à la peinture. On admirait son costume; alors *Miss* avait recours à la couturière pour avoir un costume encore plus *hightune*. On admirait son maintien, sa taille fine et fièrement cambrée; alors *Miss* se tenait encore plus droite, étudiait sa démarche et faisait décoller ses robes encore un peu plus.

Il arriva ceci que Lucette, venue en ville pour se gagner de l'argent, fit un peu d'économie dans les premiers mois, mais après trois mois les salaires devinrent à peine suffisants pour payer les robes excentriques, les bijoux, la peinture, les frais de coiffure et puis! Et puis! Il faut tenir son rang, voyez vous. On est *Miss* ou on ne l'est pas.

Lucette ne voyait pas la différence que ces toilettes et ce luxe criard faisaient à sa per-

sonne. Madame Leterrier voyait l'évolution de sa pupille, mais elle n'était pas femme à s'en inquiéter. Tout simplement Lucette se *déniait*, pensait-elle.

Ah! si Robert et Célanire avaient pu voir leur fille et ce qu'elle devenait; mais non. On avait confiance. Célanire se rappelait les jours de couvent et croyait que la femme Leterrier était restée la même qu'autrefois.

André, lui, voyait l'évolution rapide qui s'accomplissait chez la Canadienne et il s'en réjouissait. Pourquoi?

Mystère du coeur humain. La vertu semble honteuse, le vice s'affiche effrontément.

Le vicieux recherche la femme vertueuse et méprise celle qui devient semblable à lui, cependant il se réjouit de la déchéance de celles qui perdent leurs belles qualités.

Le jeune Clément venait souvent chez les Leterrier, sous prétexte de voir ses nièces et c'était Lucette qui le recevait, attendu que les fillettes étaient sous ses soins.

On causait. Clément parlait de ses voyages, de son auto. Était-elle à lui? Peut-être, peut-être était-elle louée. Tout de même, il s'en servait, voyageant ici et là, vendant des débentures, des obligations, faisant de la bourse, enfin que sais-je? Brasseur d'affaires, il faisait de l'argent à la pelletée, disait M. Leterrier.

Clément demanda un jour: Venez-vous à Alma, Mamzelle Lucette? La jeune fille eut un peu d'hésitation. Elle le connaissait peu ce grand brasseur d'affaires dont M. Leterrier semblait émerveillé. Était-il prudent de partir seule avec lui?

Le jeune homme sembla comprendre ses hésitations.

—Je vous emmène, avec Mme Leterrier, visiter les travaux du barrage.

Refuser était impossible et l'on partit. Dieu quelle griserie, l'auto filait. En deux heures, on avait franchi les quelque quarante milles et Lucette put admirer les travaux énormes du barrage.

André Clément expliquait les travaux faits, ceux qui restaient à faire, les nombreux usages de la fée électrique, les sommes énormes qui avaient été dépensées pour atteler le Saguenay et les perspectives d'avenir; puis vers le soir on retournait à Chicoutimi.

Toujours, l'attitude de l'homme d'affaires avait été des plus correcte et respectueuse. Au moment de descendre de voiture, il demanda si la promenade avait plu aux dames. Lucette n'essaya même pas de cacher son enthousiasme.

—Oh oui, M. Clément, que nous avons fait un beau voyage.

—Alors, mademoiselle, si cela vous plait, après demain, je dois aller à Port-Alfred, vous serez la bienvenue ainsi que madame Leterrier. Je dois vous avertir que là je ne pourrai vous tenir compagnie. J'ai pour à peu près une heure de travail et ensuite je vous ramènerai. Si cela vous convient, je viendrai vous prendre vers midi et demi après demain.

—Dites oui Lucette, nous ferons garder les petites, fit madame Leterrier.

—Nous emmènerons les petites, cela leur fera du bien de prendre l'air et de connaître mieux leur oncle André, dit ce dernier.

A peine entrées, les deux femmes apprirent que, pendant leur absence, il était venu une visite pour mademoiselle Luce. Un beau grand jeune homme, bien mis, a demandé mademoiselle Neuville. Je lui ai dit qu'elle était sortie avec un ami qui lui faisait faire un tour d'auto jusqu'à Alma; il a changé de couleur.

—Comment est-il? demanda Lucette.

—Il est bien, mais a l'air un peu habitant.

—A-t-il dit qu'il reviendrait?

—Non, il n'a rien dit. Il avait l'air *débiné* quand il a su que vous étiez sortie avec un ami en auto.

Lucette eut beau chercher dans sa tête qui pouvait bien être venu pendant son absence elle ne trouva rien et bientôt n'y pensa plus.

Le surlendemain, on partit pour Port Alfred. Ce n'est pas loin, mais il se trouva que les affaires furent plus difficiles à conclure que le jeune homme n'avait cru. Le retour n'eut lieu que le soir. Toujours l'attitude d'André était des plus correcte.

Ce soir-là ce fut encore la même nouvelle donnée par une voisine obligeante :

— Il est venu un jeune homme qui a demandé quand vous étiez partie; je lui ai dit que vous étiez partie vers une heure avec M. Clément, le *broker*, et que je ne savais pas quand vous reviendriez. Il a changé de couleur et il est parti sans dire son nom ni s'il reviendrait.

— Est-ce le même d'avant hier?

— Je ne sais pas. Celui d'avant-hier, je ne l'ai pas vu, c'est ma fille qui gardait les petites.

Oui, c'était le même. C'était Irénée Dugré, le fiancé qui, de passage à Chicoutimi, avait voulu voir sa belle et qui, par deux fois, avait trouvé le nid vide.

Partie Lucette, partie avec un *broker*.

Ce que la voisine ne dit pas, c'est que le jeune homme avait demandé où résidait M. Clément, le *broker*. Ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'Irénée Dugré était allé aux renseignements et qu'il avait appris que le *broker* était très habile en affaires, qu'il faisait de l'argent en masse, qu'il semblait avoir un don pour vendre des débentures et que l'on disait qu'il marchait pour se marier avec mademoiselle Neuville, la fille des Leterrier.

Irénée Dugré retourna chez lui, une épine au coeur. Non ce n'était pas vrai, Lucette ne l'abandonnerait pas, non elle n'épouserait pas ce beau damoiseau, non ce ne pouvait être vrai.

Mais aussi ce qui était vrai, c'est que Lucette était partie en auto, ce qui était vrai, c'est que lui n'avait pu la voir et Irénée sentit sur son coeur un poids terrible.

CHAPITRE V

C'EST PAS VOLÉ

*Bien d'autrui tu ne prendras
Ni ne retiendras sciemment
(précepte du décalogue)
Bien d'autrui tu ne prendras
Pris illégalement tu le garderas.
(maxime moderne)*

Pourquoi Irénée Dugré était-il allé à Chicoutimi? Pour le dire, il faut remonter un peu en arrière et faire de l'histoire locale.

Les lecteurs de *Bertha et Rosette* se rappellent sans doute que les touristes américains avaient été frappés des perspectives de développement des pouvoirs d'eau de la région. Ce qui était arrivé, c'est que ces pouvoirs d'eau avaient été achetés et payés.

Ce qui était arrivé, c'est que le pouvoir d'Alma et les suivants avaient changé de maîtres, apparemment au moins.

Ce qui était arrivé encore, c'est que le gouvernement, sans y voir malice, avait consenti à donner permission de surélever les eaux du lac au point dix-sept et demi. Pourquoi ce chiffre plutôt qu'un autre? Personne n'a pu me le dire.

Ce que tout le monde sait, et ce que même les enfants de St-Méthode et de tout le littoral du Lac St-Jean pourraient vous dire, c'est qu'un beau jour les eaux du lac St-Jean se mirent à monter. La Ticouapé montait et on n'en savait pas la raison.

L'eau inonda d'abord les pointes, puis les paturages. Irénée constatait que son terrain, si bon, si fertile, souffrait de ce débordement du Lac. Même une saute de vent changeait le niveau des eaux de la rivière.

Le vent du sud-est poussait la vague du lac dans la Ticouapé. L'eau l'élevait plus loin dans les fossés d'égoût, les paturages devenaient boueux, les foin, les grains jaunissaient, l'inquiétude tenaillait les esprits.

Pour Irénée, le cas était peut-être encore plus triste. Sa terre, sa maison, c'était la base de son rêve.

Lors du départ de Lucette, il s'était dit: Je l'arracherai aux dangers de la ville, aussitôt que ma maison sera logeable, je lui dirai: je suis prêt, mon nid est fait, marions-nous.

Or, la maison était à la veille d'être logeable, son rêve allait prendre corps et voilà que la crue des eaux du lac dérangeait tous ses projets. Sa terre devenait inculte. L'eau continuerait-elle à monter que la maison elle-même deviendrait inhabitable.

Quand, l'année qui précéda l'inondation artificielle, je visitai la région du Lac St-Jean, je rencontrai plus d'un cultivateur, plus d'un professionnel, avec qui je conversai de ces barrages; pas un seul ne put me dire pourquoi la limite avait été fixée à dix-sept et demi; pas un seul ne put me dire: l'inondation va venir jusqu'ici et pas plus loin.

A Roberval, un vieillard, qui, par son intelligence et sa profession, était plus que bien

d'autres en état de raisonner les conséquences de la surélévation des eaux du lac, me disait: on va noyer les grèves. A ma question: où va l'eau à son niveau normal? Il me répondit: A peu près ici.

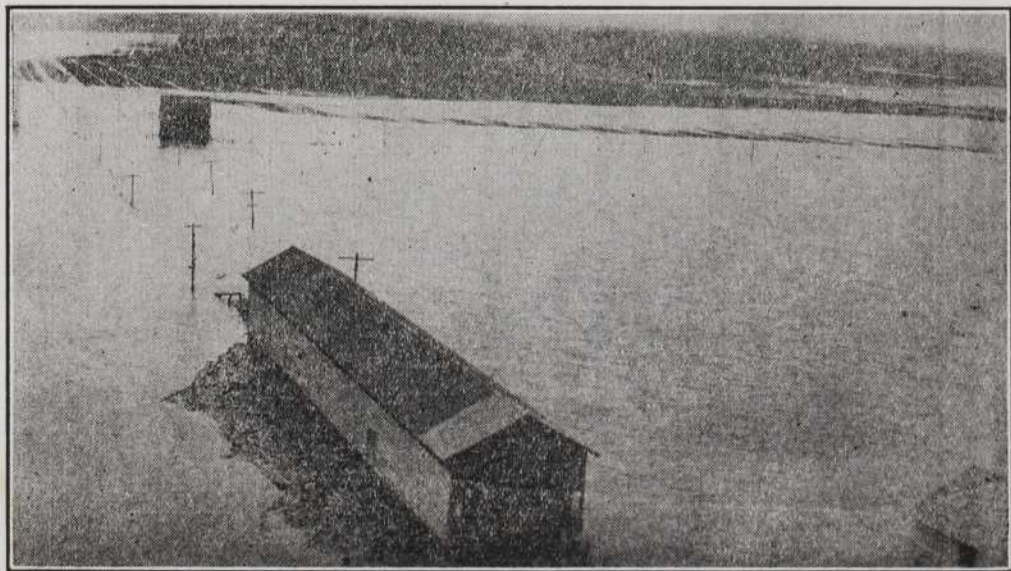
—Alors c'est dix-sept pieds et demi plus haut qu'ici? Cela va dans votre jardin même à votre hangar.

Il me semble voir encore le geste et le regard du vieillard.

—Je n'y avais pas pensé, mais c'est vrai, ma cave va être perdue.

Personne, ou à peu près, ne savait quel tort causerait cette élévation de l'eau à dix-sept pieds et demi.

Lorsque je logeai dans la chaumière d'un colon, sur les terres bordant la Ticouapé, on en vint à parler des barrages et des pouvoirs d'Alma. Il ne venait à l'idée de personne que les terres pouvaient devenir incultes, tant il est vrai qu'alors comme aujourd'hui et comme toujours à peu près personne ne peut



LE PONT SUR LA TICOUAPÉ COMMENCE À FLOTTER

dire à quelle altitude se trouve sa terre ou sa demeure.

Mais quand, en 1926, en plein été, l'eau du lac fut élevée au point huit, on s'aperçut que les terrains riverains de la Ticouapé devenaient incultes; on s'inquiéta.

Irénée sentit que, dans ces conditions, il ne pouvait hâter son mariage. Que faire? Son chez-soi s'en allait sous l'eau, les capitalistes lui détruisaient son nid et il sentait que la ville lui volait sa fiancée, victime de l'emprise du luxe et des plaisirs.

Un Comité de défense s'était formé chez les inondés. Le maire de St-Méthode, pauvre colon lui-même, consentait l'énorme sacrifice d'être secrétaire du comité. On cherchait les moyens à prendre pour garder les terres défrichées au prix de tant de peines.

Les Dugré, père et fils, de même que leurs voisins, avaient une autre espérance: on irait voir un ami influent et on essaierait de se faire aider.

Cet ami, que nous appellerons Député, on comptait le rencontrer à Chicoutimi, mais il était parti pour Bagotville. Les quatre cultivateurs durent se rendre à Chicoutimi et y revenir le surlendemain. C'est ce qui explique comment Irénée fit deux visites manquées à Lucette.

Les inondés avaient été bien reçus. On est poli dans la haute : du chocolat, un petit coup, des cigares, puis d'un ton paterne :

—Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

Ce fut Jus. Dugré qui expliqua la position.

—Nos terres sont à nous. Or, voici que, sans avis d'aucune sorte, on nous les enlève. Pouvez-vous nous dire ce que nous pouvons faire pour garder nos terres ou pour être payés des dommages subis.

—Mais, mon pauvre ami, nous ne pouvons arrêter le progrès et l'industrie pour quelques terres.

—Nous ne voulons pas arrêter le progrès, mais ces terres sont à nous, nous avons les contrats signés au nom de la province. Ces

terres nous les avons bâties, défrichées; elles sont bien à nous, tout comme votre maison, tout comme les usines des capitalistes qui nous inondent. Si on a besoin de nos terres pour faire plus d'argent qu'on nous les achète et qu'on nous les paye; au lieu de cela, on détruit nos biens, tout comme si je mettais le feu à votre maison ou si je faisais sauter les usines du barrage à la dynamite.

—Pas trop vite, mon cher Jos; il y a des lois, des commandements qui défendent de prendre le bien d'autrui.

—Les commandements et les lois sont-ils faits seulement que pour les pauvres? Les riches ont-ils la permission de nous détruire?

—Vous avez le droit de poursuivre la compagnie.

—Belle affaire, poursuivre; elle est capable de nous ruiner cent fois et de ne jamais nous payer.

—Mais non, mon cher Jos, il y a des lois au pays et ces gens-là doivent les respecter; faites les arrêter.

—Les faire arrêter!.. Qui? Comment? Pas comme voleur? C'est pas volé....

—Allons, pas trop vite. Ces grosses compagnies, elles veulent notre bien, elles sont honnêtes, il ne faut pas être trop sévères.

—Je ne les connais pas, mais il me semble que si elles étaient si honnêtes, elles auraient pu trouver le moyen de vivre sans nous ruiner. Elles auraient pu développer les pouvoirs d'eau que le gouvernement leur a vendus presque pour rien sans détruire nos récoltes et saccager nos établissements.

—Nous ne voulons pas nuire à l'industrie, explique Irénée Dugré, nous ne sommes pas jaloux des riches. Qu'ils soient encore plus riches, que nous importe! Ce que nous voulons, c'est garder nos foyers et y vivre en paix. Ces capitalistes américains, juifs ou autres, nous n'allons pas les chercher chez eux. Jamais on ne les a *badrés*. S'ils veulent venir qu'ils viennent et soient les bienvenus, mais qu'ils respectent les lois et les propriétés.

—C'est certain, dit Député, que vous avez des droits. Vos terres sont à vous et vous ne pouvez vous les laisser enlever sans vous défendre. Le gouvernement vous doit protection; c'est son devoir de vous faire rendre justice; je ferai tout mon possible pour y parvenir. Ne vous gênez pas, je suis toujours prêt à vous rendre service.

Les inondés repassèrent par Chicoutimi. En attendant le train, Irénée retourna pour voir sa belle qui était encore partie.

Le retour fut triste pour tous, mais pour le jeune Dugré ses pensées étaient tout simplement torturantes. Pour les autres, il y avait une espérance: se faire payer leurs terres s'ils ne pouvaient les arracher des mains de la pieuvre. Pour Irénée, cette espérance ne comptait guère. Il voyait sa maison inhabitable avant d'être finie, sa fiancée prise du goût de la vie en ville et lui incapable de l'arracher à ce milieu dont il avait pu sonder le luxe démoralisant.

De retour à St-Méthode, il constate que l'eau avait encore monté. Maintenant, c'était une chose décidée: sa terre était perdue.

A moins que le gouvernement ne vienne à notre secours, diasit Joseph Dugré, nous n'aurons jamais nos terres et peut-être pas grand'chose en argent.

Les chefs du Comité de défense, les Tremblay, les Duguay, les Perron, les Girard, les Maltais étaient confiants. Le père Onésime Tremblay assurait que le gouvernement ne pouvait laisser consommer l'injustice criante sans intervenir et sans protéger les cultivateurs et leurs terres.

M. Duguay, le maire de St-Méthode, secrétaire du comité de défense des inondés, était tout plein de confiance et disait aux sinistrés venus le voir dans sa maisonnette:

"Il est impossible qu'on nous laisse ainsi déposséder de nos terres en violation des lois et du droit des gens. Pensez au cri que ce serait dans toute la province. Tout le peuple serait écoeuré si les pouvoirs publics permet-

taient à des capitalistes de violer ouvertement les lois, le droit de propriété, et cela cyniquement, comme en pays conquis. Tout se lèverait pour protester: le clergé, les conseils municipaux, l'U. C. C. de Québec. Oh! non, nous allons nous défendre et les pouvoirs publics vont nous aider à avoir justice."

Irénée Dugré était sceptique. Je voudrais bien que vous ayiez raison, M. Duguay, mais je ne l'espère pas. C'est la grande industrie qui prime au pays. Aux cultivateurs, on se contente de leur faire des compliments. Quant aux protestations qui vont s'élever, dites-vous, de toutes parts, il va y en avoir, c'est certain, mais ils vont laisser passer ça comme du vent. Avec son argent, la compagnie se moque de nous et même du gouvernement qu'elle peut mettre dans sa poche."

—Mais, mon garçon, il y a des lois au pays et si les gouvernants donnent l'exemple de la violation des lois en se rendant complices de ceux qui nous dépossèdent sans droit,

qu'allons nous devenir? Nous courons à l'anarchie.

—M. le maire, je ne voudrais pas vous manquer de respect, je suis bien jeune, mais je n'ai pas votre confiance. Avec son argent la compagnie peut acheter assez de consciences pour que toutes les lois servent à son profit.

Si les lois faites ne lui conviennent pas, elle s'en fera faire. Nos terres sont noyées, elles vont rester noyées. La paroisse de St-Méthode est finie. Ceux qui vont rester ne seront pas assez riches pour entretenir écoles, église et chemin. Ceux qui sont inondés et qui peuvent être payés doivent en profiter s'ils veulent avoir quelque chose. La compagnie va en payer quelques uns pour avoir des lettres à publier disant que les dommages ont été grassement payés et les autres arracheront ce qu'ils pourront.

—Mais à ce compte là on mènerait notre peuple à l'anarchie et au mépris des lois.

—Qu'est-ce que cela leur fiche, pourvu qu'ils aient de l'argent, des profits, des autos,

et du luxe pour nous écraser. Vous allez voir si je me trompe. Vous allez voir si notre malheur ne sert pas à faire la fortune de certains individus qui, plus tard, feront des largesses avec l'argent qu'ils auront fait sur la ruine de nos exploitations. M. le maire voulez-vous acheter ma terre, ou si vous aimez mieux acheter ma chance? Parce que ma terre, elle s'en va sous l'eau. Je vas vous vendre ça bien bon macrhé.

—Mais, mon pauvre garçon, il me semble que tu voulais être cultivateur à tout prix, que tu t'étais bâti une maison pour te marier, et même j'avais su que tu devais te marier cet automne.

—Me marier? Où vais-je loger ma femme? Regardez donc ma maison, regardez donc autour de la vôtre. Est-ce logeable? Et l'eau n'a pas fini de monter. En ville, je me louerai une maison. Voulez-vous acheter la chance que j'ai d'être indemnisé et me payer de quoi m'avoir un ménage?

—Non mon garçon, je ne profiterais pas de ton découragement et d'ailleurs je n'ai pas d'argent.

—Je le sais et personne ici n'en aura d'argent pour acheter un bien noyé.

Le soir de ce jour là, Irénée Dugré avertit sa mère qu'il s'en allait coucher chez lui dans sa maison neuve.

“Je veux y coucher une fois au moins. Si l'eau continue à monter, bientôt elle ne sera plus logeable; j'aurai couché chez nous au moins une fois avant que d'être un locataire”.

—Mais, mon pauvre enfant, il n'y a rien de prêt chez vous, pas de lits, pas de couvertures; on a pas le temps de tout *mouvoir* pour cette nuit.

—On ne *mouvera* rien, maman. J'emporte ma robe de carriole et je coucherai sur l'établi à bois de Jos François; il est encore là. Je vous dis que je veux coucher une fois dans ma maison, dans mon chez nous.

—Attends, tu y coucheras plus tard, l'eau va baisser. Le gouvernement va forcer la

compagnie. Il est assez fort pour les mettre à leur place, ces gens-là.

—Oh les mettre à leur place! pauvre mère! Entre nous pauvres, bucherons, défricheurs, et les étrangers riches, le choix est tout fait. Ce sont les millions qui vont prendre notre place. D'ailleurs ne soyez pas inquiète.

Irénée Dugré coucha chez lui ce soir-là. Ce fut le premier et le dernier.

Lecteurs qui me lirez, votre jugement sera bien différent suivant ce que vous êtes. Je sais que, pour plusieurs, mon héros paraîtra un toqué. C'est que, pour celui qui n'a jamais logé autrement qu'à loyer, il n'y a pas de vrai chez-nous. Oh que je les plains ces enfants de la rue pour qui le déménagement périodique est presque une nécessité comme les déplacements d'automne et de printemps pour les oiseaux migrateurs. A vous personne ne peut vous ôter votre chez-vous, vous n'en avez pas.

Mais vous, mes frères, vous les frères d'Irénée Dugré, vous qui, pièce à pièce, avez bâti

vous chez-vous, vous qui, pied par pied, avez défriché votre sol, vous qui, pendant des années, avez soigné, cultivé les arbres que vous avez plantés, vous encore qui, sur votre bien, voyez l'empreinte de vos pas, de vos travaux, l'empreinte des pas et des travaux de vos pères qui vous ont précédés à la tâche, vous tous, terriens rivés au sol, dont vous comprenez la grande voix, muette pour d'autres, mais éloquente pour vous, la grande voix, qui vous répète comme une amante passionnée : je t'aime d'autant plus que tu m'as aimée et travaillée, n'est-ce pas que vous comprenez Dugré voulant dire un dernier adieu à sa maison, à son chez-soi ?

Quelles furent les pensées de celui qui, dans sa maison, couchait pour la première et la dernière fois ?

Irénée Dugré était un jeune homme. Il eut les pensées des hommes jeunes et ardents, pensées de colère pour ceux qui brisaient sa vie, pensées de mépris pour ceux qui, constitués en autorité, avaient mission de proté-

ger le peuple et qui, au contraire, se faisaient les complices de ceux qui, sans droit, détruisaient les propriétés. Puis, il pensa à son avenir : perdue sa terre, perdues ses espérances, perdu le moyen de fonder un foyer. Pourtant, il aimait bien sa Lucette ; il était aimé assurément. Il prit une décision : il laisserait sa terre, il irait en ville se chercher du travail. Souvent, il verrait sa Lucette et peut-être qu'elle consentirait à partager sa vie et ses malheurs.

Dès le lendemain, il exposa son plan à son père. Ce dernier essaya de le retenir, mais mollement et sans conviction. Les espérances diminuaient, les plus confiants sentaient que l'appui des puissants allait leur manquer.

Quelques jours plus tard, Irénée se rendit à Chicoutimi voir sa promise et en même temps voir s'il ne pourrait pas se trouver de l'ouvrage. Parti le samedi, il devait passer le dimanche et revenir le lundi. Son voyage fut une déception.

Ce dimanche-là, il y avait entente que toute la famille Leterrier irait faire un tour d'auto et prendre un dîner champêtre. Irénée Dugré fut le trouble-fête. A la sortie de la messe, il rencontra Lucette en costume élégant, corsage échancré, manches absentes. Il eut un haut le corps, mais ne voulant pas faire des remarques désobligeantes, il se contenta de saluer en s'informant de la santé des gens. Lucette accepta sans empressement son offre de reconduite et eut soin de lui dire qu'en ville on n'a pas les mêmes manières qu'à la campagne.

Puis Madame Leterrier qui tenait au pique-nique eut soin d'avertir qu'il fallait être prêts pour onze heures et demie, M. Clément étant très ponctuel.

Il ne restait qu'une chose à faire à Irénée : se retirer. Il ne put s'y résoudre sans demander à sa Lucette si elle tenait au pique-nique.

—Mais oui, j'y tiens, nous avons beaucoup de plaisir.

—Alors, à quelle heure serez-vous de retour?

—Oh vers six heures, mais tu sais, ici, les veillées commencent tard; ce n'est pas comme à St-Méthode.

Le soir, Irénée arriva vers les huit heures. Lucette était seule avec les deux petites. Elle parut captivante au terrien qui crut pouvoir profiter de sa veillée pour établir sa situation et en même temps faire quelques observations à sa promise. Ce fut un froid.

—Tu sais, mon cher, j'ai appris bien gros de la vie depuis que je suis en ville. Ici, la vie est la grande vie; ne pleure pas ta petite maison ni tes souches.

—Mais, ma Lucette chérie, notre maison, nos souches, c'était notre chez-nous, notre nid où nous aurions été heureux ensemble.

—Sais-tu que tu es poétique? Moi, en ville, j'ai appris à être pratique. Sais-tu combien M. Clément gagne par semaine? Non. Eh bien, il gagne, à lui tout seul, plus que vous gagnez en un mois toute la maisonnée chez-

vous. Vois-tu, ici, rien que le tapis du salon, ça coûte cent-quatre-vingt piastres, la moitié du revenu annuel de tes six vaches.

—Mais, chère Lucette, penses-tu que cela fait le bonheur?

—Non, ça ne fait pas le bonheur, mais ça ne le défait pas non plus. Les Leterrier ne sont pas heureux, ils vivent, un d'un bord, l'autre de l'autre, mais c'est de leur faute. S'ils s'accordaient comme papa et maman se sont accordés ils seraient heureux.'

Ni l'un ni l'autre des jeunes gens n'eut la pensée que pour s'accorder comme Robert et Célanire, il était important de vivre comme eux.

Irénée ayant risqué une remarque sur les sorties de Lucette, celle-ci répondit d'un ton un peu cassant qu'elle n'avait aucune vocation pour le cloître.

Le retour à St-Méthode fut triste. Irénée n'avait pu se résoudre à prendre du travail en ville et puis, il sentait que sa Lucette lui échappait.

Huit jours plus tard, il y avait réunion chez Gros Paul et Irénée, qui escomptait d'avance un grand plaisir de revoir sa Lucette dans le décor familial où jadis ils avaient vécu, où ils s'étaient aimés sans nuages, eut encore une douleur. Appuyé au mur du salon, il entendait la conversation qui se poursuivait de l'autre côté dans la *chambre d'en bas*. C'était Bertha, la femme du Grand Boileau (1) sermonnant sa soeur Lucette. Elle lui disait :

—Tu sais, ma fille, quand on s'est promise, il faut être fidèle et ne pas donner raison à des soupçons. Irénée ne pense qu'à toi, tu ne dois pas en amuser d'autres.

—Toi, fiche moi la paix, je m'amuse comme bon me semble et s'il n'est pas content qu'il aille *au balai*. S'il lui pousse des cornes (2) tant pis pour lui.

—Mais, ma chère Lucette, tu sais que si je suis heureuse, ici, avec mon Gustin, c'est

(1) Voir *Bertha et Rosette*.

(2) Pousser des cornes signifie, en termes campagnards, devenir jaloux.

parce que j'ai été fidèle. Il a confiance en moi comme j'ai confiance en lui et nous sommes heureux.'

—Ouida! Tu me la chantes belle! Vous êtes heureux parce que vous ne connaissez pas autre chose. Mais moi, je ne pourrais plus me contenter d'une cabane sans meubles, ni tapis. C'est une chance que le barrage ait noyé sa terre; il n'aura plus la tentation de m'y amener.

—Irénée n'en entendit pas davantage. D'un pas incertain, il sortit du salon. Au grand air, il reprit ses sens, mais tout l'après-midi, il repassa ces paroles: *Une cabane sans meubles, ni tapis*. Sa promesse, sa chère Lucette était prise du démon de l'orgueil et du luxe et il sentit que, peu à peu, il la perdait; mais l'espérance est si vivace aux coeurs de vingt ans. Il voulut espérer encore. Si papa Neuville arrachait sa fille au ménage corrupteur des Leterrier! Peut-être que tout n'était pas fini.

Les jours qui suivirent furent des jours de tristesse. La compagnie du barrage triomphait et les espérances des victimes s'envolaient à mesure qu'ils constataient jusqu'où peut aller l'insouciance du peuple et la vénalité de certains individus.

Irénée avait pris une résolution. Celle de se gagner de l'argent et d'essayer à se refaire une vie ailleurs.

Avant de partir pour le chantier, il était allé chez Rivest, à St-Prime. Sans détour, il avait raconté à ses anciens *bourgeois* sa position et ses craintes à propos de Lucette qui, en ville, pouvait se lasser d'attendre le malheureux terrien.

Monique et Georges (1) avaient essayé d'arrêter leur soeur sur la pente mondaine où elle glissait et Lucette leur avait répondu qu'elle connaissait son affaire.

D'autre part, ils comprirent aussi que le jeune homme avait besoin d'encouragement.

(1) Voir *Bertha et Rosette*.

Ils lui promirent tout leur dévouement et, de fait, ils tentèrent encore une fois de faire comprendre à la malheureuse l'erreur de sa conduite et le vide de la vie qu'elle se préparait. Lucette leur répondit qu'ils ne connaissaient rien là-dedans et qu'elle connaissait son affaire.

Au chantier ,tout l'hiver, le jeune Dugré travailla ferme. Au printemps, il avait un joli denier et, comptant ses billets de banque, l'espérance lui revint. Lucette voulait des beaux meubles, des tapis, etc., Avec son argent, il pourrait acheter un beau petit ménage et en ville tous deux vivraient.

A St-Méthode, c'était triste. Il trouva la population divisée. Quelques inondés se disaient sûrs d'être grassement payés. Certains affirmaient avoir des promesses de magnifiques réglemens, d'autres affirmaient que ces promesses n'étaient que semences de divisions.

C'est le vieux jeu des puissances d'argent qui tablent sur la cupidité ou la misère de

leurs victimes pour y jeter le ferment de la division et de la discorde.

Un grand gaillard allait trouver M. Duguay, secrétaire du comité de défense, l'un des chefs des victimes, et lui proposait règlement à n'importe quel prix.

—Faites un prix, disait le grand C.....; faites un prix, la compagnie veut régler ça à tout prix. C'est le temps de faire un coup d'argent.

M. Duguay refusait l'offre que l'Ischariote aurait acceptée. Il n'abandonnerait pas ses frères pour l'or de la compagnie.

Et le grand C..... devait dire un jour: "Duguay n'a pas voulu accepter sa fortune qu'il mange de la misère; il devait savoir que la compagnie allait casser ça quelque part; il n'a pas voulu profiter des avantages qu'on lui offrait, tant pis pour lui."

Et les opinions étaient partagées. Quelques uns disaient qu'il ne fallait pas mécontenter la compagnie toute puissante et son despotique intendant.

D'autres mettaient leurs espérances dans la fameuse Commission .

L'année 1927 devait voir la consommation de l'injustice. Elle devait voir aussi la mort de grand-père Boudrault.

Avant de mourir, le vieillard avait eu des paroles quasi prophétiques.

C'était le lundi de quasimodo. Le vieillard, qui paraissait vigoureux, demanda à être transporté à l'église. Il voulait *faire ses dévotions*.

Comme on lui faisait remarquer qu'il avait communie depuis peu, il répondit :

"Je me sens aller vers l'éternité; bientôt je partirai pour toujours; je veux mes provisions pour le grand voyage. Je ne verrai pas la consommation de l'injustice et j'en remercie le bon Dieu. Pour vous, espérez en Dieu, il est justice et miséricorde."

Irénée, de retour depuis l'avant-veille, eut un haussement d'épaules.

Le vieillard s'adresse directement à lui :

“Mon enfant, aide-moi à aller vers notre Dieu; toi aussi, tu auras besoin d’être aidé à aller vers ton Dieu; tu n’as pas fini ton calvaire. On t’a pris ton bien, détruit ton foyer, brisé ton avenir, volé ta femme; tu perdras l’espérance en Dieu et confiance en sa justice. Il n’y a qu’une chose que la corruption, la cupidité, la trahison et la débauche ne pourront t’ôter, c’est la protection de notre Père céleste. Après avoir douté de toute justice, blasphémé la foi et l’espérance, tu seras sauvé du crime et du péché final et tu retrouveras la paix et l’espérance dans le silence et la soumission. Mon enfant, mène-moi à l’église, ce matin, que je mange le pain de vie; demain il sera trop tard.”

La prédiction du vieillard commença à se réaliser de suite. Le soir, il prenait le lit et, bientôt, comme une lampe sans huile, il s’éteignit doucement, répétant à son petit fils des paroles dont personne ne put comprendre le sens: “Dans le silence et la soumission, tu retrouveras l’espérance et la paix”.

Quelques jours plus tard, Irénée était à Chicoutimi pour y voir sa belle. Chez les Leterrier, il fut reçu avec peu de politesse.

—Que voulez-vous, demanda la femme d'un ton rogue.

—Voir mademoiselle Neuville.

—La fille Neuville est une bonne à rien que j'ai chassée avant que sa honte rejaillisse sur nous.

—Comment?... Une bonne à rien?... Où est-elle?

—Où elle est, je m'en fiche. Si vous la voulez, trouvez-la.

Irénée sortit un peu désorienté. A l'hôtel, il apprit que Clément, le broker, était disparu de Chicoutimi laissant le souvenir d'un habile homme d'affaire. De la fille Neuville, pas un mot.

Voulant savoir à tout prix, le jeune buche-ron se rendit à Québec. Là, il apprit que les Clément avaient habité Trois-Rivières. Bref, de renseignements en renseignements, il apprit que le broker, André Clément, était le

fil de Isidore Clément, banqueroutier habile, né d'un Juif-Russe, que les Clément, fils de Cernovitch, étaient sans religion, que Itska Cernovitch avait fait toutes sortes de métiers : acheteur de vieilles claques et de vieux fers, que, jamais, il n'avait donné une chance aux scrupules de l'étouffer et qu'il avait volé sa première femme à St-Jean-Baptiste, qu'elle était morte mystérieusement, mais pas un mot de sa Lucette. "

Il eut alors l'idée qui aurait dû être sa première, celle de s'adresser à la famille Neuville.

De retour à Roberval, il se rendit chez Robert Neuville. Il trouva là un foyer bien différent de ce qu'il avait connu. La mère avait vieilli et Robert, sombre et taciturne, était loin d'encourager la conversation et les questions du jeune homme.

Irénée prit son courage à deux mains, comme disent nos bons campagnards, et demanda des nouvelles de mademoiselle Lucette.

—Connais pas, fit Robert.

—Comment, vous ne connaissez pas Lucette Neuville, votre fille?

—Je n'ai pas de fille de ce nom et toi, mon pauvre garçon, ne viens jamais me parler de cette malheureuse.

Se sentant incapable de vaincre la résistance du père Neuville, Irénée prit le parti d'aller chez Grand Boileau (1). Il voulait savoir et là, croyait-il, il aurait le mot de l'énigme.

Chez Tremblay, on le renvoya chez Rivest et, finalement, on lui dit ce que l'on savait. Lucette faisait la vie; elle se promenait en auto, le jour, le soir, accompagnée ou seule à seul avec Clément, le *broker*, puis, un jour, elle était venue demander à ses parents de la recevoir et de cacher sa honte. Le père avait répondu que, pour les filles comme elle, il y avait des maisons, que si son beau merle n'en voulait plus, elle n'avait qu'à s'en aller aux maisons de refuge de ses pareilles.

Durement, le père avait ajouté que la contagion n'entrerait pas dans sa maison et Lu-

(1) Voir *Bertha et Rosette*.

cette était partie. Depuis des mois, on en était sans nouvelles.

Irénée Dugré faillit perdre la raison. Sa Lucette, une fille perdue. Pas un instant, il ne se demanda, si elle était une victime ou une coupable. Ce qu'il comprit, c'est que cette malheureuse qu'il avait tant aimée était tombée au ruisseau et que sa vie à lui était gâchée.

Oh! le luxe! Oh! le désœuvrement! Oh! l'immoralité des modes et des relations!

Tout le mal lui parut venir de cet étranger déguisé en Canadien et bientôt, chez lui, la pensée de l'infâme et de la vengeance devinrent une obsession.

CHAPITRE VI*

VERS L'ABÎME

*Abyssus abyssum invocat
L'abîme appelle l'abîme
Le mal entraîne au mal.*

(David)

Ce n'est plus la campagne canadienne, réservoir de forces et de vie. Ce n'est plus le grand air des champs, le ciel pur et bleu, le gazouillis des oiseaux, ni le silence reposant et réparateur des solitudes agrestes.

C'est le brouhaha de la grande ville.

Ici, point de chaumières où une maman chrétienne enseigne à ses enfants la loi de justice et d'amour d'un Dieu sauveur que l'image de la Ste-Famille représente, enfant, entre Joseph et Marie.

Ici, point de laboureur, penché avec amour sur la terre bénie, où il a tracé un grand signe

de croix avant d'y jeter la semence féconde que le Créateur fera grandir pour nourrir l'humanité.

Ici, point de voisins qui, du pas de leur porte, se demandent l'un à l'autre si leurs travaux sont avancés ou bien encore s'il y a amélioration dans l'état de l'animal, malade la veille.

C'est la grande ville avec son pavage sonore, ses tramways trépidants, ses édifices énormes, ses fumées délétères."

C'est la ville, mangeuse d'hommes, brûleuse d'énergie, démolisseuse de santés physiques et morales.

Au coin de la rue St-Jacques et St-Laurent, en face de l'édifice de *La Presse*, les badauds regardent les bulletins sensationnels, accidents d'autos, incendies, rumeurs de guerre, vols de grands chemins, nouvelles politiques, diplomatiques, religieuses, hold up, combats de boxe ou autres nouvelles sportives, scandales à l'horizon, enfin, de ceci de cela et d'autres choses encore, que sais-je.

Ces grands journaux ça dit tout, ça raconte tout, ça renseigne sur tout.

Parmi les badauds se trouve une de nos vieilles connaissances, Irénée Dugré, le colon, fils de colon que l'ambition de la grande industrie a chassé de son chez-soi.

Depuis un mois, Irénée travaille à Montréal pour les Lajeunesse, grands démolisseurs. Son père, désirant des renseignements sur une question importante, lui a demandé de passer aux bureaux du *Bulletin*, coin Notre-Dame et St-Laurent.

Ayant reçu les informations désirées, l'employé des Lajeunesse retourne à son travail pour être sur le chantier à une heure. En passant, il jette un coup d'oeil sur les placards de nouvelles quand un nom jeté par un passant le fait sursauter.

—Hello Clément, où niches-tu donc maintenant?

—Tiens Matté Madde? Comment ça va?

Les deux hommes se serrent la main.

Dugré était à Montréal depuis près d'un mois. Il avait cherché Lucette, la fille perdue; il avait cherché Clément, le séducteur. Tous deux étaient restés introuvables.

Nulle part, dans le monde, une personne n'est aussi bien cachée que dans ces grandes villes où personne ne connaît ceux qui passent, où les voisins, que dis-je, les tenants d'une même maison ne se connaissent même pas, le plus souvent.

Il n'est donc pas surprenant que le jeune campagnard n'ait pu trouver la fille Neuville qui d'ailleurs, avait changé de nom et avait trouvé emploi dans un magasin à rayons de la grande métropole.

Quand à Clément, le broker, comme il était l'agent d'une maison d'affaire, son nom ne figurait dans aucun des dictionnaires d'adresse et de téléphone. Il fallait un hasard pour le faire retrouver parmi les milliers de ses collègues, brasseurs d'affaires de la grande ville.

Ce hasard venait de se produire. Les deux copains causaient et sans paraître s'occuper d'eux le bûcheron démolisseur écoutait leur conversation.

Clément s'informait du travail de Matte Maddé. Celui-ci répondait que c'était toujours le même commerce.

—Toi que fais-tu?

Clément donna l'adresse de la maison où il chambrait et la conversation tourna vers la finance: valeur des parts de mines de Noranda, de Rouyn, les progrès constants de *Shawinigan Power*, le recul de *Saguenay Pulp*, puis le grand *merger* du papier. Clément assurait son copain que l'*International* finirait par tout englober: les forêts, les pouvoirs d'eau, et les journaux.

—Mais, objectait Matté Madde, les autorités canadiennes ne permettront pas cela; ils arrêteront Graustein et ses comparses.

—Tu ne connais pas cela, mon cher; Graustein est plus fort que toutes les autorités et tu verras que, quand il sera décidé, ce n'est

pas lui qui obéira, mais l'autorité qui ira le supplier à deux genoux.

Pendant ce temps, Irénée écoutait avec attention. Le bucheron-colon, devenu démolisseur pour gagner sa vie, se mua en détective pour servir sa vengeance. Sans que cela paraisse, il examina les deux courtiers, grava leurs traits dans sa mémoire, et écouta leur conversation tout en paraissant concentrer toute son attention sur les placards-nouvelles du grand journal.

A une question de son interlocuteur, André Clément donna l'adresse de la maison dont il était l'employé, puis il offrit à dîner à son ami.

—Où allons-nous?

—Où tu voudras; moi j'aime bien la cuisine de *Lardon*.

Irénée n'en écouta pas davantage. Dix minutes plus tard, débarrassé de ses salopettes, les mains et la figure bien lavées, il attendait dans la salle à dîner du restaurant.

Les deux hommes d'affaire arrivèrent bientôt. Ni l'un ni l'autre ne soupçonna que ce dîneur isolé, à la table du milieu, était le démolisseur, couvert de poussière et de plâtre qu'ils venaient de coudoyer à la devanture de *La Presse*.

En route, ils avaient causé de choses sérieuses, finance et commerce; à table, ils en vinrent à parler de sentiment et d'aventures galantes.

André Clément disait à son copain :

—Figure-toi que j'ai failli me faire embêter par une donzelle à Chicoutimi. Epatante cette *colonne*. Belle fille, fine comme une mouche, collante comme une guêpe. J'ai eu un *fun* vert avec elle, mais j'étais rendu trop loin, j'ai eu peur un moment qu'on essaie de m'obliger de la marier, mais non ! La chance, c'est pour les chanceux. Les Leterrier l'ont fichée à la porte; paraît que son père en a fait autant, enfin je l'ai perdue, ou elle m'a perdu, ce qui revient au même; l'important

c'est que j'en suis débarrassé et quitte pour la peur.

—Mais elle, que va-t-elle faire?

—Ça je m'en fiche, qu'elle se débrouille comme elle pourra; j'ai une autre poulette ici, pas loin.

—Tu fais une spécialité de gaspiller les jeunes filles.

—Moi ou un autre, faut que ça vienne là. Rien qu'à voir leur costume et leur *déguindé* (maintien) je peux te dire à quelle coche elles sont rendues. Ainsi regarde celle qui passe là, elle est mûre. Quand une fille ou femme en est rendue au point de se peindre en deux ou trois couleurs, à se tortiller comme un serpent, et à se montrer à demi nue, on en fait ce qu'on veut.

—Faudra que tu vois la mienne et que tu me dises si elle est mûre. Où loges-tu maintenant.

—J'ai ma chambre au mois sur la rue St-André et je prends mes repas un peu partout.

Irénée ne perdait pas un mot de la conversation. Son repas fini, il aurait été bien en peine de dire ce qu'il avait mangé, mais il savait que le destructeur de sa vie était à Montréal, le nom et l'adresse de ceux qui l'employaient, la rue, le numéro de la maison où il chambrait; il savait que sa Lucette était tombée au ruisseau, et comment la jeune campagnarde, belle et pure, était devenue la fille perdue. Il connaissait les moyens que prend le démon pour perdre celles qui tombent dans ses griffes: la peinture, puis la nudité, puis la compagnie familière, puis la boue, la honte, le ruisseau.

Il en savait assez. Il paya son dîner, ne remarqua pas la grâce gentille, le costume, convenable, la dignité de maintien de la fille du restaurateur. Il n'avait qu'une pensée: sa vengeance. Sa Lucette était perdue; jamais plus il ne la reverrait, jamais plus il ne la rechercherait, mais il sentait qu'elle était

comme lui une victime de l'esprit du mal et il voulait sa vengeance. Mais comment se venger.

Tout à ses pensées, il descendit vers la rue Craig et, soudain, il eut une inspiration : un revolver ! Il entra chez Honest Henry et acheta un revolver de seconde main, sans marchandage. A peine était-il sorti que le commis se frappait la poitrine se disant :

—Triple sot, damned fool, I have lost five dollars.

Cet après-midi, il manqua un bon homme au chantier de démolition des Lajeunesse, Irénée avait pris un tramway de la rive sud et, dans les bois de Rougemont, il s'exerçait au tir du pistolet.

—Il faut que je le tue du premier coup ; faut pas que je le manque ; ensuite, je me fais sauter la cervelle.

Le soir vint. Perdu dans la montagne, Irénée ne put trouver son chemin vers le village. Il coucha dans une cabane à sucre.

Le matin le trouva plus énervé encore que la veille. Une partie du jour, il s'exerça au tir. Enfin, ses munitions épuisées, il revint à Montréal. Parfois ses pensées prenaient une autre tournure. Il pensait à sa terre, à sa famille, à sa maison rendue inhabitable et, comme un refrain dans sa pensée qui ressassait ses malheurs, revenait cette phrase : Je le tuerai.

CHAPITRE VII

MALHEUREUSE

Lucette se sentait perdue. Un instant, elle eut la pensée du suicide, puis cette pensée fit place à une autre, celle du repentir. Elle repassa les phases de sa vie depuis un an. Elle se vit, au soir d'hiver, alors que près du solide travailleur qui devait être son mari, elle écoutait l'histoire des Acadiens martyrs. Elle se rappela les paroles prononcées. Combien son attitude, sa conduite depuis avaient été différentes de ce qu'elle avait dit alors. A son cher Titloup, elle avait promis la fidélité de la mère Cassepine gardant pendant soixante-dix ans au moins le souvenir de l'époux martyr et voilà qu'elle avait manqué. C'est que, pour elle, pour un tempérament de femme canadienne, elle avait ren-

contré beaucoup plus dangereux que les familiarités d'un Helpine. Le luxe, la vie inutile, les modes et toilettes fastueuses et immodestes, l'avaient perdue. L'Acadienne, Marie Tibodot, épouse de Isaac Boudrault, avait pu résister à la misère, aux privations; elle n'aurait probablement pas résisté aux facteurs de démoralisation qui avaient perdu Lucette et qui perdent tous les jours quantité de nos femmes et de nos filles.

A celle qui avait été en quelque sorte l'artisanne de sa déchéance, Lucette avait voulu confier sa peine et demander conseil. L'égoïsme et l'impudence lui avaient répondu par la bouche de cette femme pour qui l'extérieur et l'apparence étaient tout.

Au lieu de prendre en pitié la malheureuse que son insouciance avait livrée aux tristes entreprises d'un vaurien, la femme Leterrier lui avait craché son mépris.

—Malheureuse, allez-vous en au plus tôt, que votre honte ne rejaillisse pas sur nous.

Chez sa mère, la malheureuse avait espéré avoir pitié et encouragement. La mère avait ouvert ses bras à la pauvre pécheresse : pardon pour la nouvelle Madeleine, mais le père avait été sans pitié.

—Dehors la pestiférée morale; la corruption, la contagion du vice n'entreront pas sous mon toit et la malheureuse était repartie. Un instant, elle eut la pensée de se faire conduire chez ses soeurs : Bertha et Monique, l'orgueil la retint. Partout repoussée et méprisée, elle s'en irait dans une grande ville où elle travaillerait.

Il lui restait quelques économies. Elle prit un billet pour Montréal où elle loua une chambre et bientôt, au magasin à rayons, elle fut citée comme modèle de ponctualité et de bonne humeur au travail.

Le temps passait et Lucette, qui se sentait malade, voyait venir avec inquiétude le moment où il lui faudrait laisser le travail quand,

un soir, une cliente, à qui elle avait vendu une toilette en dentelle, lui dit soudain, la regardant dans les yeux :

—Comment as-tu laissé chez mon oncle Robert et tante Célanire?

Lucette se troubla et répondit sans y penser.

—Ils étaient tous bien portants.

—Et Bertha et Monique, les deux Boileau, comment sont-elles?

—Elles étaient bien; mais, de grâce, qui êtes-vous?

—Qui je suis? Une envoyée de la Providence, probablement; en tous cas, tu as besoin de quelqu'un pour t'aider et je suis ce quelqu'un. Demande à sortir de suite, je t'attends, on s'expliquera en route.

La cliente, qui disait être envoyée par la Providence, était tout simplement Rose Sans-chagrin, qui avait reconnu sa cousine et qui, avec sa finesse de femme vicieuse, avait de suite compris la position de la malheureuse et tout le parti qu'il y avait à en tirer.

Lucette était à bout de forces. Sa cousine n'eut aucune difficulté à lui arracher une confession complète, d'autant plus que la malheureuse qui, depuis des mois, était privée de toute affection, avait un réel besoin de se sentir un appui.

—Pauvre enfant, plus malheureuse encore que moi, mais ça ne fait rien, je suis là pour t'aider et te soutenir. Vois-tu, on nous méprise, on nous crache à la figure, on nous considère comme de grandes coupables, tandis que nous sommes des victimes. On a mis dans nos cœurs une soif d'amour, dans nos esprits une faim de luxe et de jouissances et ceux qui nous ont ainsi préparées pour la chute nous jugent sévèrement, tandis qu'ils sont les vrais coupables. Nous sommes les brebis abandonnées au bord d'un bois infesté de loups et on est surpris de voir que nous soyons tombées. Le contraire serait un miracle. Les vrais coupables, ce sont ceux qui nous ont ainsi préparées et poussées vers le vice, d'où nous ne pouvons plus sortir.

Lucette fut sur le point de répondre, mais elle se contint. A quoi bon discuter les théories de sa cousine: elle avait besoin d'elle. Mieux valait ne pas la contredire, et, plus tard, aviser aux moyens d'organiser sa vie.

Rosette connaissait bien sa ville de Montréal. Elle savait bien à quelles portes frapper pour une protection ou une place à l'hôpital. Elle avait de l'argent, elle avait aussi des relations, relations louches peut-être, mais parfois ce sont les plus puissantes. Tel grand homme, tel personnage important que l'amitié ou la reconnaissance d'un service reçu ne ferait pas agir se fera parfois le valet d'une courtisane, à seule fin d'éviter le scandale qui résulterait de la mise au jour de ses relations avec telle ou telle tenancière de maison interlope.

Laissons ces détails sans intérêt. Au printemps de 1928, nous retrouvons Luce Neuville derrière un comptoir de magasins. Sa foi vive, sa conscience droite, la direction d'un saint prêtre, l'ont préservée du gouffre de la

pourrriture morale où sa cousine voulait l'entraîner. Même le vieux prêtre a voulu faire plus. Confiant dans la miséricorde de Dieu, il a espéré que la vie pouvait recommencer pour la malheureuse. Il a pensé alors à la réconciliation entre Lucette, la victime de l'infâme Juif déguisé en Canadien et le malheureux Irénée, victime de l'ambition de certains riches. Pour cela, il s'est mis courageusement à la recherche du fiancé.

—Si je retrouvais, le malheureux, victime de l'emprise étrangère, peut-être qu'il pardonnerait à l'imprudente et je pourrais refaire ces deux vies, que l'argent, le luxe, l'immoralité et la débauche sont en train de gâcher.

Retrouver un homme dans la grande ville n'est pas chose facile, même quand on y met toute son ardeur et toute sa volonté, même quand on peut, comme ce prêtre, avoir des renseignements de St-Méthode.

En effet, sans trahir le secret de sa pénitente, il avait appris qu'Irénée Dugré était à Montréal et qu'il travaillait pour les Lajeu-

nesse. Chez ces derniers, il avait appris que le jeune homme, bon travailleur, avait laissé l'ouvrage sans aucun avis, le mardi midi, et qu'on en était sans nouvelles.

Les compagnons de Dugré savaient son nom bien que, plus souvent qu'autrement, on l'appelait *le bûcheux*.

Tout de même le vieux prêtre apprit l'adresse de la pension du jeune homme. Il s'y rendit le dimanche soir pour le voir sortir. Le malheureux qui, depuis cinq jours, vivait avec ses pensées de vengeance, avait un air hagard qui fit peur au vieux prêtre. La maîtresse de pension lui ayant assuré que c'était bien là Irénée Dugré, son pensionnaire venu de St-Méthode, le prêtre partit, suivant de loin et voulant rejoindre le malheureux qu'il sentait hanté de l'idée du crime.

CHAPITRE VIII

L'HEURE DU CRIME

Ivre de colère, assoiffé de vengeance, Irénée était descendu de la montagne. Les célèbres pépiniéristes Gadbois, qui virent cet homme aux yeux hagards qui, sans rien regarder traversait les vergers et la pépinière, se demandèrent si ce n'était pas un assassin échappé des prisons ou un fou évadé des cabanons de la Longue Pointe.

Un instant, on se demanda si ce n'était pas l'assassin des époux Bernard que le souvenir de son crime impuni ramenait inconsciemment sur le théâtre de son forfait.

On se trompait à demi. Ce n'était pas un assassin poursuivi par le remords du crime; c'était un assassin que poursuivait la hantise du crime à commettre.

A la gare de Rougemont, il se lava les mains. De son mouchoir, il fit une compresse d'eau froide à son front, ramena à sa figure une apparence moins hagarde, puis il attendit le tramway.

Descendu place Youville, il sentit les tiraillements de la faim. Depuis trente six heures, il n'avait pris aucune nourriture si ce n'est quelques framboises dans la montagne et des pommes à peine mûres.

Au petit restaurant de la ruelle, il acheta une demi-douzaine de beignes à la gelée, un verre de lait, puis, remontant la rue McGill, il se rendit rue St-Jacques, au bureau où il croyait rencontrer l'auteur de ses malheurs.

Après avoir attendu en vain pendant deux heures, il se décida à entrer et demanda à voir M. Clément.

—M. Clément n'est plus ici. Il a été congédié hier.

—Pouvez-vous me dire où je pourrais le rejoindre?

—Pour ça, non. Nous avons son adresse rue St-André, mais le policeman qui devait l'arrêter a trouvé la maison vide.

—Comment le policeman? Est-ce que?

—Bien, si vous avez affaire à lui, trouvez-le, moi, je n'en sais pas plus long.

Irénée Dugré sortit comme hébété. La police n'avait pu le trouver. Alors, c'est qu'il était en fuite. Où le prendre? La folie de la vengeance et du crime était telle que le malheureux n'eut qu'une pensée: il avait perdu la trace du ravisseur infâme, il ne pourrait pas le tuer.

Pendant deux jours, le malheureux erra dans la ville, cherchant sa vengeance.

Le dimanche, il continua ses recherches sans songer à aller à la messe.

C'était dans l'ordre d'ailleurs. Quand on cherche quelqu'un pour l'assassiner, est-ce qu'on va à la messe? est-ce qu'on s'embarasse des prescriptions de la loi d'amour et de pardon d'un Dieu de justice?

Le soir, descendant sur la grande ville, Irénée, qui avait constaté que son gousset se trouvait presque vide, était allé à sa pension prendre son souper et se prendre un peu d'argent, puis il retournait rue St-Jacques. Dans sa tête revenait sans cesse cette pensée : je le tuerai ! je le tuerai ! et avant de me tuer, je dirai pourquoi je l'aurai tué.

Place d'Armes, le malheureux eut un éblouissement. Qui donc descendait ainsi du tramway ? Mais c'était sa Lucette, de noir vêtue, un peu pâle, mais encore si belle que le malheureux se demanda si réellement tout le passé n'était pas un rêve.

Lui qui voulait tuer le bourreau changea d'idée et voulut rejoindre la victime. Il n'avait que quelques pas à faire, mais la Place d'Armes étant encombrée, il ne put atteindre celle qu'il avait tant aimée. A travers la foule, il la vit monter les marches du perron de l'église Notre-Dame et entrer dans le temple dédié à la Sainte Vierge. Puis plus rien.

Perdue toute trace.

Se retournant, il vit, descendant d'un autre tramway, l'homme qui, depuis cinq jours, occupait sa pensée.

Sans souci du public, il eut une exclamation: Je l'ai! Je le tiens! Comme un fou, il s'élança vers le coin de la rue Notre-Dame où il avait vu le broker descendre de tramway et s'engager dans la rue St-Sulpice.

André Clément marchait lentement et bientôt le Canadien le rejoignit. Quelques pas seulement séparaient les deux hommes. Irénée Dugré avait à la main le revolver homicide. L'heure du crime était sonnée. La tragédie allait s'accomplir.

Soudain, une main vigoureuse saisit l'arme que déjà le jeune homme avait levé vers le Juif. En même temps une voix énergique, quoique douce, disait à son oreille: "Mon enfant, pense à ton salut éternel."

D'un bond, il se retourne, le poing levé, prêt à frapper. Debout, en face de lui, un vieux prêtre qui, les bras croisés, la tête haute, le regarde.

Ce qui se passe dans l'esprit et le coeur du désespéré est plus facile à comprendre qu'à dire.

Comme celui qui s'éveille d'un long cauchemar, Irénée Dugré sent en lui un malaise que la voix du prêtre dissipe.

—Mon enfant, tu n'as pas le droit de tuer. Tu n'as pas le droit d'ôter la vie à ton semblable, ni de te l'ôter à toi-même.

—Mais mon père qui vous a dit? Pourquoi m'avez-vous arrêté? J'allais faire justice de ce misérable qui ne vaut pas un chien.

—Mon frère! Penses-tu avoir le droit d'être juge rendant arrêt de mort et exécuteur de l'arrêt? Et ensuite, après avoir tué, tu aurais été pris. As-tu pensé à la honte de tes parents, au déshonneur de ta famille?

—Ma famille n'aurait pas été déshonorée; après avoir tué l'infâme, je me serais tué; toujours, on aurait ignoré comment j'aurais fini.

—Et ton âme? Accepterais-tu l'enfer pour toujours sans même y penser?

—Oh! l'enfer. Je me demande s'il y en a un. Même peut-il se faire qu'il y ait un Dieu qui laisse faire des horreurs, des injustices comme celles qui se commettent de nos jours? Pourquoi, si Dieu existe, n'arrête-t-il pas ceux qui, à sa face, se livrent au vol, à la séduction? Pourquoi a-t-il laissé briser ma vie et celle de la malheureuse qui, ce soir, sans doute, devait attendre son séducteur à la porte de l'église?

—Mon enfant, Dieu est tout puissant, mais à sa créature privilégiée, il a donné une liberté qu'il respecte; ce n'est pas ici le lieu pour parler de ces choses. Allons chez toi ou chez moi. Nous sommes plus près de chez vous que de chez nous.

—Comment de chez nous? Me connaissez-vous?

—Oui, mon enfant. Tu es Irénée Dugré, le fils de Joseph Dugré, le fiancé de Luce Neuville, le malheureux qui a failli précipiter deux âmes en enfer.

Le jeune homme eut un recul d'effroi. Qui était cet homme qui le connaissait si bien? Ce vieillard n'était-il pas vraiment un saint du ciel envoyé par Dieu pour le sauver, lui, le malheureux?

Il se trompait, mais seulement à demi. Ce n'était pas un saint du ciel, c'était un saint de la terre.

Chez lui, le jeune homme raconta sa vie au vieux prêtre. Il dit son désespoir, ses efforts pour retrouver sa fiancée, la pensée du meurtre ancrée dans son esprit, ses préparatifs, tout, il raconta tout. Puis d'une voix un peu craintive: "Pensez-vous que le bon Dieu peut encore me pardonner?"

—Mon frère, le bon Dieu est miséricorde pour le repentir, mais Il a posé des conditions, c'est que nous pardonnions nous-même. As-tu pardonné?

—Non, mon père.

—Il faut pardonner, mon enfant, pardon pour la malheureuse autant que toi victime des erreurs mondaines, pardon aussi pour le

bourreau. Comment as-tu pu ainsi en venir au point de tuer ton semblable par vengeance et réciter ton Pater disant à Dieu "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés?"

—Je ne disais ni Pater ni autres prières. Depuis un an, je ne prie plus.

—Voilà le mal. Tu as abandonné Dieu, mais il ne t'a pas abandonné. Voyons, es-tu prêt à pardonner à ta promise?

—Je ne sais pas. Ce soir, je l'ai revue, elle est à Montréal, peut-être pour être avec lui; à quoi bon lui pardonner?

—Tu l'as revue? Où cela?

—Place d'Armes. Elle est entrée à l'église Notre-Dame quelques minutes avant que son gibier descende du tram. J'ai cru qu'elle avait un rendez-vous avec lui.

—Pour cela, non. Elle allait sans doute au Salut. Je t'assure qu'elle est digne de pardon.

—Vous qui savez tout, mon nom, mon histoire, mes malheurs, vous qui savez que la

ville m'a volé celle qui devait être ma femme, vous qui savez que pour la ville on m'a pris ma terre, vous qui savez ce que j'ai souffert, ce que je pense, ce que j'allais faire, vous devez savoir ce que Lucette fait en ville et ce qui lui est arrivé. Dites! Oh! Dites moi tout!

Le vieux prêtre fit le récit de la vie de Lucette, ce qu'elle avait fait depuis son départ de chez sa soeur madame Rivest de Saint-Prime. Il dit l'emprise malheureuse du luxe et des toilettes parfois indécentes, l'imprudence de la jeune fille, l'insouciance des époux Leterrier. Sans charger l'infâme athée, imitation de Canadien, il dit ses artifices, même ses violences; puis il dit le repentir de la malheureuse, sa vie en ville, la protection de sa cousine qui lui avait procuré asile.

Il dit les efforts de la tenancière de maison louche pour y entraîner la malheureuse Lucette.

Tout cela prit du temps et finalement, il en vint à la conclusion.

—Ta fiancée a été victime comme toi, mais elle est digne de ta confiance, es-tu prêt à pardonner et à oublier le passé pour recommencer l'avenir.

Longtemps le jeune homme réfléchit. Puis, d'une voix creuse :

“Pardonner? Oui! Oublier, pas capable! Recommencer l'avenir! Impossible! Le mal est fait. Il y a poison entre nous deux. Elle a préféré le citadin vicieux au campagnard. Le campagnard qui donne tout son être ne peut se contenter des restes d'un chien. Comprenez-vous, mon père? Vous qui savez tant de choses secrètes, vous qui avez pu savoir que j'allais tuer, vous que le bon Dieu a envoyé pour m'empêcher d'être un meurtrier, vous devez me comprendre. Chez nous, campagnards, la vie conjugale est formée surtout de confiance mutuelle. Malheur à ceux qui n'ont pas cette confiance. Toujours, j'aurai cette pensée: Elle a été à un autre qui n'est pas

mort, cet autre m'a été préféré et moi, le campagnard, j'aurai été accepté par suite de l'abandon de cet autre qui, n'importe quand, pourra me la reprendre. Oublier, non, je ne le puis. Recommencer l'avenir? Impossible. Ce serait mon malheur et le sien.'

—Voyons, mon enfant, toute ta vie, Lucette te chérira; je t'assure qu'elle est sincère et que l'expérience l'a assagié.'

—Je vous crois. Elle est sincère comme elle l'était en ce soir d'hiver où elle me promettait la fidélité de la mère Cassepine. Elle était sincère quand, un jour, elle me disait de bâtir ma maison au plus tôt, peu importe qu'elle fût belle. Pourtant, moins d'un an après, elle disait à sa soeur qu'elle ne pourrait plus vivre dans une cabane comme la mienne, sans meubles ni tapis. Toujours, elle aura le regret et toujours, moi, j'aurai le doute. A la moindre situation louche, je souffrirai et la ferai peut-être souffrir. Et vous

savez que, quoi que l'on fasse, il y en a toujours des situations louches. Non, je ne veux pas passer ma vie à avoir peur; je ne veux pas que la femme qui sera mienne ne soit pas à l'abri du soupçon. Vous qui savez tout, vous savez ma pensée. Pour moi, la mère de mes enfants sera la seule femme; je veux que, pour elle, je sois l'homme unique, et cela, je ne puis en être certain avec la malheureuse qui m'a trahi. N'est-ce pas que vous me comprenez? Oh! que je voudrais effacer le passé et recommencer, mais c'est impossible. Si vous voyez Lucette, dites que vous m'avez confessé, dites-lui que vous m'avez reconcilié avec Dieu que j'avais oublié, dites que j'ai pardonné à tous, mais que je ne puis refaire ma vie: le malheur a été trop grand. Cette vie, je la traînerai sans espoir jusqu'au jour où je trouverai la mort.

—Mon enfant tu n'es pas le maître de la vie, tu n'as pas le droit d'en disposer à ton

gré. Avant que je parte, tu vas me promettre de ne pas attenter à tes jours.

Oh une promesse ! Qu'est-ce que ça vaut une promesse d'un fou ? Mais, enfin, je vous promets de ne pas assassiner personne, ni moi ni d'autres. La crise est passée. Vous m'avez sauvé, merci.

CHAPITRE IX

SAUVETAGE

*"La première loi de l'histoire, c'est
de ne pas mentir; la seconde de ne
pas craindre de dire la vérité.*

(Léon XIII lettre *Saepe numero*
18 août 1883)

Les faits rapportés dans ce chapitre sont devenus des faits historiques. Le comité de défense des inondés, le curé de St-Méthode, le maire de cette infortunée paroisse, les dignitaires ecclésiastiques ou civils qui ont joué un rôle dans ces tristes journées, tout cela a été mis à contribution avec en plus les relations verbales recueillies de la bouche de témoins oculaires, héros et victimes du triste drame de mai 1928.

Le 22 mai 1928, le Lac St-Jean qui, tout l'hiver, avait été tenu à un niveau assez élevé, le 22 mai, dis-je, l'eau dépassait notablement

le point 17.5. L'inquiétude commençait à travailler les esprits; diverses rumeurs couraient de bouche à oreilles; on disait que la compagnie, qui, illégalement et sans droits, avait inondé des terres pour arrondir ses profits, allait encore faire monter l'eau pour des surprofits.

En face du danger que couraient ses administrés, M. Irénée Duguay, maire de Saint-Méthode, se rendit à Roberval, auprès d'un M. Low, homme lige de la compagnie, et il lui fit remarquer que le lac qui avait atteint le point 19 montait rapidement.

—Nous allons être inévitablement inondés, il nous faut du secours; il faut organiser le déménagement; vous avez des embarcations, fournissez-les nous.'

—Vous savez, dit M. Low, la compagnie n'est pas responsable des torts causés par le lac lorsqu'il dépasse le point 17.5. Je ne puis donc rien vous donner!

Cette manière de répondre mérite qu'on s'y arrête. Voici un colon, maire d'une pa-

roisse de colons, qui vient demander à une riche et puissante compagnie le secours nécessaire pour sauver du désastre imminent, non seulement des biens matériels, mais peut-être aussi des vies humaines.

N'importe quel Canadien, cultivateur ou colon, aurait pensé de suite que l'important, la chose urgente, était de s'empresse de porter secours aux malheureux en besoin. Pour une compagnie anonyme où la bourse remplace le coeur, la première pensée fut de ne pas se laisser entraîner à une responsabilité légale qui pourrait coûter des piastres.

L'eau montait toujours. La route régionale fut fermée le 25 mai; dans St-Méthode, tous les chemins se trouvaient fermés par l'eau.

M. Wilfrid Simard sauve, à la nage, ses vaches en train de se noyer dans l'étable, il monte ses moutons sur le fenil et ses chevaux à Albanel. L'eau monte toujours. Le samedi, 26, vers les trois heures de l'après-midi, l'eau était au point 21.5.

Chez M. Alphonse Blouin, onze moutons montés au grenier pour empêcher qu'ils se noient sont isolés; impossible d'aller les chercher.

Un couple de vieillards, M. Joseph Doucet, 88 ans, et son épouse furent sauvés sur des madriers de bois assemblés à la hâte. Depuis des heures, les deux vieillards étaient obligés de se tenir sur des chaises. Il y avait au-delà d'un pied d'eau sur le plancher de leur résidence et toujours l'eau montait.

Qu'on se représente ces vieillards laissant leur foyer après des heures d'inquiétude sur un radeau mal assemblé. Tout ce qu'on peut emporter, c'est un plat de farine: meubles, linge, nourriture, tout resta! Où sont-ils ceux qui ont dit que l'inondation était une comédie?

Le sauvetage était commencé. C'est monsieur Frédéric Darveau qui, sur cet espèce de ponton, portait secours aux plus exposés et le sauvetage se continue."

C'est ensuite Madame veuve Duchesneau qui part pour Albanel laissant tout son ménage.

Vers midi, M. Augustin Dufour, le père Dufour, 85 ans, s'en va, lui aussi en chaland et à pied. C'est encore madame veuve Gagnon, madame veuve Aubé, sa fille, etc., etc.....

A remarquer que les hommes valides restent à l'arrière. C'est l'armée des terriens en déroute: les hommes restent protégeant la retraite.

Il est quatre heures de l'après-midi. L'eau monte toujours. Chez M. Roy, forgeron, la famille doit partir. C'est une maman et ses douze enfants, bientôt treize. Il faut fuir, chercher un refuge

La mère du Sauveur, chassée de partout par l'égoïsme des riches de son temps, dut se réfugier dans l'étable de Bethléem. La famille canadienne, chassée de chez elle, vint se réfugier dans une bergerie à moutons, vieille mesure, à Normandin.

C'est le sauvetage. Les familles Leclerc, Emile Savard, Wilfrid Simard, Stanislas Simard, s'en vont, laissant ménages et lingerie qu'on ne peut emporter.

Et le soir tombe sur une scène de désolation.

Le dimanche matin, 27, le lac est au point 22.5.

M. Irénée Duguay, l'infatigable maire de St-Méthode, téléphone à M. Emile Moreau d'envoyer du secours, un bateau, parce qu'il y a du monde en danger.

C'était dimanche, mais l'église reste presque vide; les gens étaient enfermés dans leurs maisons.

A l'appel de détresse du maire, M. Moreau répondit:

—Je vais aller voir les Price et vous rendrai réponse dans quelques minutes.

Au bout de quelques heures, M. Moreau téléphona chez M. Francis Darveau que la compagnie Price allait envoyer, le lendemain, un bateau au secours des inondés.

M. Henri Tremblay sort à la nage ses chevaux qu'il conduit sur une butte.

Pendant la messe, William Savard, Mendoza Bédard sauvent à la nage leurs animaux: chevaux, vaches, poules etc.,

La messe est finie. Sylvio Duguay et son cousin, Louis René Duguay voyant que l'eau montait toujours s'en vont à l'étable et en sortent les animaux. En avant de l'étable, il y a de l'eau à la ceinture; en arrière, il n'est possible de passer qu'à la nage ou en radeau.

Cet après-midi-là, Madame Trudel, Madame Darveau, Madame Millot et leurs enfants partent. Les hommes restent pour le sauvetage.

M. Darveau reste pour garder le bureau de téléphone.

Il y a assez d'eau qu'il faut hisser l'appareil tout près du plafond.

Le soir s'en vient. Madame Simard dont le mari travaille au *baume*, quelques milles plus loin, est recueillie en wagon de ferme avec ses deux enfants.

C'est l'exode général: gens et bêtes se sauvent, qui à la nage, qui en radeau, sur des madriers mal assemblés ou encore sur des portes de grange.

Peut-on énumérer tous ceux qui ont dû fuir devant l'inondation?

Les familles Bolduc, Milot, Savard, William Savard et autres s'en vont demander ailleurs refuge et hospitalité.

Le bateau promis arrive lundi matin. Il s'appelle l'*Alligator*. M. Irénée Duguay, fils de marin, monte à bord et va chercher un vieux bac qui autrefois servait de traversier sur la rivière Ticouapé.

Le bac fait eau; il est vieux, mais vite, il faut partir sans prendre le temps de le calefeutrer. M. Clovis Julien vient de téléphoner que ses animaux vont périr; on va au plus pressé et l'on sauve 14 vaches, 1 porc, 9 veaux 2 chevaux qui étaient en train de se noyer.

Puis, c'est chez M. Genest où l'on sauve les animaux qu'on n'a pas encore pu monter sur le fenil.



SAINT-MÉTHODE, UNE RUE DU VILLAGE

Sur ce grenier, il y a 19 vaches, 13 veaux, 20 porcs, 17 moutons, 1 cheval.

Et c'est ainsi que se joue la comédie dans notre province.

Il faut bien partir: l'eau envahit tout.

Mardi, le 19 mai, le lac est à 23.4. Le sauvetage se continue comme la veille. Les ménages, les provisions, le linge, à peu près tout est resté dans les maisons."

M. Joseph Duguay prend le commandement du bateau. Deux ingénieurs de la Cie Price s'occupent des machines."

M. Sylvio Duguay, fils de Joseph; Lorenzo Guénard, Alfred Lamontagne s'occupent du bac que tire le bateau.

L'eau est devenue tellement haute que, sur le chemin de Normandin, il faut transporter en bac chevaux et voitures sur une distance de cinq arpents.

Et la journée de mardi se passe comme la veille à sauver gens et bêtes.

Chez M. Perron, un camion automobile est sous le hangar. On le tire avec la grue du ba-

teau Alligator. L'eau est assez haute que l'homme qui tient le volant doit se mettre debout sur le siège et que l'eau vient presque à la hausse de ses bottes.

Mardi, 30 mai, le lac est à 23.7. L'eau monte toujours et le sauvetage continue. La paroisse est presque déserte; le soir, quelques lumières ici et là, une couple dans le village. De l'eau partout mirant les rares lumières qui brillent sur les quelques côteaux qui ne sont pas submergés.

Jeudi, le 31 mai, le lac est à 23.9. Maintenant que la plupart des gens sont partis, on essaye de sauver du ménage. Voilà ce que m'a raconté un témoin.

C'était chez Albert Roy. Le bateau s'approche de la maison et les hommes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, apportent les meubles dont plusieurs flottent dans la cuisine et dans les chambres. Tout est mouillé, sali, c'est un massacre général.

Le pont de bois de la Ticouapé commence à flotter.

On va empocher du sable que l'on amène en bateau pour charger le pont et l'empêcher de partir.

Laissons parler un témoin oculaire.

“Le soir du 31, nous nous rendons avec l'Alligator au chemin de Normandin, chez M. le commissaire Emile Gagnon que M. le curé fait monter à bord. Nous partons ensuite vers le village, passant à travers les maisons, les granges, sur les routes, avec un bateau qui tire de 3 à 4 pieds d'eau. M. le curé montre à M. le commissaire les dégâts irréparables que nous venons de subir. Un peu énervé par la fatigue et le chagrin, il expose avec chaleur la triste situation qui nous est faite. M. le commissaire parlait très peu. Tout à coup, M. le curé lui dit :

“Vous pensez vous rendre exactement de la situation de notre paroisse; vous n'en avez même aujourd'hui aucune idée. Tout ce que vous pouvez voir, c'est le niveau de l'eau et la grande étendue des terrains baignés. Pour apprécier justement la gran-

deur du désastre dont on afflige presque volontairement St-Méthode, il faut avoir vécu dans la paroisse, l'avoir vu vivante et forte, avoir connu sa vie intime.

"Tête baissée, le commissaire ne disait mot quand il se mit à pleurer en disant: c'est terrible!

"De le voir pleurer m'a empêché de le sacrer à l'eau.

"A l'endroit où était autrefois la vieille chapelle, nous nous arrêtâmes pour regarder l'ensemble de la paroisse. Placés à cet endroit et regardant dans la direction de la ligne des lots, nous ne voyions qu'une mer immense partant de nos pieds et s'étendant jusqu'aux côteaux, très élevés, du canton Racine, près de Péribonka. Il y avait dix milles de large du terrain qui avait été cultivé couvert par l'eau.

"Le retour se fit par le même chemin et dans les mêmes circonstances. Nous arrêtâmes pour faire visiter quelques maisons inondées. Passant devant la demeure de M.

le maire, le commissaire manifesta le désir de l'aller voir. Nous arrê tâmes. Le commissaire entra dans le magasin en bateau. De là, nous sommes allés chez M. Napoléon Gaudreau et sommes revenus avec lui. Comme nous passions près du pont qu'il a construit sur sa ferme, M. Gaudreau nous dit :

“Il y a quarante-trois ans que je demeure ici et à l'endroit précis où passe en ce moment le bateau, je n'ai jamais vu d'eau. Tout ce qui reste de ma terre, c'est une petite lisière près du tré carré de la fabrique et encore ce terrain n'est élevé que d'une dizaine de pouces au-dessus de l'eau ?

“M. le curé fit alors une proposition :

“Si vous voulez M. Gaudreau et M. Gagnon, vous allez vous rendre à Roberval voir M. le député. Je paye les dépenses, vous allez le mettre au courant de la situation et lui demander d'aller à Québec demander au premier ministre d'organiser pour la paroisse un règlement équitable et immédiat.

“M. Gaudreau de répondre :

“Je serais bien prêt à faire le voyage, mais il est inutile de faire aucune démarche auprès de M. le député, s’il ne vient pas lui-même auparavant.

“Un homme qui n’a pas vu ça ne peut pas comprendre et marcher avec coeur. Faisons-le venir et parlons lui ici.

“MM. Bourgoing et Gagnon trouvèrent la réflexion juste. Nous nous rendîmes sans tarder chez M. J.-A. Gagnon pour téléphoner à Roberval.

“Nous passons près du cimetière inondé comme le reste et M. Bourgoïn évoqua avec émotion les liens qui nous unissent à nos morts que l’on ne respecte même pas dans leur dernier sommeil”.

Que voulez-vous, l’argent ça rend tellement brave que, quand on a de quoi acheter la conscience des vivants, on n’a plus peur des morts.

Je laisse encore la parole au témoin oculaire :

“Il était neuf heures quand nous arrivâmes chez M. Gagnon. Prévoyant qu’il serait difficile de ramener l’Alligator dans l’obscurité, je le renvoyai immédiatement et gardai seulement le *boat*.

“Alors M. le curé appela M. le député et lui exposa la triste situation de la paroisse. Il le supplia de venir se rendre compte par lui-même. A quoi M. le député répondit que notre sort l’affligeait, mais qu’il ne pouvait pas venir.

“Aux instances répétées de M. Bourgoing, M. le député répondit qu’il comprenait bien, mais que Roberval était inondé.... que lui-même avait dû déménager et devait protéger sa maison avec des madriers.... qu’il était seul.

“Alors M. Bourgoing de s’écrier :

—“Seigneur! vous allez donc nous laisser périr sans secours”.

“Il appela M. Gagnon lui disant, venez lui parler.

“M. Gagnon demanda au député de venir visiter les lieux disant que pour comprendre la situation, il fallait l'avoir vue.

“La réponse fut:

“Je le sais, mais ne puis y aller. Il y a quelques heures, je me serais rendu avec M. Mercier qui est ici...

“Comme M. Gagnon insistait encore plus, il eut cette réponse:

“Dans tous les cas, si j'ai trois heures à moi demain je me rendrai certain.

“Pendant que M. Gagnon suppliait pour une simple visite des lieux du désastre, M. le curé semblait désespéré. Ne répétons pas les qualificatifs peu élogieux que l'énervement lui fait adresser à ceux qui, sciemment et illégalement, se rendent auteurs et complices de pareilles tragédies.

“M. le curé monta au deuxième étage voir M. Gagnon fils, assez gravement malade.

“Comme nous nous préparions à partir, M. le curé dit à M. Gagnon: Je vous charge de voir le député à Roberval dès demain et de

lui dire de ma part qu'il doit venir ici et qu'il peut le faire sans crainte. Je me porte garant de sa personne. Je réponds de sa sécurité, je le prends sous ma protection. Pour lui faire visiter les lieux je ne prendrai que des hommes sûrs, des hommes du bord: Jos. Duguay, Sylvio Duguay, Lorenzo Guénard, Victor Fraser et Albert Perrault.

“Dites-lui que je réponds de lui.”

M. Gagnon se chargea de la commission et promit de la faire dès le lendemain. ”

M. le curé confiant dans l'autorité de son ministère de paix, se porte garant de la bonne conduite de ses cultivateurs, colons. Il sait qu'ils sont croyants, qu'ils ont le respect de Dieu, de sa loi, qu'ils respectent l'autorité du prêtre, pasteur des âmes. Il sait tout cela et il a raison d'avoir confiance.

Mais du train que vont les choses, pourrait-il avoir longtemps cette confiance?

Cette foi de ses ouailles, cette droiture de conscience, cette soumission à l'autorité légi-

time, combien de temps tout cela va-t-il résister aux exemples d'injustice, de vices, de vénalité venus d'en haut?

M. le curé s'est porté garant de la sécurité d'un homme, qui avait des raisons de croire à des manifestations de colère. Les faits ont prouvé qu'il avait raison de faire confiance à ses ouailles.

Mais ses ouailles, dispersées par suite d'une illégalité reconnue, ses paroissiens, jetés dehors de leurs foyers par la soif du gain, avec la complicité des prétendus grands hommes du temps, vont-ils garder toujours leur respect de l'autorité?

Question terrible. Même aujourd'hui, je ne voudrais pas garantir l'impunité et pourtant trois ans n'ont pas passé sur ces jours tragiques. C'est que les choses marchent vite quand l'exemple du mépris des lois, du droit et de l'autorité, vient de ceux qui sont constitués en autorité et en exemple.

Vendredi, 1er juin, l'eau est à 29. La journée se passe en tournées de soin aux animaux restés sur les fenils ou greniers et au sauvetage des ménages.

Ainsi du samedi.

Le samedi, Messieurs Bergeron, L'Heureux viennent visiter le théâtre du sinistre, on leur fait voir les animaux sur les tasseriers, sur les greniers d'étable. A certains endroits, on entre dans les granges en chaland. Ils ont pu voir l'état précaire des animaux.

Chez M. Clovis Julien, de même que chez M. Delphis Julien, on fait des sondages pour constater que l'eau est beaucoup plus élevée qu'elle n'est jamais venue.

Puis, c'est M. Thomas Poulin, de *l'Action Catholique*, qui vient lui aussi constater ce terrible malheur.

Chez M. Ernest Savard une famille de neuf enfants s'est réfugiée dans les combles.

Chez M. Darveau François, les visiteurs ont pu voir l'appareil du téléphone, le central, juché sur des échafaudages, près du plafond.

Chez M. Jobin la compagnie avait construit une terrasse ou quai au prix de plus de quinze cents piastres pour permettre accès sur la propriété en tout temps. Au-dessus de cette terrasse, on mesure 6 pieds d'eau.

Le samedi soir, le contre-maitre de la Cie Price vient donner avis qu'il a ordre de ramener le bateau pour dimanche midi.

M. Duguay le conduit à M. Lapointe qui, après l'avoir écouté, lui répond que le bateau restera où il y a des vies à sauver.

Un peu plus tard, un gérant de la Cie téléphone à M. le curé pour le sommer d'envoyer le bateau.

C'est M. Irénée Duguay qui lui répond disant que M. le curé se repose, qu'il faut s'adresser à Mgr Lapointe présent au presbytère.

Mgr, prenant l'appareil téléphonique, répond de nouveau que le bateau ne partira pas tant qu'il y aura des vies à sauver. C'est moi,

Mgr Lapointe, qui parle et je me charge personnellement de la responsabilité de l'acte que je pose.

Le bateau ne fut pas enlevé. Mgr Lapointe ne fut pas inquieté et même s'il l'eût été il aurait eu l'admiration et l'approbation de tous ceux qui estiment que la vie de leur semblable vaut mieux qu'un sac d'or.

Dimanche. La messe est célébrée par M. l'abbé Jean Bergeron. Les paroissiens qui n'ont pas cherché refuge dans d'autres paroisses sont transportés à l'église en bateau, bac, chaland, etc., etc.,

Après la messe, Mgr Lapointe donne le sermon. Il prêche la paix aux fidèles éprouvés, il leur rappelle la patience du saint homme Job, sa résignation à la volonté de Dieu qui avait permis au démon de l'éprouver. Il annonce la fermeture de l'église pour le milieu de l'été. Il n'y a plus à songer un seul instant à réorganiser cette paroisse.

Pendant le dîner, on apporte un télégramme venant de MM. Ermitage et Moreau et

exigeant le changement de l'Alligator pour un autre bateau, le Tulipe.

Mgr Lapointe répond: Je les verrai en passant à Roberval et je réglerai l'affaire, en attendant le bateau reste ici.

Lundi, 3 juin, mardi, 3 juin, le sauvetage se continue.

Le lundi arrive à St-Méthode un vieux yatch à gazoline envoyé par M. Emile Moreau. C'est l'ancien yatch de M. George Lindsay. De suite on le met au travail: transport des sacs de sable dont on charge le pont pour l'empêcher de lever, transport du fromage et du beurre de la fromagerie que le bateau va mener à Roberval d'où il revient avec un baril de gazoline.

Mercredi. Par ordre de la Cie Price, on vient chercher l'Alligator et St-Méthode reste sans bateau.

La paroisse ravagée, les cultivateurs quasi ruinés, les santés ébranlées, voilà le bilan de ces tristes jours.

Ces hommes qui, pendant des heures, ont vécu dans l'accomplissement d'une tâche sur-humaine, ont-ils subi la dépression nerveuse presque inévitable? Aucun ne me l'a dit, mais ce sont des hommes, après tout.

Ces jeunes gens qui, dans l'eau à la ceinture, l'eau à la glace, ont sauvé malades, meubles, lingerie, bétail, chevaux, moutons, etc., ils sont bâtis de chair humaine sensible à la douleur et aux intempéries.

Qui pourra jamais évaluer le mal immense de cette calamité?

Au commencement de ce chapitre, j'ai dit que j'avais mis à contribution plusieurs sources d'information dont le Comité de défense et des témoins oculaires.

Voici maintenant des extraits d'un récit d'un journaliste, M. Léveillé, du *Devoir*, qui visita la région au milieu de juillet 1928, soit un peu plus d'un mois après le désastre.

Le *Devoir*, dans une série d'écrits intitulés: *Vers le lac St-Jean*, celui du lundi, 13 août,

1928, nous donne des précisions que je crois pouvoir donner à mes lecteurs sans toutefois reproduire l'article en entier :

“La route que nous suivons a été inondée sur une longue distance et rendue impassable; des ponts ont été emportés et il y a encore de l'eau dans certains rangs de la paroisse.

“En plein milieu du mois de juillet, les maisons toutes blanches du village portent comme une marque indélébile la trace des eaux montantes. Les citoyens se promènent les bras ballants et nous sommes frappés de leur mine découragée. M. le curé J.-A. Bourgoin nous reçoit dans son presbytère où il a passé treize jours avec neuf familles dont les maisons étaient inondées”.

Voici maintenant des chiffres que donne M. Léveillé :

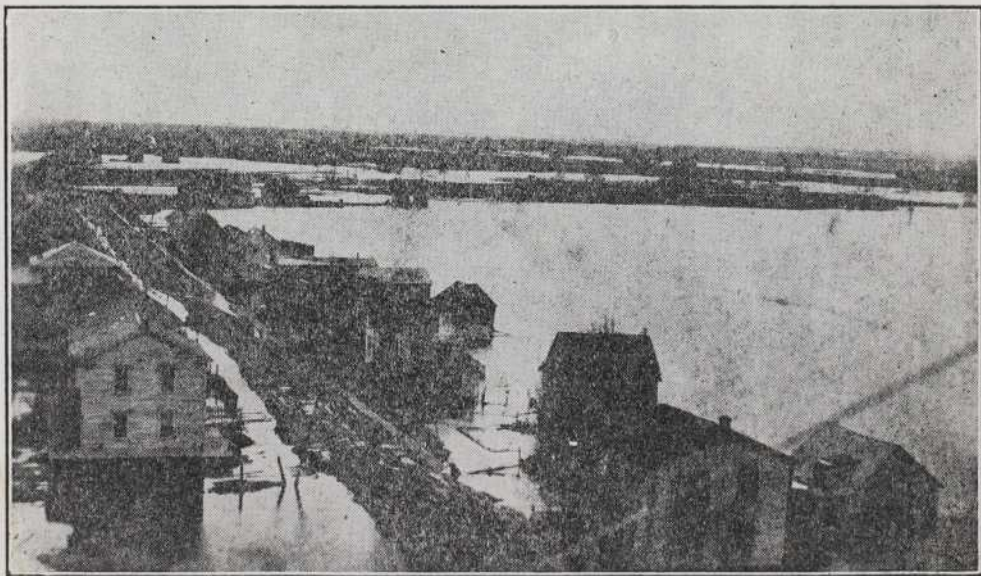
“Elle (paroisse de St-Méthode) avait neuf écoles, quatre fromageries en opération, deux magasins, deux forgerons, un cordonnier, une hôtellerie, une scierie, trois menuisiers, un

cercle agricole composé de 115 membres, une compagnie de téléphone formée de 168 actionnaires et une caisse populaire ayant donné de bons résultats depuis sa fondation.

“L’an dernier après les premières inondations, 64 cultivateurs ont vendu leurs propriétés en entier à la Cie Duke Price et 7 les ont vendues en partie.

“Actuellement (juillet 1928) il y a là encore 78 familles, 5 écoles dont 3 devront fermer leurs portes si le village entier se désagrège, une seule fromagerie en opération où il y en avait quatre, en comptant celle du village qui recevait 8,426 livres de lait par jour de ses 48 fermiers et qui a dû cesser de fonctionner parce qu’elle n’a plus personne pour lui fournir du lait.

Le cercle agricole a perdu 100 membres. La compagnie de téléphone a perdu 37 actionnaires, la Caisse populaire a été forcée de diminuer considérablement son chiffre d’affaires. De plus, les cultivateurs qui restent encore ne peuvent vendre leurs terres qu’à



LA GRAND'ROUTE VERS NORMANDIN

la Cie Duke Price, car personne ne tient à venir s'établir ici maintenant alors qu'autrefois les terres considérées parmi les plus fertiles du lac se vendaient à des prix élevés. Ils ne peuvent non plus emprunter sur leurs propriétés pour les mêmes raisons et, pour comble, certaines compagnies d'assurance-feu refusent de prendre de nouveaux risques sur les maisons de ferme et les dépendances.

“Monseigneur Eugène Lapointe de Chicoutimi, lors des inondations du printemps, vint lui-même constater le naufrage de la paroisse et navigua en chaloupe pour se rendre à l'église et au presbytère. Il vient d'ordonner la fermeture de l'église pour la fin d'août actuel après avoir jugé que la paroisse telle que constituée présentement ne peut se suffire à elle-même.

“En présence d'une situation aussi lamentable, est-il besoin de faire des commentaires? Peut-on blâmer les cultivateurs qui restent encore de vouloir fuir ce village qui deux

fois a été converti en une mer sur laquelle il fallait se transporter en radeau ou en chaloupe pour atteindre les maisons?

“D’ailleurs comment pourraient-ils rester et prendre tout le fardeau des responsabilités paroissiales et municipales alors que leurs propres revenus, provenant de la terre sont noyés avec la terre elle-même? La dette de la fabrique est actuellement de \$48,000 payable en versements annuels de \$3,600. Qui fera honneur aux billets à l’échéance? 75 à 80 bancs de l’église tous loués autrefois ne sont pas vendus au milieu de l’été. Personne n’aensemencé ses champs excepté dans les rangs du haut où l’eau ne peut atteindre car les terres basses sont encore toutes saturées. Aucune inhumation n’a été faite dans le cimetière, recouvert par les eaux.”

Et M. Léveillé finit par cette conclusion:

“Je ne veux me permettre qu’une réflexion avant de terminer ce chapitre qui jette une note de tristesse dans notre beau voyage autour du Lac: il y a vraiment une tragédie au

Lac St-Jean et les véritables sinistrés ce ne sont pas tant ceux qui ont eu à souffrir de l'inondation et dont les terres ont été achetées par la compagnie que ceux qui, n'ayant pas vu leurs terres inondées, se font refuser une indemnité par la compagnie, sont obligés de rester dans une paroisse désorganisée où presque toutes les maisons sont à la compagnie comme des affiches l'indiquent où ils ne peuvent plus trouver de marchés pour leurs produits et dont la terre diminue de valeur tous les jours à cause de l'infiltration et de l'isolement".

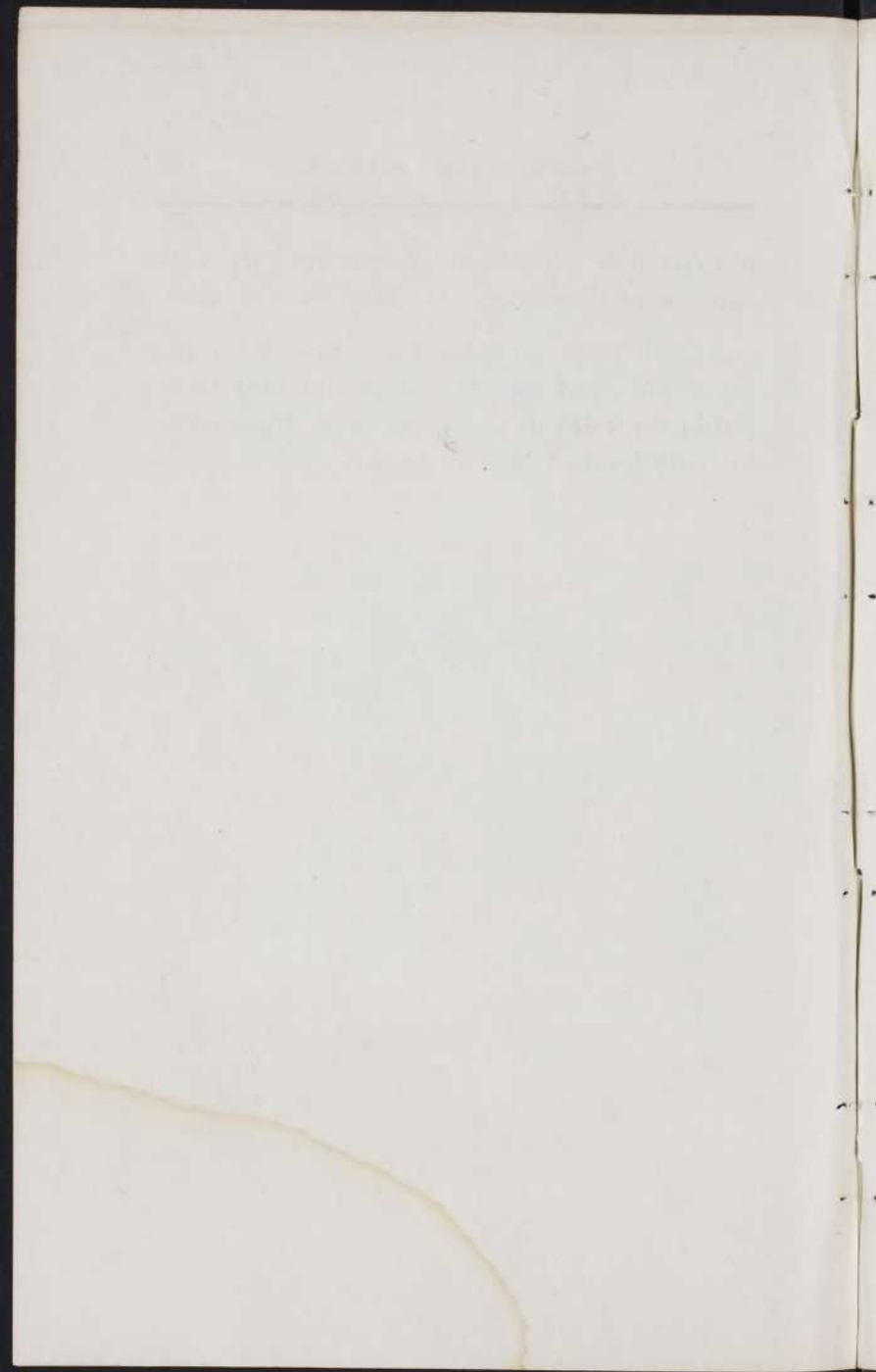
(Le *Devoir*, série d'articles sur le Lac St-Jean, juillet 1929).

Que reste-t-il à dire de cette paroisse infortunée et de sa triste histoire? Bien peu de chose.

Pour lui garder un semblant de vie, on a essayé de garder des cultivateurs sur leurs terres en leur fournissant des vaches et en leur bâtissant une fromagerie modèle. La

plupart des victimes ont refusé les offres de sujétion et d'esclavage qui leur étaient faites.

A M. le curé, on a fait aussi des offres que je ne suis pas en état de commenter et le pasteur qui devait partir est resté. Pour combien de temps? Nul ne le sait.



CHAPITRE X

LE DYNAMITARD

*Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. Ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front;
Ceux qui d'un haut destin, gravissant l'apre cime;
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime
Ayant devant les yeux sans cesse nuit et jour
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.*

(Victor Hugo)

235 familles composaient la grande famille paroisse de St-Méthode. Dispersées aux quatre vents du ciel au gré du hasard, à peine 85 gardèrent suffisamment de leurs terres pour y rester. Ce fut donc 150 familles de Canadiens chassés de leur foyer qui s'en allèrent où ils croyaient pouvoir refaire leur vie.

Un prêtre acadien, enfant du peuple martyr, disait un jour que l'on reconnaissait l'Acadien à son air de souffrance et de résignation tant le peuple volé avait souffert.

Ces dispersés de la Ticouapé, on les rencontre et on les reconnaît à leur air de tristesse et de crainte.

Ils pleurent leur foyer. Ils regrettent leur sol si fertile qu'ils avaient défrichés et qu'ils cultivaient avec amour. Ils s'ennuient de leurs voisins, de leur clocher.

Dans les yeux de quelques uns, vous trouverez parfois un reflet de colère et de mépris.

Colère envers ceux qui, sans nécessité, ont détruit leurs biens et gâté leurs vies, mépris pour ceux qui, chargés d'assurer le respect de la justice et des lois, se sont inclinés devant la force et le poids du veau d'or.

Triste semence de mépris, triste levain de haines sociales et de révoltes futures, tristes semences de haines, de révoltes et de dissolutions sociales qui se répandent dans notre peuple et dont nous récolterons les fruits abominables dans un avenir d'autant plus rapproché que l'on semble vouloir détruire chez nous, Canadiens, le seul rempart de l'ordre social : le respect de Dieu et de sa loi.

Sur les bords du Richelieu, un de ces malheureux déarçinés a cru pouvoir refaire sa vie. Il a quarante ans et dix enfants. A St-Méthode, il avait deux cents arpents de terre inférieure à nulle autre comme fertilité. Il avait quarante vaches, des chevaux, des porcs, des moutons; à St-Méthode il avait une maisonnette, petite, mais propre, des granges en bon ordre, une étable commode. Il était chez lui.

Ses enfants grandissaient au milieu des champs. Canadiens solides à la foi vive, ils ont dû partir et maintenant, pauvres épaves, vous les retrouvez quelque part sur les rives du Richelieu. Le père, cultivateur dans l'âme, sera locataire ou fermier et les enfants, mercenaires dispersés depuis le Bassin jusqu'aux îles, seront engagés chez les cultivateurs qui veulent de leurs services.

Leurs noms? A quoi bon les nommer. Ils s'appellent Canadiens-français, catholiques et cela suffit pour qu'on leur refuse la plus élémentaire justice.

S'ils s'appelaient John Bull, on leur donnerait des terres et on leur fournirait des billets de chars gratis ou à prix réduits. Mais à Jean-Baptiste, on ôte, on noie son terrain sans le lui payer.

S'ils s'appelaient Rabinovitch, Schismatique, on les aiderait à s'établir par des prêts et des grains de semences, mais à des enfants du pays, dépouillés de la manière la plus odieuse, on offre la misère.

S'ils étaient des Stéphanie, des Mallierie, on en ferait des chefs d'équipe, mais ils sont tout simplement Canadiens, alors pour eux les recommandations au travail et à l'économie sont suffisantes.

S'ils étaient Judas ou Jacob, Oh! Alors, on se mettrait à quatre pattes pour les servir. Le veau d'or, voyez-vous.

Mais ils sont fils de Champlain, héritiers de Dollard, de Hébert, de Couillard; alors pour eux l'injustice et on leur dit: restez au sol, aimez la terre, faites-là aimer à vos enfants!

Sur la berge, en face de l'église de Beloeil, un homme d'âge indécis regarde presque sans le voir le magnifique panorama qui est devant lui.

Dans ses yeux est restée comme une image du ciel bleu de la Ticouapé. Sur le Richelieu, il lui semble revoir sa rivière du nord; dans le mont qui lui fait face, il retrouve un peu de ses montagnes du nord aux teintes changeantes suivant les reflets du soleil.

Sa pensée vagabonde s'en va là-bas, par delà le grand fleuve, de l'autre côté des Laurentides, dans ce pays de géants où il est né, où il a grandi. Il revoit le lac, ce joyau incomparable, le sable fin des grèves, le *flat* (1) qu'à l'âge de dix ans il savait manoeuvrer, il revoit les quais, celui de Mistouc, celui de Péribonka avec ses bancs de sable, qui, dit-on, finiront par emplir le lac, celui de Roberval, la reine du nord et celui de St-Méthode. Puis il repasse ses ambitions, ses espérances

(1) flat: c'est un bateau plat en usage sur le Lac St-Jean

et sa vie, sa vie de travail et d'économie avec une compagne admirable qui, depuis vingt ans, l'aide, le seconde dans son travail et qui, depuis deux ans, l'a empêché de tomber dans le découragement.

Cet après midi de dimanche, venu pour les vêpres, il s'est laissé prendre par le charme de la nature, si belle et si prenante.

Dans sa main, il tient un papier qu'il froisse nerveusement.

Ce papier c'est une lettre, compte de magasin, avis de payer.

Il le repasse :

“Un sac de fleur, dix livres de sucre, un sac de sel, un tuyau de lampe, deux paires de salopettes etc., etc., total dix-neuf piastres et soixante sous. Veuillez acquitter ce compte au plus tôt.”

Sa main se crispa sur le papier.

“Ils veulent être payés, c'est justice. Ils ont peur de perdre, je suis si pauvre. Dire que là-bas mon nom était bon pour des mille piastres. J'avais vingt mille piastres de terre,

quinze mille piastres d'animaux, cinq mille piastres de roulant et de bois et maintenant, j'ai ma chemise, une poursuite qui traîne, des avocats à mes troussees, des frais qui font boule de neige et des créanciers qui crient pour être payés. Avoir tant travaillé, tant ménagé, s'être tant privé de toutes sortes de choses pour en venir à tout voir cela entre les mains des avocats et être obligé de vivre à crédit chez des fournisseurs qui ont peur de perdre".

Sur la berge, il n'est plus seul. Un Arménien travaillant à McMasterville est assis près de lui. C'est un travailleur robuste venu de l'ancien monde dans ce monde nouveau avec l'espérance d'y faire fortune.

Une fois rendue, il a pu constater que partout règne la grande loi du travail.

Entre le Canadien et l'Arménien, la conversation s'engage rapidement, d'autant plus qu'ils se connaissent déjà pour avoir travaillé ensemble et avoir, à plus d'une reprise, causé

de questions sociales et de relations entre travailleurs et employeurs.

L'avant-veille, les deux hommes ont travaillé ensemble dans une tranchée que l'on faisait pour un canal d'égoût nécessaire à la manufacture.

En disant, ils ont parlé de leur pays d'origine. L'Arménien a raconté son enfance dans les montagnes de l'Arménie et le Canadien a raconté sa vie de colon, de défricheur, d'homme de chantier. Il a dit ses espérances déçues et l'Arménien comprit quand le Canadien ajouta :

—Jamais, je n'ai désiré ni espéré la fortune. Nous, colons et défricheurs, nous ne sommes pas des spéculateurs. Ce que je voulais, ce que j'espérais, c'était avoir de quoi vivre pour mes vieux jours et aussi établir mes enfants sur la terre; j'avais commencé à préparer les terres pour mes garçons, mais au nom du progrès, on a tout détruit.

—Et on vous a payé, je suppose?

—Pas un sou pour ma terre.

—Comment, pas un sou, allez-vous essayer de me faire accroire que dans un pays civilisé on peut détruire la propriété d'un homme et pas lui donner un sou? Vraiment, je ne puis croire cela.

—Pourtant c'est vrai que je n'ai pas eu un sou pour ma terre. Si on me payait la moitié de ce que ma terre valait, je m'en achèterais une autre plutôt que d'être à ferme et de m'engager ici et là à la journée pour avoir de quoi manger.

—Mais les journaux ne parlent pas de cela, au moins pas les journaux que je lis.

—Lisez-vous le *Devoir*?

—Non.

—Lisez-vous *l'Action Catholique*, le *Bulletin des Agriculteurs*?

—Non, ces journaux ne m'intéressent pas.

—Eh bien, ces journaux-là ne se vendent pas aux capitalistes ou aux politiciens. Si vous les lisiez, vous sauriez que nous, du Lac St-Jean, nous avons été dépouillés de nos ter-

res et que le premier ministre de cette province a dit que c'était un acte illégal. Vous sauriez encore que nous avons demandé protection et que nous avons été sacrifiés. Si vous lisiez des journaux qui refusent d'être les valets de l'or et du pouvoir, vous sauriez que jamais nous n'avons demandé plus que le respect de nos propriétés et le respect des lois du pays.

—On m'avait dit, et j'ai lu que vous étiez opposés à ce que l'industrie se développe dans vos régions. Voyez-vous, nous avons besoin de l'industrie et de l'agriculture.

—Si vous aviez lu des journaux sérieux où les écrivains signent de leurs noms, si vous aviez lu des journaux qui ne sont ni vendus ni à vendre, et il y en a plusieurs encore, vous sauriez que jamais nous n'avons mis obstacle au progrès et à l'industrie, mais que nous voulions être respectés dans nos propriétés; vous sauriez que l'on aurait pu avoir des pouvoirs énormes sans faire de mal à personne, vous sauriez encore qu'il y a au

Lac St-Jean des pouvoirs qui ne demandent qu'à travailler et cela sans inonder personne, vous sauriez encore que si tous les dommages causés pour une augmentation de pouvoir étaient payés à cent pour cent, que ce serait plutôt ruineux qu'avantageux de surélever les eaux et d'inonder nos terres.

—J'ai entendu dire à Saint-Hilaire et à Marieville que, vous autres, les inondés seriez protégés par une commission.

—Savez-vous que la commission n'a pas fait grand'chose? Savez-vous que les commissaires ne pouvaient pas faire grand'chose, d'abord parce qu'ils n'avaient pas les connaissances voulues? Pour évaluer une terre du nord, ça ne sert pas à grand'chose de savoir du grec, du latin, d'être citoyen français, d'avoir appris la théologie et la philosophie. Nous de Saint-Méthode, nous avons offert qu'on nous paye sur le prix de nos évaluations municipales et on n'a pas voulu.

—Voulez-vous dire que l'on a pris les moyens de ne pas vous payer vos terres que l'on détruisait?

—Les faits sont là, M. l'Arménien.

—Bien, M. le Canadien, vous êtes des poules mouillées. Moi, Arménien, fils d'un peuple bafoué, je peux vous dire qu'on n'endurerait pas ça être traités de même. Ici, à McMasterville, on travaille pour une grosse compagnie, il y a des gens de bien des races, mais personne n'endurerait ça de ne pas être payé quand on nous doit.

La compagnie fait de l'argent, tant mieux, on n'est pas jaloux, plus elle en fera, plus on sera content, mais je vous dit que la *Canadian Explosive* nous paye ce qu'elle nous doit, autrement ça irait mal. "

—Qu'est-ce que vous feriez?

—Ce que l'on ferait? Il y a toujours moyen. Vous êtes des centaines qui souffrez injustice et pas un seul n'a eu le coeur de faire sauter

ça, ces gens qui vous bafouent et qui, de concert avec ceux qu'ils ont achetés, rient de vous.

—Le Canadien eut un moment d'hésitation. Après tout, ce que l'Arménien disait, c'était vrai. Ils avaient souffert ce qu'aucun autre peuple n'aurait souffert sans se révolter. Il demanda après un certain temps de silence.

—Alors vous, vous auriez fait sauter le barrage, si vous aviez été à ma place?

—Si ce que vous dites est vrai, je vous dis que je n'endurerais pas d'être ainsi bafoué, je vous dis qu'ils me le paieraient, mon terrain, ou bien que l'eau baisserait. Tenez, c'est bien simple, avec cinquante livres de C X L ou de Stumping, cinquante livres que n'importe qui peut acheter et placer au bon endroit, ça va faire un *pet* qui va les faire réfléchir. Tenez, M. le Canadien, il y a des solutions concentrées qui avec dix livres peuvent faire l'ouvrage de cinquante. En voulez-vous de la solution?

Le Canadien hésitait. Qu'allait-il faire? Au coeur de tout homme, il y a un instinct de vengeance et il avait conscience d'une si grande injustice. Le tentateur continuait:

—Vous savez, de la solution, je puis vous en procurer quand vous voudrez, vous n'avez qu'à me le dire et ça peut prendre une ou deux semaines pour que l'occasion se présente.

—Eh bien, oui, j'en prendrai et vous me direz ce que cela coûte, il y a une limite à se faire bafouer et à souffrir l'injustice.

Les deux hommes remontèrent vers le village. L'Arménien s'en allant je ne sais où et le Canadien allant retrouver sa femme aux vêpres.

Dans son esprit, il repassait la conversation qu'il venait d'avoir avec cet étranger. Oui, c'était vrai ce que cet homme avait dit. Pas un peuple, pas une race d'homme n'aurait enduré ce que lui et ses concitoyens avaient enduré, mais tout a une fin et il allait faire ce que cet étranger lui avait conseillé.

Les vêpres commençaient et le Canadien pour chasser les pensées importunes de son esprit prit un livre de prières qui se trouvait dans son banc et se mit à lire les psaumes.

Pour ne pas retomber dans ses distractions, le Canadien lisait la colonne où était la version française.

Et l'office progressait, et les chantres chantaient, et les orgues louaient et bénissaient le Seigneur et le malheureux lisait :

Béatus vir qui timet Dominum, in mandatus ejus volet nimis

Potens in terra erit semen ejus generatio rectorum benedicetur

Gloria et divitiæ in Domo, etc.,

Heureux l'homme qui craint le Seigneur et qui se complait dans l'observance de sa loi.

Sa postérité sera puissante sur la terre, la race des justes sera bénie

La gloire et les richesses sont dans sa maison, sa justice demeure éternellement.

Un instant le malheureux réfléchit à ce qu'il lit. Il cherche à pénétrer la pensée sublime du saint roi David.

La gloire et les richesses dans la maison du juste! Bien oui, la gloire d'une bonne conduite, la richesse incomparable d'une bonne conscience, et lui, s'il tombe dans la tentation, s'il écoute la voix de cet étranger, s'il devient un dynamitard par vengeance, aura-t-il cette gloire et cette richesse?

Le chant latin se continue et il lit:

Une lumière s'est levée dans les ténèbres pour ceux qui ont le coeur droit: le Seigneur est clément, miséricordieux et juste.

Oui, la lumière s'est levée dans sa conscience d'honnête homme et de croyant. La tentation est vaincue. Il souffrira, il regrettera son bien, son chez-nous, il pleurera sous le poids de l'injustice, mais il gardera sa gloire d'honnête homme et la richesse de sa conscience.

A l'orgue, les chantres ont entonné le psalme 112:

Laudate pueri Dominum, laudate nomen Domini.

Serviteurs de Dieu louez le Seigneur et célébrez son nom.

Oui, louons le Seigneur qui garde à notre peuple sa foi vive. Remercions Dieu qui donne à nos hommes cette conscience et cette lumière des préceptes divins qui les gardent du mal et de l'erreur.

Arméniens, Russes, Juifs, ou autres qui venez jeter chez nous le poison de l'esprit de révolte, cette semence empoisonnée ne pourra fructifier chez nous tant qu'elle tombera dans des coeurs de croyants, à l'esprit droit, recevant la lumière d'en haut, la lumière céleste qui fait les justes en les préservant du mal et de l'erreur.

Laudate pueri Dominum, laudate nomen Domini.

Serviteurs de Dieu louez le Seigneur et célébrez son nom.

Serviteurs de Dieu, exposés à la contagion et à la prédication pernicieuse, louez le Seigneur dans son temple et en son saint jour.

Mais quand nos temples seront violés, quand la contagion venue d'en haut, venue des prétendus grands du monde, quand la vénalité de ceux chargés d'être l'exemple, quand le luxe et l'orgueil auront violé nos temples, où nos Canadiens prendront-ils cette lumière céleste?

Quand, pour de l'or, de mesquins profits, on aura fait du saint jour un jour comme un autre; quand le dimanche nos Canadiens travailleront au lieu d'aller à l'église, louer, prier, bénir le Dieu qui les éclaire et les console, que feront-ils?

Quand, chez nous, on aura déraciné cette foi vive, cette confiance du fidèle en ses pasteurs, quand, pour de sordides avantages ou de mesquins honneurs, on aura détruit chez

notre peuple sa belle confiance en ses dirigeants spirituels, qui dirigera nos Canadiens?

Privés de leur foi, privés de la lumière divine, de la résignation et de l'espérance qui en sont les conséquences, ils seront une proie facile pour les prédicants de mécontentements et de révoltes sociales.

La corruption du meilleur est la pire, dit un vieil axiome. Et notre peuple si bon, si chrétien, glisse vers la corruption, entraîné sur cette pente fatale par l'exemple qu'il reçoit presque journellement.

Malheur aux peuples corrompus, malheur à notre peuple, s'il se laissait corrompre, malheur à ceux qui, en le privant de sa lumière, l'auront jeté dans les ténèbres, malheur à ceux qui, porteurs du flambeau, se seront laissés entraîner dans la poussière ou dans la boue, malheur à nous si nous oublions que notre Dieu est amour, mais qu'il est aussi justice et équité.

Lumière de Dieu, éclaire mon peuple, éclaire nos dirigeants, éclaire nos maîtres, éclaire même ceux qui ne croient et ne prient pas, afin qu'ils nous laissent notre foi et notre liberté.

CHAPITRE XI

VENGEANCE OU PARDON

Parti du chantier de démolition au beau milieu de la journée, Irénée Dugré fut assez mal reçu par le contre-maître lorsque, le lundi matin, il retourna à l'ouvrage. Il s'en suivit cette chose habituelle que l'employé parti sans permission fut remercié de ses services et appelé à se chercher du travail ailleurs.

A force de démolir, dit-on, on finit par apprendre à construire. Irénée accepta l'offre qui lui était faite d'aller travailler à la construction dans une petite ville des cantons de l'Est.

Ces villes du Québec grandissent par bonds. Une manufacture se bâtit, il faut des logis

pour loger les employés de toutes sortes et la construction est active pendant quelque temps.

Disons aussi que, pour Irénée, il y avait une autre raison: il désirait fuir la grande ville de Montréal où il craignait de rencontrer l'une ou l'autre des personnes par lesquelles il avait tant souffert.

Bon travailleur, actif et adroit, le jeune homme fut aimé de ses employeurs.

Le colon, devenu démolisseur, puis ouvrier en construction, charpentier, faiseur de moules à ciment, travaillait depuis trois semaines, quand un soir un événement dramatique faillit lui coûter la vie.

Dugré avait pris pension à l'hôtel du lieu. Il y avait sa chambre au troisième, chambre donnant sur un grand passage à l'extrémité duquel se trouvaient les échelles de sauvetage et de chaque côté, des chambres numérotées et occupées, les unes par des pensionnaires réguliers, d'autres par des voyageurs de passage.

Un soir du mois d'août, pensionnaires et voyageurs réunis au salon s'amusaient à la manière canadienne: musique, chanson, historiettes.

Un ouvrier en construction venait de raconter l'histoire de Michel Morin qui s'était tué en voulant dénicher un nid de pies dans le plus haut pin de la montagne de pierre.

Un autre racontait le testament de Zéphirin Lagrenouille qui, pour se tuer, avait tout essayé sans succès jusqu'au jour néfaste où il s'était noyé dans sa salive.

Puis on demandait à un voyageur de chanter la chanson du prisonnier.

D'une oreille distraite, Dugré écouta la première mesure, puis son intérêt devint plus considérable :

1er Couplet

S'il était quelque part en ce monde
Quelqu'un qui m'aimerait un peu
Ma misère me serait moins profonde
Car tout seul on est si malheureux (bis)

2ème Couplet

Oh venez ce soir au clair de lune
Entendre le récit touchant
Des malheurs, de l'infortune
Qui m'oppressent depuis si longtemps (bis)

3ème Couplet

Oui, j'avais autrefois une amie
Cent fois plus belle que le jour
Un ami jaloux me l'a ravie
Je l'ai tué pour venger mon amour (bis)

4ème Couplet

Enchaîné presque sur cette terre
Tout seul dans un sombre cachot
Oui je pleure en faisant ma prière
Mais personne n'entend mes sanglots (bis)

Le malheureux écoutait cette chanson qui semblait avoir été faite pour lui. A peine entendit-il le cinquième couplet.

Peu à peu il reprit empire sur son émotion, mais voici qu'un manoeuvre, servant de maçon, invité à chanter, annonçait la chanson du mauvais riche en l'expliquant :

Vous savez que Notre-Seigneur a condamné les mauvais riches et, cependant, il y en a encore, il y en a toujours des riches mau-

vais, des riches maudits, comme toujours il y a eu et il y aura des pauvres qui manquent de résignation.

1er Couplet

Oh par pitié laissez-moi mon travail
J'ai des enfants, qui donc les nourrira?
Dans un grenier, je couche sur la paille
Et votre chien couche sur un matelas.
Pendant vingt ans, j'ai servi un maître
Qui s'est enrichi du travail de mes bras
Pauvre ouvrier je suis dans la misère
Maîtres enrichis vous n'êtes que des ingrats. { bis

2ème Couplet

A soixante ans, refusé de fabrique;
Mais cependant j'ai encore de bons bras,
De mes enfants, l'aîné est en Amérique
Pour un peu d'or, il ne reviendra pas.
Homme méchant, fléau de la jeunesse,
Tu me fais faillir et mon fils est là-bas
Ne viens pas insulter ma vieillesse
Car ce n'est pas toi qui me le ramèneras { bis

3ème Couplet

J'avais une fille, elle m'était chère et belle
C'est encore toi qui me l'a ravie
Pour un peu d'or, garniture de dentelles
Tu as fait le malheur de sa vie.
Tu l'as perdue et cette fleur d'azur
S'est enfuie de ma pauvre maison
Riche maudit, rebut de la nature
Tu l'as conduite dans la perdition { bis

4ème Couplet

Quel bien faites-vous, richards de cette terre?
Tous les plaisirs, les honneurs sont pour vous,
Mais le travailleur doit cultiver la terre,
A l'école des beaux-arts n'est-ce pas qu'il fait tout
Mais si un jour on prenait votre place
Qu'on exigerait d'être servi par vous

Hélas vous demanderiez grâce
Car sans nous de quoi viveriez-vous { bis

5ème Couplet

Le mal bientôt augmente ma souffrance
La maladie conduit à l'Hôtel-Dieu;
Pauvre ouvrier voilà ta récompense,
Riches maudits qui ne craignez pas Dieu
N'est-il pas dit: Vivons toujours en frères
Faisons le bien et prêchons la vertu

Riches maudits, rebuts de notre terre
Race de Cain, vous n'êtes pas des élus. { bis

Tête baissée, le malheureux écoutait en silence cette chanson terrible par ses leçons, terrible par les rapprochements qu'elle suggérait.

Or voici qu'un voyageur entrait à l'hôtel et dans un français presque parfait demandait s'il y avait place pour lui.

Au son de cette voix au timbre harmonieux, mais à la résonnance étrangère, Irénée se demanda où il avait entendu cette voix.

Le voyageur semblait fatigué et ne s'amusa guère. Presque de suite il monta à sa chambre au troisième étage, voisine de celle occupée par le bucheron charpentier.

Quel est cet homme? Où l'ai-je entendu? Autour de lui les pensionnaires et voyageurs s'amusaient, les historiettes, les chansons se succédaient. Irénée ne pensait qu'à ce voyageur qu'il n'avait pas vu, mais entendu dans le vestibule.

A la fin, n'y tenant plus, il s'en fut voir au registre: Chambre 23, 3ème étage, André Clément, agent d'affaires, Montréal!

Le malheureux resta figé de stupeur. André Clément! *Le broker!* Le Juif! L'homme de Chicoutimi et de Montréal.

C'était le bourreau de Lucette, le voleur de son bonheur qui revenait se mettre dans sa voie, dans sa main vengeresse.

L'homme qui, trois semaines auparavant, avait été hanté, possédé du démon du meurtre, eut de nouveau la hantise du crime et de la vengeance.

Le malheureux, victime dans ses biens, de l'emprise étrangère, victime dans son coeur de l'emprise du luxe et de l'immoralité, se retira dans sa chambre.

Etendu sur son lit, les yeux grands ouverts, le malheureux repassait sa vie, son enfance laborieuse, sa jeunesse de campagnard, toujours occupée toujours au travail.

Dans son esprit, il répétait le refrain de la terrible chanson qu'il venait d'entendre.

*Riches maudits, rebuts de cette terre,
Race de Cain, vous n'êtes pas des élus.*

Ce n'est pas la richesse qui est maudite, c'est le manque de coeur et de conscience de cet homme qui, sous le manteau de la richesse apparente, lui avait volé son bonheur.

Pourtant, il n'avait pas été exigeant. Pour du bonheur comme les campagnards, ses con-

frères il avait espéré, il n'avait demandé rien d'extraordinaire: une terre à lui, une chaumière modeste, une femme aimante et fidèle, qu'il aurait aimée sans partage, des enfants, dont il aurait fait des citoyens utiles à son pays et à leurs semblables.

Au lieu de cela, il était mercenaire, travaillant sans ambition, sans espérance; il était pensionnaire à l'hôtel, le coeur malade, plein d'amertume, désespéré de la vie, et cela par la faute de ce faux Canadien qui, dans la chambre voisine, dormait tranquille, peut-être sans remords.

Le malheureux se retournait sur son lit, cherchant en vain le sommeil. C'était cette chanson du mauvais riche qui revenait à son esprit.

J'avais une fille, elle m'était chère et belle,
C'est encore toi qui me l'a ravie,
Pour un peu d'or, garniture de dentelles,
Tu as fait le malheur de sa vie,
Tu l'as perdue et cette fleur d'azur
S'est enfuie de ma pauvre maison,
Riche maudit, rebut de la nature,
Tu l'as conduite dans la perdition.

Pour un peu d'or, garnitures de dentelles! Oh oui! bagatelles brillantes, qui prennent les esprits, dessèchent les coeurs, espèces de miroir aux alouettes qui perdent des existences.

Riche maudit, rebut de la nature! Rebut de la nature! Pas n'est besoin d'être riche pour être vicieux, pour être un rebut de la nature, mais les rebuts s'entourent souvent de l'apparence tentatrice de la richesse.

Riches maudits! Riches ou pauvres, ils doivent être maudits ces vicieux qui jettent dans le peuple ces semences de corruption et de haines sociales.

Quelle fut longue cette partie de nuit passée ainsi dans l'insomnie et la tentation. Qui serait vainqueur? Du serpent infernal acharné à la perte du genre humain, ou bien l'homme à la conscience droite, à la conscience de croyant.

Au plus fort de la tentation, passent dans son esprit les paroles de grand'père Boudrault. Est-ce son bon ange? Est-ce l'esprit

de grand'père qui lui répète ces paroles que jamais il n'a bien comprises.

"Dans le silence et la soumission tu retrouveras l'espérance et la paix".

Le silence et la soumission. Où pourra-t-il trouver cela? Comme un trait de lumière, il entrevoit la robe de bure et la bouche fermée du trappiste.

Mais, qu'est-ce donc que cette odeur? On dirait de la fumée.

Sauter à bas de son lit, passer ses habits, ne prend guère plus que deux minutes, mais ces deux minutes ont suffi pour que la fumée envahisse sa chambre.

Au feu! Au feu! Le cri sinistre retentit d'un bout à l'autre de l'hôtel et de la ville. Au feu! Au feu! Eveillés en sursaut, les pensionnaires cherchent une sortie, les uns gagnent l'escalier de service, d'autres sortent par les fenêtres et l'échelle de sauvetage, d'autres surpris par la fumée, s'égarent dans ces couloirs qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement. C'est le cas du voyageur André Clément.

L'hôtelier lui a bien dit où se trouvait cette échelle de sauvetage, mais à demi éveillé, suffoqué par la fumée, énervé par la peur, il se trompe de direction puis revient sur ses pas, tandis qu'au-dessous de lui, il entend crépiter le feu qui fait rage dans les boiseries, les plafonds et les meubles.

Depuis un moment, le bucheron, colon, charpentier est sorti et regarde l'hôtel dont presque toutes les fenêtres vomissent la flamme.

Les pompiers ne sont pas encore arrivés, l'incendie fait rage. Au troisième étage, une fenêtre s'ouvre. C'est celle de la chambre No 23. Une tête d'homme apparaît, échevelée, les yeux remplis d'effroi, un buste vêtu de la chemise de nuit. Un cri d'angoisse : Au secours, ne me laissez pas brûler! 7

Pour l'amour de Dieu! Sauvez-moi, ayez pitié d'un voyageur perdu.

L'athée, qui nie l'existence de Dieu, demande pour l'amour de Dieu! Le ravisseur infâme demande pitié!

En un instant, la pensée du chrétien, rapide comme l'éclair, voit sa vie brisée, sa fiancée perdue, son martyr, tout par la faute de ce misérable qui est là et qu'il n'a qu'à laisser brûler dans le brasier d'où il ne peut s'échapper seul.

Mais il est chrétien, catholique, ce buche-ron; il est croyant, ce Canadien à qui on a enseigné l'amour de Dieu et du prochain.

Et le malfaiteur infâme, l'athée malfaisant supplie :

—Pour l'amour de Dieu ayez pitié, sauvez-moi.

C'est un frère qui demande secours. Sans doute, c'est un misérable, c'est un sans conscience, c'est un bourreau malfaisant, mais tout de même, c'est un homme racheté par le Christ.

Et puis, il y a danger de mort.

Dugré a-t-il pensé à tout cela? Peut-être.

Peut-être encore que son mouvement a été tout simplement une impulsion de sa nature généreuse. Qui sait?

Sa voix forte se fait vibrante: Attendez-moi, je vais aller vous chercher. Ne bougez pas, je connais les aîtres.

Rapidement, il a grimpé aux barreaux de l'échelle de sauvetage, mais si peu de temps qu'il faille à un homme agile pour monter trois étages, c'est encore trop longtemps pour un homme dans la fumée. Quand Irénée Dugré arriva à la chambre 23, il ne vit personne; l'air de la chambre rempli de fumée, était irrespirable.

Se jetant à plat ventre, rampant sur le plancher où l'air était moins chargé de fumée, il chercha et bientôt trouva le malheureux qui gisait, inanimé.

Sentant ses forces l'abandonner, le robuste campagnard traîna l'asphyxié jusqu'à la fenêtre de sauvetage; faisant un effort, il prend à bras le corps le misérable qui a empoisonné sa vie et, chargé de ce fardeau, il s'élance dans l'échelle.

En bas, la foule a vu ce qui se passe, les gens retiennent leur souffle, tant est grande l'anxiété.

Déjà, un tiers du chemin est fait. Sauveteur robuste et rescarpé inanimé passent vis-à-vis une fenêtre du deuxième étage quand une brusque saute de vent fait que par la fenêtre sort une masse de flamme.

La brulûre atroce a raison de l'énergie et de la force du Canadien. Il lâche les barreaux de fer de l'échelle et c'est une masse informe qui tombe.

Les pompiers sont arrivés, ils relèvent les corps, on les éloigne de l'édifice en feu. Les vêtements brûlés, les corps couverts de brûlures et de blessures, les deux hommes sont inconscients. Sont-ils morts ou vivants? se demandent les curieux.

Bientôt vient la réponse: ils ne sont pas morts, mais ne valent guère mieux.

On transporte les deux corps. La foule s'écarte avec respect. On sait qu'un voya-

geur qui allait périr vient d'être sauvé par un modeste travailleur et la foule s'incline avec émotion devant un tel courage.

Inclinez-vous bien bas. Il y a plus qu'un héros humain dans ce travailleur qui, au risque de sa vie, vient d'arracher son semblable à une mort atroce.

Risquer sa vie pour la gloire, braver la mort pour la renommée ou pour des êtres qui nous sont chers, bien des hommes en sont capables, mais courir au-devant d'une mort atroce, risquer sa vie pour sauver celle de l'être malfaisant qui, sans scrupule, a brisé votre existence et fait votre malheur, pour cela il faut plus que des sentiments humains.

Au rescapé et à son sauveteur on donne les soins d'urgence et bientôt on put constater que la gravité de leur état demandait des soins plus suivis que ceux que l'on pouvait leur donner à l'asile de fortune improvisée dans une maison du voisinage.

Transportés d'urgence à Montréal, les deux hommes furent placés à l'hôpital dans deux lits voisins.

Dès le premier examen, les médecins constatèrent chez le rescapé des brûlures légères et une respiration difficile, résultat naturel de l'asphyxie par la fumée; rien de grave.

Le sauveteur était beaucoup plus maltraité. A part fractures à un bras et à une jambe, il avait de terribles brûlures à la figure, aux bras et aux épaules. Ses souffrances étaient atroces et la fièvre s'empara bientôt de lui.

Dès son arrivée, il avait demandé le Père B. Comme on semblait hésiter, il avait insisté. S'il vous plaît, ne me refusez pas, j'ai besoin de lui, avertissez-le et il ne tardera pas à venir.

Bientôt, il s'endormit, mais d'un sommeil agité. La fièvre montait et au sommeil provoqué par la fatigue et les calmants succéda le délire.

Le rescarpé écoutait les divagations de son sauveteur qui semblait s'animer à mesure que montait la fièvre."

C'était l'histoire de sa vie que faisait le malheureux; c'était encore ce cri de sa foi et de son patriotisme qu'il adressait aux dirigeants. "Par vos exemples, vous allez faire de notre peuple un peuple de voleurs et de vendus."

Puis, il suppliait Lucette de ne pas l'abandonner. "Lucette chérie, tu m'as promis pour toujours. Ces prétendus riches n'ont pas de coeur, jamais tu ne seras heureuse avec leur or et leurs parures et puis ton Juif, je m'en vas le tuer! Oui, le tuer! Le père B. ne sera pas toujours là pour le sauver. Je le tuerai et puis il ne sera plus là pour te tenter."

Puis il fredonnait le refrain de la chanson du mauvais riche: "Riche maudit, rebut de la nature, tu l'as conduite dans la perdition."

"Viens avec moi, Lucette. Dans ma maison! Mais non! L'eau monte! Au secours! La compagnie va tout noyer! M. le maire! Qui avait

raison? Père Lézime! Qui avait raison? Père Neuville, me suis-je trompé quand je vous disais que la compagnie allait tout acheter!"

"Oui, tout acheter! Père B. venez à mon secours ou je vas tous les tuer! Vous m'avez empêché de tuer le Juif, mais les autres, c'est pas du monde. Ils sont démons! Ils sont maudits ces infâmes qui nous volent tout: nos biens, nos femmes, nos vertus. Riches maudits, vous n'êtes pas des élus!"

Puis, c'était une autre scène que le malheureux voyait dans son délire. "Au feu! Vite de l'eau! Il va brûler! Laissons le griller comme un cochon qu'il est. Voyez-vous s'il grille beau? C'est de la graisse de cochon qui sort."

"Mais non, il ne grille pas, je l'ai sauvé. J'ai pardonné. Seigneur pardonnez-moi. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons."

La voix du malheureux semble s'être éteinte comme en un rôle.

Un instant, André Clément le crut mort, tant il respirait bas. Puis la respiration reprit, pénible et sifflante.

“—Le ciel! L'enfer! Le ciel pour ceux qui croient, l'enfer pour les voleurs, les impudiques. Le ciel, donnez-moi le ciel, j'ai pardonné.”

Après une longue pause: “J'ai soif, de l'eau! Donnez-moi de l'eau.”

Rien ne vient. La garde a dû s'absenter et le malheureux retombe dans le délire. “Le ciel pour moi, j'ai pardonné; mais vous, riches, qui n'avez ni coeur, ni conscience, l'enfer pour vous. Là vous brûlerez sans que je vous en sorte. Toute l'eau du barrage n'éteint pas le feu du diable. Tout l'argent des Etats n'achètera pas le grand Juge. En enfer tous les Pilates, tous les Judas, tous les Caïphes, tous les Simons.”

Les mains crispées, les yeux hagards, le malheureux divague des mots sans suite où reviennent les noms de Lucette, de St-Méthode, Père Lézime, M. le Maire.

André Clément s'est assis dans son lit. Il regarde, il écoute.

Comprend-il ce que cet homme a souffert?

Le père B. arrive. En pleine nuit, on l'a éveillé et il est parti comme le bon pasteur. Il accourt au secours de la brebis perdue, il accourt aussi vite que le lui permettent son âge et ses rhumatismes.

Il a peine à reconnaître son pénitent. Irénée Dugré, dans ce malade aux joues d'un rouge vif, aux yeux creusés de souffrances, à la bouche grimaçante, tordue de douleurs.

Le vieillard se penche sur le malheureux et demande: Mon enfant me reconnais-tu?

Au son de cette voix, le malheureux eut comme un moment de lucidité, mais le délire reprit.

Juste à ce moment, la garde revint apportant quelques calmants au malade.

Dans le lit, à côté, André Clément croit comprendre, mais ne peut croire ce qu'il croit comprendre.

De grâce, dites-moi quel est cet homme!

Ni le prêtre, ni l'infirmière ne répondent, mais la voix du malheureux se fait entendre.

“Pauvre Lucette, ne te laisse pas tenter. Penses-tu que c'est être heureuse que de se peindre, de s'habiller en vitrine de bijoutier? Penses-tu que l'argent de ton sans-cœur fera ton bonheur? Je n'ai pas d'argent à te donner, mais j'ai un cœur qui est neuf, une vie qui sera toute à toi. Ton gibier ni aucun de ses pareils ne peuvent t'en donner autant! Ne m'abandonne pas.

L'infirmière n'hésite pas à donner un nouveau calmant. Coûte que coûte, il faut baisser la fièvre.

Puis, se tournant vers André Clément, que vous faut-il?

Rien qu'un renseignement: qui est cet homme?

C'est celui qui vous a sauvé de l'incendie, son nom, je ne le sais pas plus que je sais le vôtre.

Le prêtre demande: et vous, qui êtes-vous?

—André Clément, agent d'affaires, assurances, immeubles.

Le vieillard se dresse de toute sa hauteur. Sa voix, tremblante d'émotion, a peine à se faire entendre.

—André Clément! le ravisseur malfaisant, vous qui avez brisé la vie de Luce Neuville, qui avez été sauvé par le fiancé martyr, est-ce bien cela?

—Alors celui à qui je dois la vie est bien le fiancé Irénée Dugré?

—Oui, et je me demande s'il savait quel était l'être qu'il sauvait.

—Il devait le savoir, parce que tantôt, dans sa fièvre, il disait: Pardonnez-moi Seigneur d'avoir voulu le tuer, j'ai bien fait ce que j'ai pu pour le sauver.

Pendant ce temps, le malade calmé par la potion antifièvreuse semblait reposer. L'infirmière s'en fut vers d'autres malades et le Juif athée racontait au prêtre les faits du drame qui avait failli lui coûter la vie et comme conclusion il disait: J'ai été sauvé

par le courage de cet homme, mais je ne puis croire que c'est avec connaissance de cause, il ne savait pas qui j'étais; s'il l'avait su, il m'aurait laissé périr.

—Vous ne pouvez comprendre de quoi est capable un homme comme M. Dugré; vous ne pouvez comprendre jusqu'où peut aller un homme à la foi vive et à la conscience droite.

—Foi et conscience! Des mots. S'il avait su qui j'étais, il m'aurait laissé brûler. Quelle vengeance et quel débarras pour lui.

Puis le silence.

Dans le lit voisin, le sauveteur a bougé. Sa voix faible comme un souffle demande le Père B. . . . va-t-il venir?

Le vieux prêtre se penche sur lui. Mon enfant, que veux-tu?

Un sourire passe sur les lèvres crispées par la souffrance. Pensez-vous que je puisse espérer en mourir?

—Mais non, mais non, on ne meurt pas

ainsi quand on a vingt-quatre ans et qu'on s'est conduit comme un héros.

—Si je mourais, quelle délivrance, quelle belle fin. Je l'ai sauvé, n'est-ce pas?

—Qui, sauvé?

—Mais le Juif qui a perdu Lucette, l'athée qui allait brûler. Le chien que j'aurais voulu tuer, comprenez-vous? J'ai voulu le tuer, vous m'avez arrêté et je n'ai pas pu le laisser périr. Il est sauvé, n'est-ce pas?

—Oui, veux-tu le voir?

—Non, sa figure m'est odieuse, mais vous, allez-y, j'ai sauvé son corps, essayez de sauver son âme de damné athée.

—Et toi, que vas-tu faire?

—Moi, je voudrais mourir, mais si je n'en meurs pas, j'ai pris une décision, je m'en vais chez les Trappistes. Qu'on m'enterre mort ou que je m'enterre vivant dans un monastère, je serai délivré du cauchemar de la vie.

—Ne te décide pas à la légère, c'est grave, c'est pour toute une vie.

Dans son lit, le rescarpé entend et réfléchit aux faits que ces paroles de son sauveur mettent en lumière.

C'est donc bien vrai qu'il y a des gens qui ont une conscience. Il y a donc des hommes dont la foi peut inspirer les actions, mais alors ce que mon père m'a enseigné, ce que mon père et moi avons pratiqué: le culte exclusif de l'or, serait une erreur.

Dans son esprit se fait un travail, et à ses oreilles revient comme un refrain la phrase de son sauveur: J'ai sauvé son corps, essayez de sauver son âme de damné athée.

Et dire que depuis son enfance, depuis la mort de sa maman la Canadienne, on lui a enseigné que tout n'est que matière, que croire à l'existence de l'âme est une erreur et voici que cette foi qu'il a niée, qu'il a méprisée, cette foi, elle a pu faire accomplir des choses qui paraissent surhumaines.

Va-t-il croire? La foi est un don de Dieu et pour l'obtenir il faut autre chose que le culte de l'or et de la chair.

CHAPITRE XII

UN MIRACLE DE LA SAINTE-VIERGE

C'est encore la campagne. La campagne canadienne si belle, si prenante.

C'est l'atmosphère limpide des pays du nord, la senteur si douce du parfum des montagnes couvertes de résineux.

Sur le gué qui fait du Lac Bouchette deux lacs d'inégale grandeur, des groupes de pèlerins s'en vont vers l'ermitage. Les uns vont à pied, soit par économie, soit par esprit de pénitence et de sacrifice. D'autres sont en voiture. Parmi ces derniers, deux femmes, bien mises, semblent à la fois heureuses et honteuses de se retrouver dans leur pays.

En effet, elles sont du pays, ces deux femmes venues de Montréal.

Elles sont du pays, ces malheureuses perdues par l'emprise du luxe et de l'or.

Rose Sanschagrín et Luce Neuville!

La première, Rose Sanschagrín, victime de l'éducation moderne et de l'engouement exagéré de notre peuple pour les étrangers; Luce Neuville, perdue par le luxe criard et la facilité de moeurs de ses maîtres, maintenant atteinte du terrible mal qui, en ville, guette et atteint la grosse moitié de nos campagnards qui deviennent citadins!

La tuberculose pulmonaire a fait de la belle et robuste Canadienne une pauvre fille maigre et pâle, traînant tristement un reste de vie auquel elle ne tient guère.

La science médicale ayant été impuissante à conjurer le mal, la jeune fille a pensé à la Vierge Immaculée, au sanctuaire de son pays.

A sa cousine Rosette, elle a communiqué son projet tout en lui proposant de l'accompagner.

—Elle est si bonne, si puissante, notre Sainte-Vierge. Elle peut me guérir comme elle a sauvé Gustin et Georges.

Ce que Luce ne dit pas, c'est qu'elle a autre chose à demander à la Sainte-Vierge. Ce qu'elle désire, c'est moins sa guérison physique à elle que la guérison morale de sa cousine.

Ce qu'elle se propose de demander, c'est avant tout que sa cousine abandonne sa vie de vices et de péchés pour revenir aux sentiments d'honneur de ses parents.

Aux pieds de la statue miraculeuse, les deux cousines prièrent avec ferveur.

La malheureuse, que guette la mort, a fait le sacrifice de sa vie à la Sainte-Vierge. Elle a offert son existence pour le salut de sa cousine, pendant que cette dernière se contente de répéter les formules apprises pendant sa jeunesse et qu'elle se rappelle encore malgré que, depuis des années, elle ne prie plus.

Pour elle ce sont des chapelets qu'elle récite et la grâce descend dans son âme et son cœur

salis de vices et de débauches. Le vide de sa vie lui apparaît dans toute son horreur, ce qu'elle est, elle s'en rend compte aux pieds de cette statue.

Lucette prie surtout mentalement: "Seigneur mon Dieu, au nom de votre Fils, écoutez ma prière; Vierge Sainte, intercédez pour nous, prenez ma vie, mais sauvez Rosette, sauvez-la malgré elle, s'il le faut, touchez son coeur; pour son salut, je vous offre ma vie."

Puis, elle pense à ses parents, à son fiancé.

Pour ce dernier, elle demande la résignation à la volonté de Dieu, pour ses parents, elle demande la paix et la tranquillité.

Longtemps, les deux cousines prièrent aux pieds de la Sainte-Vierge, puis, elles montèrent la voie douloureuse.

Habituellement, c'est la solitude de la forêt, mais ce jour-là, un groupe de pèlerins faisait le chemin de la croix. Robert Neuville, sa femme, Placide Sanschagrin, Maria, son

épouse, parcouraient en famille la voix douloureuse. Quelle grâce venaient-ils demander?

La grâce que demandent tous les pères, toutes les mères qui ont des enfants qui se perdent.

Grâce de salut! Sauvez mon enfant, disait au début, Célanire Neuville; sauvez mon enfant, répétait l'autre maman, Maria Sanschagrín, puis tous quatre répétant à la seconde station: sauvez nos enfants!

Les deux montréalaises eurent un moment d'hésitation. Rose aurait peut-être reculé, mais Lucette s'en vint résolument à ses parents."

A sa compagne, elle a dit en deux mots ses espérances de pardon et de réconciliation avec sa famille.

Sans un mot, sans un bonjour, elle vint s'agenouiller près de sa mère. Ce fut un moment de stupeur, mais le chemin de la croix

se continuait sans une parole autre que la prière: Sauvez nos enfants disaient les parents; sauvez-nous, disaient les deux filles.

Puis la prière finie, tous redescendirent la montagne. Au réfectoire des Pères, un repas simple, mais substantiel, pendant lequel mère et fille échangeaient quelques questions un peu gênées. Les papas étaient sombres: leurs filles revenaient, mais dans quel état d'esprit étaient-elles?

Revenaient-elles avec le repentir de leurs fautes et erreurs? Avaient-elles le ferme propos de recommencer leur vie sur une base de devoir et d'honneur ou bien leur visite était-elle tout simplement repos et distraction?

Le mystère ne tarda guère à être éclairci par Luce qui disait à sa mère: Mes jours sont comptés; je ne verrai pas l'hiver et je ne regrette pas la vie pour ce que j'en attends, mais je voudrais mon pardon.

Robert Neuville qui, sans le dire, avait regretté sa dureté à l'égard de sa fille, ouvrit ses bras à l'enfant prodigue.

—Reviens à la maison, peut-être y a-t-il encore moyen de te guérir.

—Je ne l'espère pas, je ne le désire pas non plus.

Alors, pourquoi ce pèlerinage ici? demande Rosette.

—Ce n'est pas pour moi que je suis venue; c'est pour toi. C'est pour que tu reviennes à une vie plus saine. As-tu été heureuse? Es-tu heureuse dans le luxe que te procure le commerce que tu fais?

—Non, je n'ai jamais trouvé la satisfaction du coeur, toujours j'ai eu le regret de ma vie manquée.

—Alors pourquoi ne laisses-tu pas cette existence de craintes et de regrets?

—Parce que je suis liée par mon passé; parce que je ne puis revenir en arrière, parce que j'ai honte de revenir chez nous, parce que la société des gens honnêtes me rejette de son sein; comprends-tu?

Placide, qui, jusque-là, était resté silencieux, crut devoir intervenir.

—Tu as raison, ma fille, il est bien difficile de revenir sur la pente où tu as glissée. Le monde est sans pitié pour les filles perdues, mais il y a, il doit y avoir moyen de rompre les chaînes du vice. *

Les prières des pèlerins devaient être exaucées jusqu'à un certain degré. Lucette revint chez ses parents où le mal de ses poumons fut reconnu comme incurable. Peu à peu, elle s'éteignit sans regrets, pensant et espérant à cette vie sans fin où l'amour est toujours sincère, où il n'y a ni ruse ni violence, ni mensonge, ni hypocrisie, ni barrages, ni consciences vendues. *

Un soir d'automne, un homme, jeune encore, descendu du train à Roberval, s'en allait, à pied, sur la route, lentement. Il marchait vers Saint-Félicien, semblant admirer le paysage. *

Dans la cour de grange d'une ferme, une voix chante la complainte désormais célèbre du sauvetage.

— I —

A Saint-Méthode, petite paroisse tranquille,
Dans notre beau comté du Lac Saint-Jean,
Loin du tapage de nos grandes villes,
Vivaient heureux quelques cents habitants;
La terre était leur appui, leur soutien
A leur fils, ils devaient léguer leurs biens
Mais le barrage
De la décharge
Va leur enlever leur espoir de demain.

— II —

Le Lac Saint-Jean gonflé par son écluse,
Déborde l'eau qu'il ne peut contenir
Et le trop plein que ses bornes refusent
Revient chez nous et veut tout envahir,
Adieu les jours de paix et de bonheur
Il faut aller chercher refuge ailleurs
Plus de culture,
La vie est dure,
L'on nous refuse même du labeur.

— III —

L'eau est entré jusque dans nos demeures,
Femmes et enfants qu'allons-nous devenir.
Unissez-vous, secourez nous sur l'heure
Car la frayeur semble nous envahir.
Afin d'épargner de plus grands malheurs,
Le sexe fort travaille avec ardeur
Avec courage
Le sauvetage
S'est opéré par des hommes de coeur.

— IV —

Disons adieu à notre coin de terre
Que nous avons défriché de nos mains
Pour aller faire un travail mercenaire
Et incertain, du jour au lendemain,
Au lieu d'être d'honnêtes travailleurs
Nos fils seront peut-être des viveurs
Génie moderne,
Noyez nos fermes,
Faites venir des immigrants d'ailleurs.

— V —

Entendez-vous, emporté par la brise,
Un triste son comme un chant de douleur?
C'est la voix de la cloche de l'église
Qui bientôt verra partir son pasteur.
Il s'en ira après ses paroissiens
Emportant sur son cœur l'hôte divin
Et plus de messe,
On se délaisse,
Petite cloche, pleure ton destin.

Sur la route, l'homme s'est arrêté pour entendre cette triste mélodie.

Bientôt, dans le soir qui tombe, il arrive à la chaumière des Neuville. Va-t-il arrêter? A sa dernière visite, le papa Neuville lui a répondu qu'il ne connaissait plus sa fiancée; et ce soir?

En effet, c'est le fiancé qui revient. C'est le malheureux qui, avant que de renoncer au

monde, a voulu revoir, une dernière fois, les lieux où il a grandi, aimé et espéré.

Timidement, à la porte, il frappe; une femme vieillie, aux cheveux blanchis par l'inquiétude, vient lui ouvrir la porte.

Personne n'aurait reconnu la belle Célanière d'autrefois dans cette maman que l'inquiétude et le chagrin avaient usée et vieillie.

Irénée est entré. Sans qu'on le lui dise, il comprend que dans cette maison, il y un deuil.

Le papa, en silence, serre cette main d'homme, cette main dans laquelle il aurait été heureux de mettre celle de son enfant.

Sa voix est basse, sans timbre, pour ainsi dire, quand il demande:

—Veux-tu revoir ta blonde?

Le malheureux a un moment de stupeur.

—Comment! Lucette est-elle ici?

—Mais oui, tu ne savais pas? Elle est ici, malade, presque mourante, veux-tu la voir?

—Oui.

Ce n'est plus la belle et vivante jeunesse

de l'hiver 1925; ce n'est plus la belle fiancée qui, au récit du martyr acadien, sentait son coeur palpiter d'émotion et d'amour; c'est la ruine physique et morale, victime de l'emprise du luxe, de la mode, du vice.

A demi assise dans son lit, Lucette, de cette oreille si sensible des mourants consommateurs, a entendu et reconnu la voix de son fiancé.

Tout d'abord, il y a un peu de gêne entre les deux jeunes gens. Entre eux, il y a tant de choses, tant de souvenirs, tant de malendus, mais bientôt, près du lit, le fiancé est assis. Dans sa main robuste, il tient la main fine et presque décharnée de cette malheureuse qu'il a tant aimée, qu'il aime encore malgré tout.

Ce qu'ils se disent! A quoi ils pensent?

Au passé déjà si loin, au présent si triste, à l'avenir sans espérance.

Mais non, ils ont l'espérance, ces croyants. Ils espèrent en Dieu, en sa justice, en son ciel, récompense et repos de ceux qui ont aimé, souffert et pardonné.

CHAPITRE XIII

DERNIERS ADIEUX

Sur la route, le fiancé est reparti à l'aube. Vers Saint-Félicien. Il s'en va, revivant son passé, revoyant les gens et les choses de sa vie de défricheur et de bucheron. Une journée à Saint-Félicien, une journée à Saint-Prime, une journée à Sainte-Edwidge, puis à Saint-Méthode, la paroisse martyre, puis c'est le retour chez les Neuville.

A la porte, il y a un crêpe. La mort a passé; c'est la veillée mortuaire, puis les funérailles.

Deux personnages assistant aux funérailles devaient exciter la curiosité des badauds.

Le fiancé, qui, triste, mais calme, suivait la morte et une femme vêtue de noir, portant un voile épais au point que personne ne put voir ses traits et la reconnaître.

C'était Rosette, la fille des Sanschagrin.

Au chevet de la mourante, la fille perdue, la femme publique, la tenancière d'un salon de rendez-vous, a finalement été touchée par le repentir. A la mourante, elle a promis de laisser ce commerce immoral bien que lucratif.

A ses parents, elle a répété la même promesse.

—Je ne puis revenir au pays où je vous ferais honte, je ne puis rester en ville dans le monde où la tentation aurait peut-être raison de ma volonté; mais il y a des maisons de repentir, il y a des institutions, des communautés, où des filles comme moi trouvent un abri contre le mal et les tentations du monde; il y a des maisons où des filles comme moi peuvent faire de leur vie une vie utile au lieu d'en faire une vie de débauche et de perdition pour leurs semblables.

Lentement, le soir tombe; bientôt ce sera la nuit. Chez les Neuville, il ne reste que Ro-

sette, son père et sa mère, Irénée le fiancé de la petite morte et les enfants de la famille.

La viveuse convertie enlève le voile qui la masque et au départ de ses parents qui retournent à Saint-Prime, elle dit adieu, adieu au monde, adieu à la vie.

CONCLUSION

La paroisse de Sanit-Méthode est morte. Pour lui donner un semblant de vie factice, le capital étranger paiera encore à son curé une somme mensuelle dont j'ignore au juste le montant.

Et les victimes de l'emprise étrangère sur nous, sur notre peuple, sur nos biens, sur nos gouvernants, les inondés, les cultivateurs, les colons dépossédés illégalement et sans droits, d'après un mot désormais célèbre, ces victimes, où sont-elles?

Ici et là, un peu partout, ces terriens chassés de leurs chez nous essaient de se refaire une vie, de reprendre racine, eux que l'on a déracinés.

Quand vous en rencontrerez, demandez-leur l'histoire de leur pays, de leur paroisse. Ils vous diront: Jamais nous n'avons demandé autre chose que notre bien, le respect de nos propriétés; ils vous diront encore que l'on a voulu les garder à leurs terres avec des semblants d'avantages et de culture modèle, sur des terres rendues partiellement incultes par l'infiltration.

Peut-être vous diront-ils qu'ils ont assez souffert pendant les jours sombres du dérangement pour ne pas aller se remettre dans la même position.

Il y en a qui vous chanteront la complainte du sauvetage, d'autres qui vous diront l'histoire d'une Lucette ou d'un Irénée qu'ils ont connu. Tous pleurent leur foyer, le malheur

des temps modernes, mais, chrétiens croyants, ils ont pardonné à leurs bourreaux et à leurs lâches complices.

Parfois, j'en rencontre qui me disent : écrivez notre histoire, l'histoire de la paroisse martyre, l'histoire de la terre assassinée par l'emprise étrangère, sous l'oeil paternel de nos protecteurs attitrés qui, par faiblesse ou vénalité, n'ont pas su nous défendre.

Comme la terre, Lucette, fille de la terre, est morte assassinée par l'emprise étrangère, l'emprise du luxe et du mauvais exemple.

Rosette n'est plus dans le monde. Si, parfois, votre vie vous amène dans l'un de ces jardins de l'enfance où les petits déshérités de la vie trouvent le foyer que la richesse leur refuse, la famille que le monde ne peut ou ne veut leur donner, peut-être verrez-vous une religieuse jolie, dont la beauté vous surprendra, dont le sourire et l'air de douceur vous édifieront.

Parfois, sur le lit d'un infirme expiant les fautes de ses ascendants vous verrez se pen-

cher avec amour une religieuse qui, domptant les faiblesses et les répugnanances de la nature, pansera les plaies hideuses du corps et adouciera les plaies douloureuses de l'âme. Alors, dites-vous, c'est peut-être Rosette, la fille que le luxe et la débauche du monde auraient perdue, mais qui fut sauvée par l'amour de son Dieu et du prochain.

Si un jour, riches de la terre, une religieuse vient vous tendre la main pour ses pauvres, pensez que peut-être c'est une Rosette qui aurait pu ramasser des fortunes dans la boue du vice, mais qui, sauvée du vice par sa conscience de chrétienne, ramasse les misères humaines et vous demande les gros sous qu'il faut pour acheter le pain de demain. Riches, donnez ! Que pour la vertu, votre bourse s'ouvre toute grande, de peur que, si vous fermez votre coeur et votre bourse à la charité, ils s'ouvrent, se vident et se dessèchent au souffle du vice et de l'immoralité.

Que fait André Clément ? Peut-être va-t-il croire ! La grâce de la conversion peut tou-

cher le cœur des Cernovitch. Espérons-le tous en nous rappelant que le démon de l'or est le plus tenace des diables.

Chez les trappistes, un novice est entré.

“Dans le silence et la soumission, tu retrouveras l'espérance et la paix”, avait dit grand-père Boudrault mourant.

C'est le silence, c'est la soumission, c'est le renoncement, c'est la paix.

La paix de l'âme qui contemple le ciel et aspire à son Dieu. La paix du cœur qui s'est détaché de l'amour des choses terrestres, c'est la paix du pardon donné à la petite fiancée, morte pécheresse repentante, c'est la paix du pardon donnée aux auteurs de la ruine, pardon même aux Judas qui pour de l'or ont vendu leurs frères.

Et le jeune trappiste, comme le Christ son modèle, prie pour ses bourreaux, pour son peuple, pour ses frères.

“Seigneur, entendez ma voix. Pardonnez-nous nos fautes. Seigneur, sans vous, nous

périssons. Vous qui, au cri d'appel de vos disciples, avez arrêté les vents et la tempête, sauvez notre peuple de l'emprise du luxe et de l'immoralité. Sauvez nos Canadiens. S'il le faut, sauvez-les malgré eux!

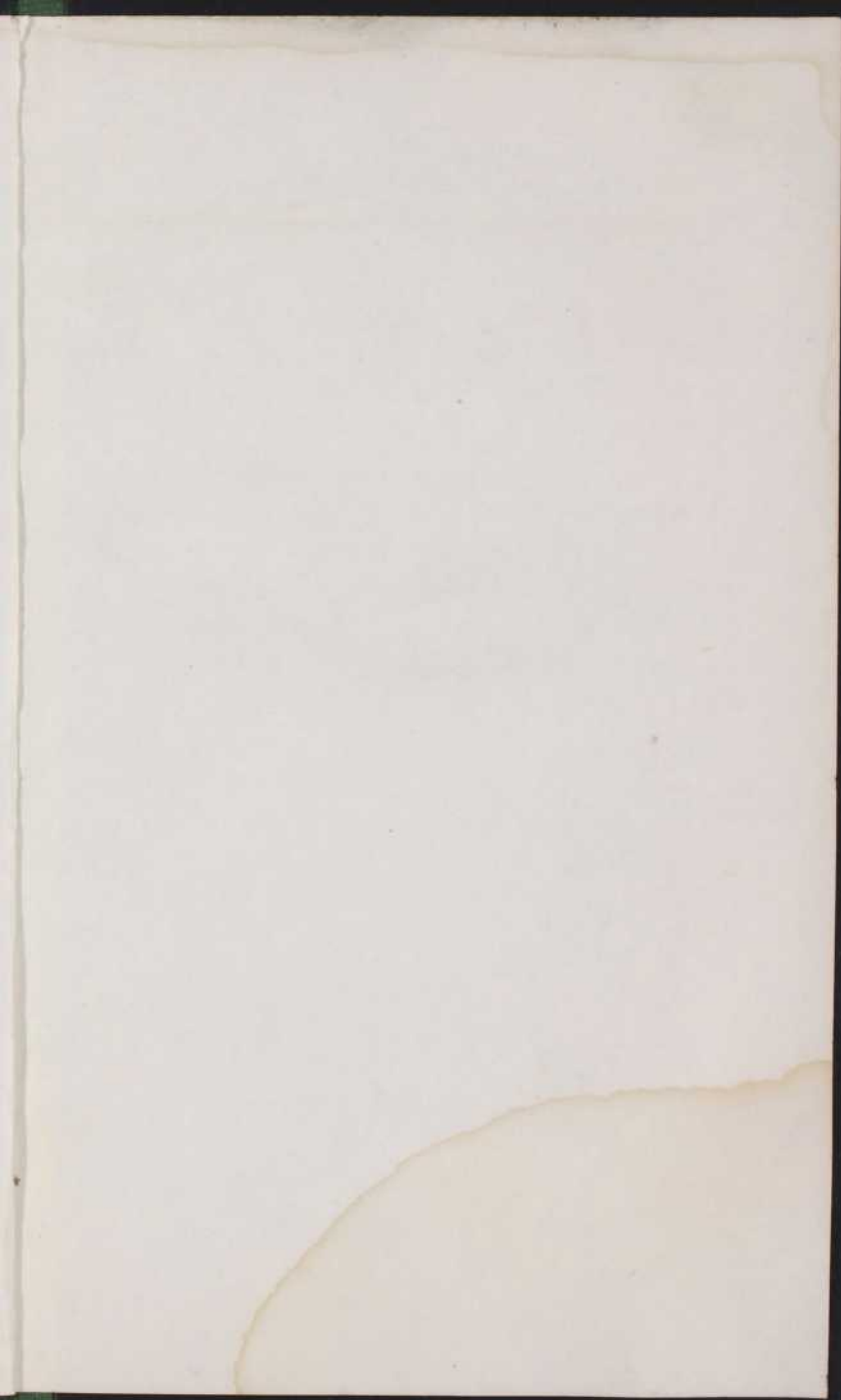
Dieu tout-puissant et éternel, préservez notre peuple des exemples mauvais qui tendent à nous enseigner le mépris de l'autorité, le mépris des lois divines et humaines!

Aux riches, donnez l'esprit de justice et de charité; aux pauvres, la résignation, la foi et l'espérance!

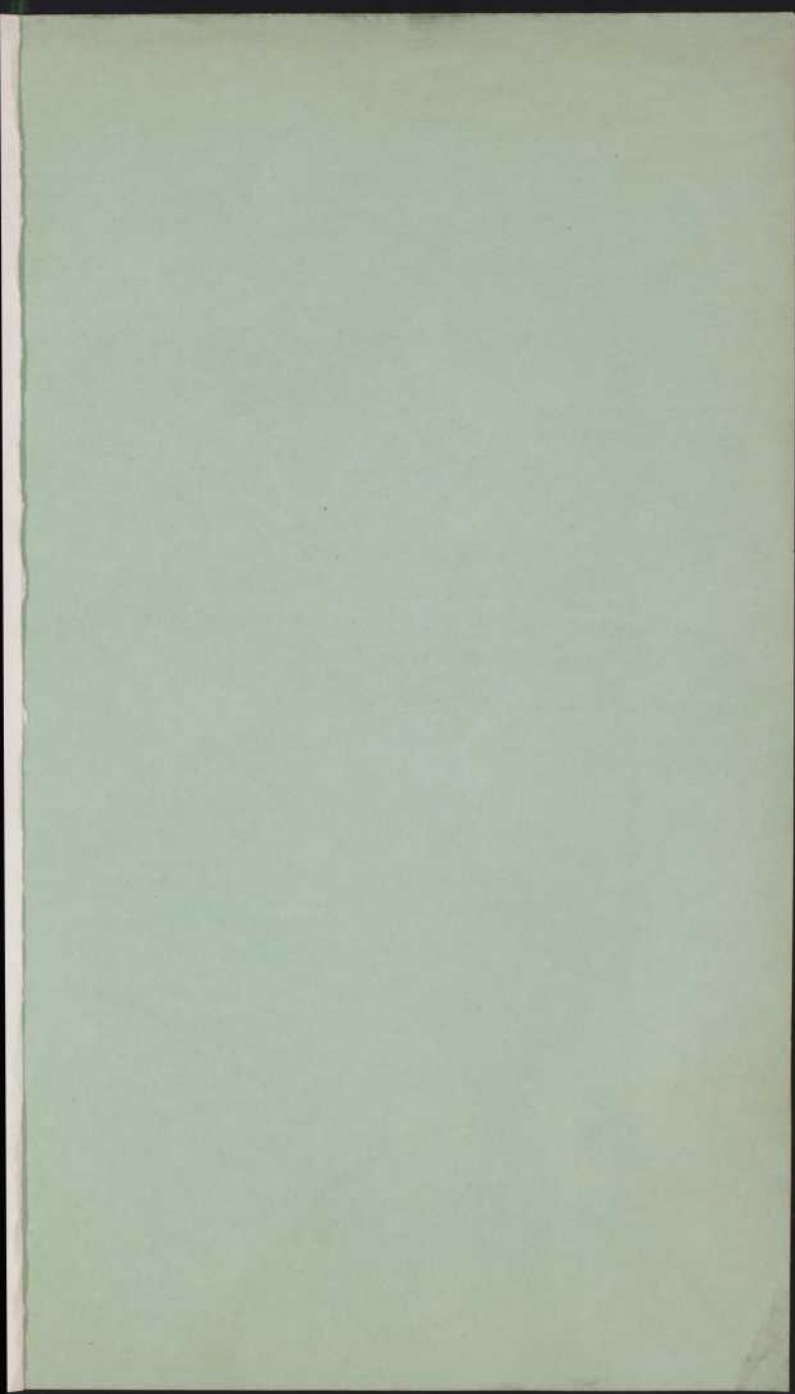
Dieu tout-puissant, pour qui il est facile de faire les choses qui paraissent impossibles aux hommes, sauvez notre peuple de la vénalité et du vice: Dieu tout-puissant, sauvez-nous de l'emprise étrangère!"

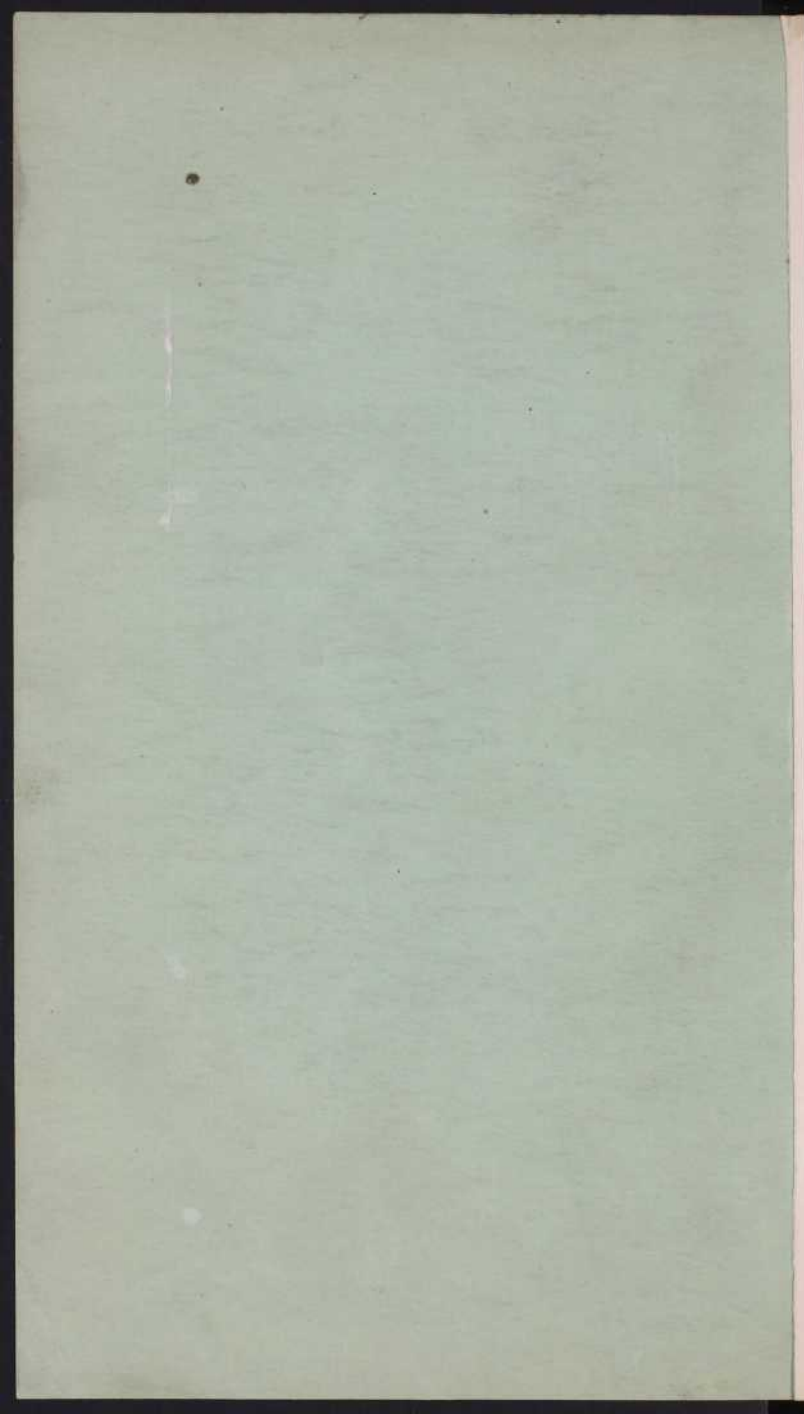
FIN

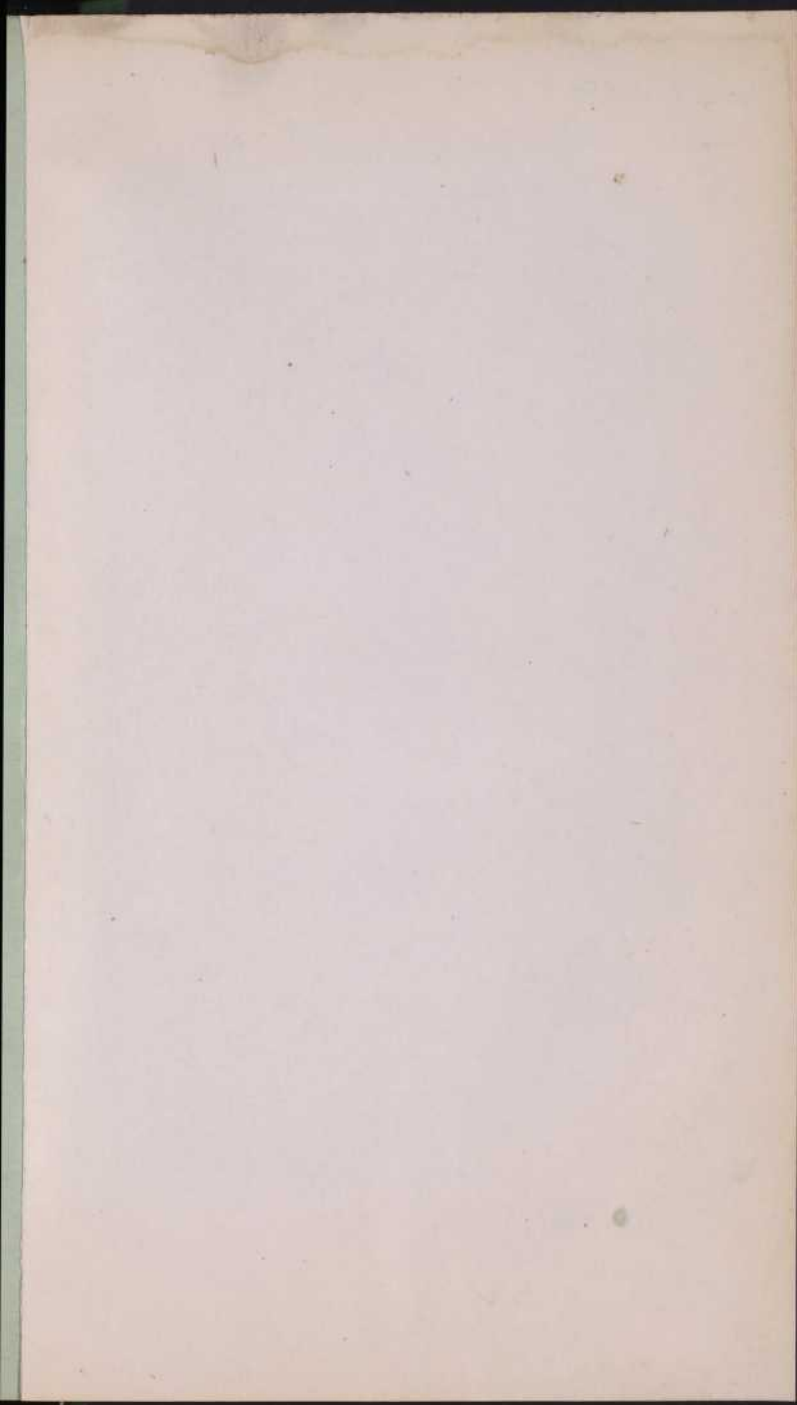
2101701894
1911-1912

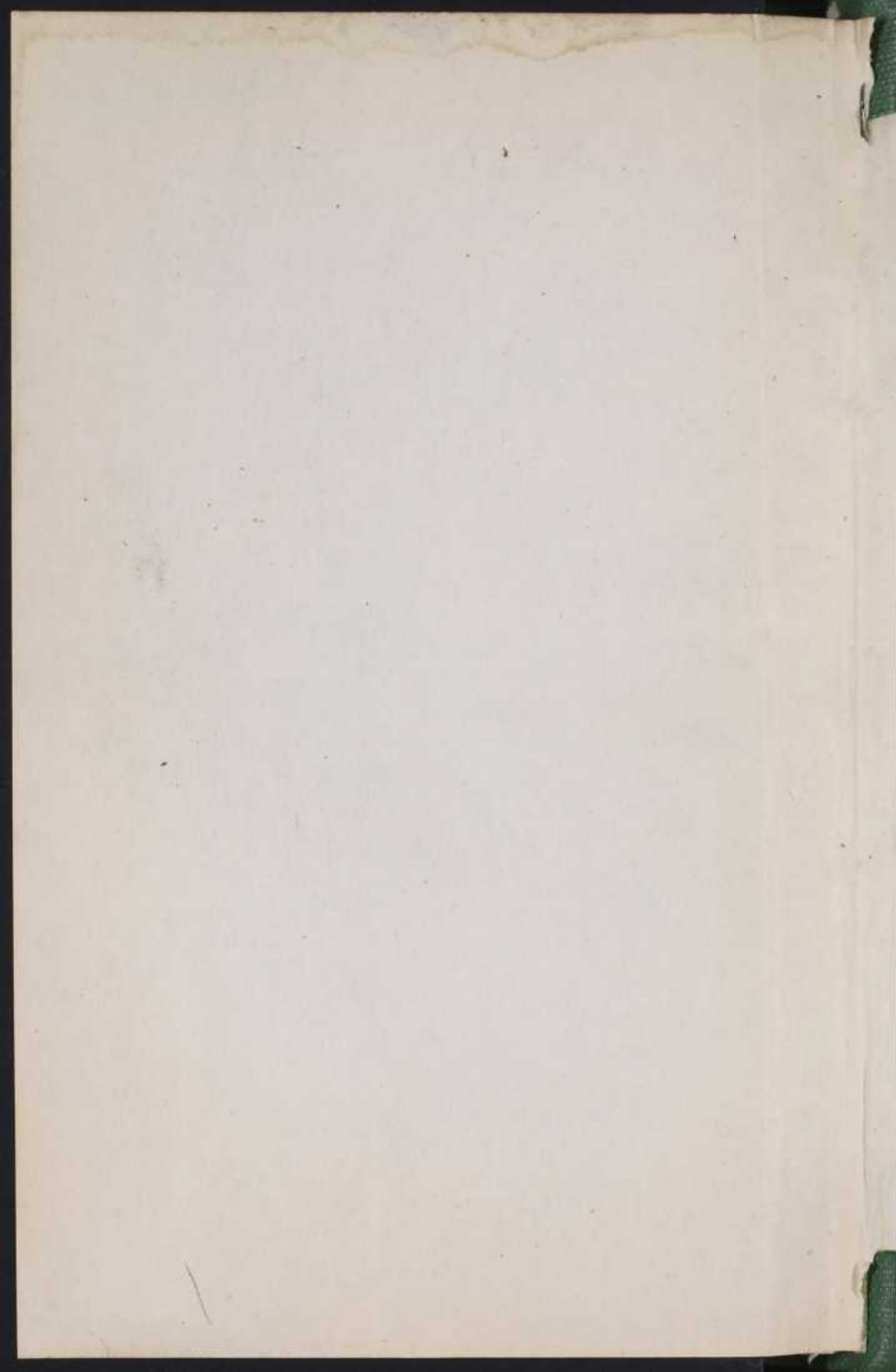














BNQ



000 409 888